

Université de Lyon
Université lumière Lyon 2
Institut d'Études Politiques de Lyon

Du bon usage de la littérature en sociologie : David Lodge, Pierre Bourdieu et l'université d'aujourd'hui

séminaire de sociologie des acteurs et enjeux du champ culturel

MOREL Renaud

Sous la direction de : Max Sanier

Membres du jury: Max SANIER, Gilles PINSON

Table des matières

Remerciements . .	4
Introduction . .	5
I/ De Bourdieu à Lodge, deux cadres théoriques pour l'interprétation du milieu universitaire, entre sociologie et littérature . .	10
A- Bourdieu ou le conflit des facultés . .	11
B- Lodge ou le conflit des facultés . .	20
C- Conciliation ou opposition des cadres bourdieusien et lodgien . .	28
II/ Les évolutions récentes de l'université et leurs impacts sur les modèles interprétatifs . .	36
A- La loi LRU et ses répliques immédiates . .	36
B- L'avènement d'un <i>knowledge business</i> ? . .	42
C- Les cadres initiaux face aux évolutions de l'université ; entre anticipations et ajustements . .	51
III/ Entre adaptations et ajustements : d'autres cadres d'analyse du milieu universitaire . .	59
A- Laurence Viry ou le paradoxe du mal-être universitaire. . .	59
B- Judith Bernard ou David Lodge et Laurence Viry réconciliés . .	66
C- Zadie Smith et les fragilités du milieu universitaire . .	75
Conclusion . .	83
Bibliographie . .	84
Ouvrages . .	84
Articles . .	85
Ressources Internet . .	85
Résumé . .	86
Annexes . .	87

Remerciements

En préambule à ce mémoire, je tiens à exprimer ma reconnaissance à Max Sanier, pour ses conseils constructifs et sa disponibilité. Je remercie également cordialement Gilles Pinson pour son aide bienvenue, sa coopération à ce mémoire, et pour avoir accepté de faire partie du jury.

J'exprime aussi ma gratitude envers tous les universitaires qui m'ont ouvert les portes de leur univers social en se prêtant au jeu de l'entretien, mais que rigoureusement l'anonymat me défend de nommer ici.

Je n'oublie pas non plus Judith Bernard à qui j'adresse toute mon estime, pour m'avoir accueilli et aidé dans ma tâche.

Enfin, je tiens à remercier chaleureusement Christina pour son soutien et sa patience, et pour m'avoir fait découvrir David Lodge.

Merci à toutes et à tous.

Introduction

« - Tiens, tiens ! Vous croyez ? La largeur de vues, mon cher monsieur Mac, est l'une des qualités essentielles de notre profession. L'effet réciproque des idées et l'usage oblique de la culture présentent fréquemment un intérêt extraordinaire. »

Sir Arthur Conan Doyle, Sherlock Holmes, La Vallée de la peur.

Il est peu de domaines auxquels la sociologie ne se soit pas confrontée. Les sociologues de tous bords, leurs concepts, leur volonté de comprendre, de déconstruire par delà les apparences et les raisons sociales que personne ne questionne, se sont attachés à analyser presque toutes les facettes de la vie en société. Et ce large champ de domaines qu'embrasse la sociologie ne fait naturellement pas l'économie de la culture.

La sociologie de la culture se propose d'analyser la culture, armée des outils que fournit la culture de la sociologie. Encore faut-il définir cette culture, dont on se propose si généreusement de décomposer les mécanismes. La culture résiste à l'analyse et cette résistance commence dans sa définition. En effet, la culture, en son sens premier, non le plus explicite, se définit avant tout par son caractère indéfini, immatériel, voire abstrait. C'est sans doute ce que voulait dire Jean Yanne en retournant avec bonheur le célèbre aphorisme d'Edouard Herriot : « L'oubli, c'est ce qui reste quand on a tout cultivé ».

Si le sens même du mot « culture » a évolué en français, et si sa signification est désormais relativement stabilisée, le terme n'est pas assez précis pour être pris comme base de travail. L'analyse tentée ici se fera certes sur des bases qualitatives, faute de moyens nécessaires à la réalisation d'une étude quantitative, pour autant des termes aussi polysémiques et ambivalents que celui de culture ne peuvent être employés sans définition stricte préalable. Le terme de culture, déclinable au pluriel, et, les agents qui la servent et la promeuvent doivent donc être définis en amont de l'analyse.

Si les travaux sociologiques afférents à la culture se sont souvent intéressés à des cultures minoritaires, dissonantes, marginales sinon « déviantes », l'aspect du champ culturel investigué ici à trait à l'antre de la culture solennelle, valorisée et valorisable, légitime et légitimée : l'université. Les acteurs qu'il sera ici question d'observer seront donc les universitaires. Ce simple titre ne garantit pas l'homogénéité de la population étudiée, le terme masque en effet mal la grande disparité de statuts, de rangs, de disciplines, d'ancienneté, de fonctions qu'on rencontre chez tous ceux que l'on désigne par ce vocable commode mais par trop lapidaire. Pour autant, cette diversité qui caractérise le milieu universitaire ne sera pas ici écartée comme obstacle à une analyse rigoureuse, mais prise au contraire comme partie intégrante de la condition universitaire, et nécessaire à la compréhension de ses logiques et de ses travers. Une définition trop étroite de la population étudiée se révélerait vite artificielle et contre-productive. Sans pécher par excès de structuralisme, on peut dire que si le milieu universitaire « fait système » et se prête à l'intelligibilité, c'est en partie et paradoxalement du fait de l'hétérogénéité des statuts et des parcours qu'on y rencontre. Par « universitaires », l'on entendra donc ici invariablement toute personne ayant ou ayant eu des charges d'enseignement ou de recherche dans l'université, professeurs, maîtres de conférences, contractuels, chargé de TD confondus, bien que ces différents titres, nous y reviendrons plus amplement dans le corps du texte ne soient naturellement pas sans influence sur le comportement des acteurs. Bien que le

terme d'universitaire soit ici entendu en son sens large, le théâtre des opérations desdits universitaires sera quant à lui limité à la scène lyonnaise, et ce pour faciliter la part d'enquête de terrain que comporte ce travail. Sans remettre en cause la bienveillante coopération des interviewés (dont les entretiens sont retranscrits *in extenso* en annexes) et sans exagérer les difficultés rencontrées dans la sollicitation de ces universitaires, cette restriction, certes arbitraire, du milieu considéré, apparaît *a posteriori* nécessaire, compte tenu du temps relativement faible disponible pour la conduite de ces entretiens et plus généralement pour la réalisation de ce travail.

En plus de cette base empirique que représente l'enquête de terrain, ce travail comporte bien entendu une base théorique, qui étaye et alimente les observations constatées dans les entretiens. Or, et c'est ce qui nous amènera à la question générale qui sous-tend cette recherche, cette base théorique est double. Elle comporte avant tout un pôle « purement » sociologique. Ce fond sociologique est par ailleurs lui aussi assez divers, puisqu'étant principalement constitué des ouvrages et autres articles que Pierre Bourdieu a consacrés à la question, mais laissant toutefois place à d'autres inspirations sociologiques.

Mais, et cela justifie les digressions initiales concernant la notion de culture, ce travail tente dans la mesure du possible et dans le respect d'une probité scientifique minimale, d'utiliser comme base théorique des ouvrages littéraires de fiction, constitués en cadre d'analyse généraux. L'interprétation des ouvrages de fiction pouvant être assez large et à discrétion du lecteur, cette constitution d'œuvres littéraires en schéma d'analyse prête sans doute le flanc à une certaine critique épistémologique. Il reste que l'œil et la langue du romancier, certes moins rigoureux que ceux du sociologue, parviennent parfois à voir, en tout cas à montrer des réalités que les études académiques peinent à retranscrire dans la singularité de leurs détails. Le matériau littéraire dont il sera fait usage ici n'est donc pas à entendre comme un matériau qu'on investigate, mais bien comme une base théorique dont les hypothèses, les prémisses et les conclusions demeurent toutefois à formaliser et à mettre au jour.

Il ne sera donc pas ici question de faire une sociologie des œuvres littéraires, à la manière des travaux néanmoins brillants qu'a récemment proposés Bernard Lahire par exemple, au sujet de Franz Kafka. On se dispensera de même d'entreprendre une « sociobiographie » de leur auteur, trop longue et nécessitant une érudition littéraire hors de portée. Pour en finir avec ce que ne sera pas l'usage de la littérature pour la sociologie ici proposé, on peut dire que l'approche adoptée par les chercheurs britanniques des désormais consacrées *cultural studies*, s'éloigne aussi de ce qui sera tenté ici. Ces derniers entendent étudier les œuvres dans leur réception, les prendre comme des témoins de leur temps (on se réfèrera aux études de Hoggart sur la culture populaire dans l'Angleterre des West-Midlands¹ durant l'entre-deux-guerres pour un aperçu de la richesse de ces travaux fondateurs). Bien que, comme le confirmera un professeur interviewé, certains des romans qu'on utilisera ici sont devenus partie intégrante d'un certain sens commun du milieu, sur le milieu, et sont très largement connus des universitaires (surtout *Un tout petit monde*, roman de l'auteur anglais David Lodge), une étude de réception des œuvres ici employées, et de leurs effets sur le milieu universitaire nous emmènerait trop loin dans l'interprétation et l'exégèse des textes et des réponses des interviewés.

La question générale qui sous-tend ce travail est donc d'ordre épistémologique puisqu'elle vise à comparer la validité respective des deux registres de langue et d'analyse que sont la sociologie et la littérature, dans la compréhension d'un milieu et des règles formelles ou implicites qui le régissent, si règles il y a. La volonté de comparaison et de

¹ Hoggart, *The Uses of Literacy: Aspects of Working Class Life*, Chatto and Windus, 1957

validation de deux registres d'observation provient de deux lectures presque simultanées effectuées en amont de ce travail. La première est celle d'*Homo academicus* d'une part, ouvrage dans lequel Bourdieu analyse *a posteriori* le champ universitaire, au moment de la crise de Mai 1968. La seconde est celle de la trilogie déjà évoquée, que l'auteur anglais David Lodge a consacrée au monde universitaire dans les années 1980. Instinctivement, des recoupements apparaissent dans la volonté de montrer, de désacraliser, de comprendre et de faire comprendre, d'aller contre le présupposé qui voudrait que seuls les initiés d'un milieu, ceux qui en partagent les codes et l'expérience, pourraient en saisir le cadre général.

L'objet de ce travail, l'interrogation première à laquelle il tente d'apporter une réponse, sera donc de savoir si l'emploi d'un matériau culturel, comme des œuvres de fiction littéraires, peut être utile à la compréhension d'un milieu de la culture comme peut l'être celui des universitaires. Mieux, il s'agira de savoir si la marge de manœuvre dont jouit l'auteur de fiction face aux critères bien établis de la rigueur sociologique est une licence invalidant les résultats de son observation, ou au contraire si cet affranchissement épistémologique lui permet de voir et de montrer des faits qui échappent aux « lunettes sociologiques ».

Dans un premier temps, et dans un souci de concision et de faisabilité, on tentera d'extraire deux « cadres » généraux d'appréhension du milieu universitaire. Le premier sera un cadre bourdieusien, celui que l'auteur trace du milieu, dans *Homo académicus* et les autres articles qu'il consacra à la question. La première question qui vient à l'esprit à la lecture des ouvrages de Bourdieu consiste à se demander si ce cadre bourdieusien, esquissé dans les années 1980, est toujours opérant, si l'on peut encore analyser l'université d'aujourd'hui en termes bourdieusiens. Dans la même logique et en introduisant le matériau littéraire évoqué, on tentera d'extraire des œuvres, cette fois-ci fictionnelles, de David Lodge, une manière générale de concevoir le milieu qu'il décrit, en formalisant ses postulats et en explicitant ses conclusions. En des termes plus savants, on essaiera de faire émerger une « ontologie » universitaire propre aux romans de l'auteur britannique. De ces deux cadres, qu'on formalisera autant que faire se peut, naît la problématique générale de ce travail : peut-on opposer le registre sociologique de Bourdieu et le registre fictionnel de Lodge ? Peut-on comparer deux registres d'analyse qui ne s'opposent ni se complètent *a priori* car ne se plaçant pas sur les mêmes terrains ? Une réponse négative à cette première interrogation niant l'objet de ce travail, on se positionnera dans l'affirmative.

Mais postuler que la littérature peut alimenter la réflexion sociologique et que des cadres non purement sociologiques peuvent aider à la compréhension d'un milieu, ne sera que la première hypothèse de ce travail. Une deuxième hypothèse, qui découle de la première peut se formuler comme suit : si des modèles alternatifs à celui de Bourdieu, présents dans la littérature, comme celle de Lodge, sont opérants, les réformes et les évolutions récentes de l'université française bouleversent ces cadres. De cette hypothèse naît un autre questionnement : ces réformes, qui consacrent des tendances de long terme favorisent-elles le cadre bourdieusien, ou au contraire tendent-elles plutôt à faire advenir un universitaire lodgienne type ? On se demandera en d'autres termes, lequel des deux cadres précités sort renforcé des réformes et évolutions de l'université. Enfin après avoir montré l'impact des réformes en cours à l'université sur les cadres théoriques esquissés initialement, on essaiera de forger d'autres cadres ou d'autres modèles explicatifs à l'aide d'autres références, tant sociologiques que littéraires ici aussi. La troisième hypothèse que l'on formule implicitement ici consiste donc à dire que les réformes de l'université entreprises depuis la parution des œuvres de Bourdieu et de Lodge ne peuvent laisser indifférent la structure théorique sur laquelle se base l'analyse, et que ces cadres théoriques doivent faire l'objet d'adaptation. D'autres ouvrages plus récents esquisseront ce nouveau cadre

d'interprétation du milieu universitaire. Par souci de clarté, on rappellera donc que trois hypothèses président donc à ce travail : il est possible de construire un cadre d'analyse sociologique propre à partir des œuvres de David Lodge ; ce cadre, tout comme le cadre bourdieusien auquel il s'oppose en partie, est nécessairement affecté par les réformes de l'université ; on peut former un autre cadre d'interprétation plus proche de la réalité actuelle et vécue des universitaires à partir d'autres œuvres de fiction et d'autres approches sociologiques plus récentes.

Mais la base théorique d'une analyse, pour importante qu'elle soit, ne doit pas faire l'économie d'une observation de terrain, qui l'alimente et la valide. Le présent travail ne suivra certes pas une démarche inductive puisqu'on essaiera avant tout de déduire de textes littéraires et sociologiques des propositions pour chercher par la suite à les confronter aux discours obtenus dans les entretiens et aux réformes brutes telles qu'elles transparaissent dans la loi. De même que l'analyse des textes littéraires présentés ici ne peut se faire que sur une base qualitative (une analyse lexicométrique requerrait des outils spécifiques et serait relativement inadaptée à un corpus étendu), de même, la méthode retenue pour l'enquête de terrain se fera elle aussi sur une base qualitative. Celle-ci prendra la forme d'entretiens effectués avec des universitaires, aux profils aussi variés que le permet la petitesse de la « scène » étudiée. Les universitaires interviewés sont d'abord ceux qui ont bien voulu l'être, la période de réalisation des entretiens (d'avril à juin) coïncidant avec une période relativement « chargée » pour les professeurs, ceux-ci devant en effet rendre leurs notes à l'administration pour ceux qui ont la charge de travaux dirigés, voire surveiller et corriger des copies d'examen pour les autres. Si la sélection des « profils » d'universitaires comporte immanquablement une part d'arbitraire et de préjugé (on ne peut prédire ce que sera le discours et le parcours d'un universitaire, et si ceux-ci auront un intérêt pour la recherche en cours avant d'avoir discuté posément avec lui, ce qui implique déjà la réalisation de l'entretien, tout au plus peut-on orienter l'entretien vers le sujet qu'on traite, par des questions directes et précises), celle-ci s'appuie cependant sur des critères formels identifiables avant l'entretien. L'âge, la matière enseignée, les responsabilités occupées dans l'université, les positions prises et de notoriété publique, le parcours universitaire, l'origine sociale voire nationale quand elles sont disponibles sont quelques uns des critères permettant de diversifier l'échantillon d'universitaires choisis. Les entretiens sont réalisés sur une base relativement peu directive, et cherchent à aboutir à une discussion aussi fluide que possible, en essayant toutefois de ne pas tomber dans la causerie vague. Le modèle de l'entretien très directif, cadré voire recadré par l'enquêteur se prête en effet mal à la population étudiée. L'enquêteur étant en la circonstance aussi un étudiant, connu le plus souvent de l'enquêté lui-même, l'émancipation nécessaire de la relation de subordination étudiant-professeur passe toutefois par une certaine courtoisie qui commande de ne pas couper l'interlocuteur trop souvent. De même, le fait que les enquêtés soient le plus souvent rompus à la pratique des sciences sociales et à la conduite des entretiens, dans la position d'enquêteur cette fois, dissuade tout effort fait par l'enquêteur pour diriger trop ouvertement l'entretien ou lui faire prendre un tour que l'enquêté n'eut pas souhaité qu'il prit. Par ailleurs la durée honorable de ces entretiens, d'environ une heure, permet de « faire parler » progressivement les enquêtés, de les mettre en confiance, sans qu'ils aient l'impression désagréable de se voir extorquer des informations par un enquêteur-inquisiteur. La « technique » utilisée est donc celle de l'entretien compréhensif² qui vise à aboutir à une certaine empathie de la part de l'enquêteur envers l'enquêté (bien que le terme de « technique » soit ici impropre, l'état d'esprit dans lequel on se présente aux entretiens

² On se référera, pour de plus fins développements quant à cette méthode, à l'ouvrage synthétique de Jean-Claude Kaufmann,

L'entretien compréhensif, Armand Collin, 2004

face aux enquêtés ne pouvant pas résulter d'un choix entièrement délibéré et totalement conscient). Ces entretiens sont ensuite retranscrits et analysés sur la base de leur contenu plus que de leur forme. Ceci explique pourquoi les indications « scéniques » données en général par les entretiens sociologiques (du type « dit-il en se grattant le menton ») sont le plus souvent omises. Ces dernières ne sont précisées uniquement dans les cas où elles seraient susceptibles de compléter utilement les informations que donne le fond du discours de l'enquêté. Enfin, ces entretiens sont anonymes. Il faut noter que l'anonymat des entretiens, bien que n'étant jamais une requête expresse des enquêtés (ceux-ci se plaçant le plus souvent sur le registre du « je n'ai rien à cacher vous savez, mes collègues savent ce que je pense »), permet quoi qu'en disent les interviewés, de libérer somme toute la parole, la présence du dictaphone accentuant en effet l'aspect intrusif de l'entretien. L'enquêté n°6 confie en ce sens avant le début de l'entretien : « *c'est difficile de parler de l'institution à laquelle on appartient, surtout en public, mais vous pouvez enregistrer* ».

La méthode d'analyse des œuvres littéraires fera l'objet de plus amples développements dans le corps du texte. Toutefois, il faut signaler que pour l'une des œuvres de fiction employées, Qui trop embrasse, l'analyse du texte s'est doublée de la méthode de l'entretien, puisqu'il m'a été possible d'en rencontrer l'auteur, Judith Bernard. Cet entretien a permis de questionner l'auteure sur la filiation de son livre avec les œuvres de Lodge, et son propre parcours universitaire, lyonnais de surcroît. Il ne m'a en revanche pas été donné l'occasion de rencontrer David Lodge, pourtant principal contributeur de la base fictionnelle dont il sera fait usage ici. L'âge avancé du romancier, ainsi que sa notoriété (Lodge étant un l'un des auteurs britanniques contemporains majeurs) ont eu raison de ma détermination et de mes demandes répétées à son agent, toutes restées lettres mortes. Les œuvres de Lodge se suffisent à elles-mêmes (l'auteur n'est en effet pas un habitué des circonvolutions et des messages sibyllins), l'inaccessibilité relative de l'auteur, et l'absence d'entretien avec lui, n'invalident pas les interprétations faites ici de ses œuvres.

Ainsi donc, on décrira dans une première partie les deux cadres de réflexion qui serviront de base à ce travail (le cadre bourdieusien et le cadre lodgien), tout en commençant à les confronter, au terrain d'abord, pour voir lequel à la faveur de l'observation directe, puis entre eux ensuite.

Dans une deuxième partie, après avoir décrit dans les détails les réformes et autres évolutions qu'a subies l'université française, et qui esquissent ce qu'on pourrait appeler un *knowledge business*, on se demandera vers lequel des pôles théoriques décrits dans la première partie penchent ces réformes.

Enfin dans une troisième partie, on verra que les deux cadres précités comportent des limites dans l'interprétation de l'université d'aujourd'hui, et qu'il convient de les compléter par d'autres sources théoriques, issues, ici encore, aussi bien de la littérature que de la sociologie.

I/ De Bourdieu à Lodge, deux cadres théoriques pour l'interprétation du milieu universitaire, entre sociologie et littérature

L'intention qui préside à cette entrée en matière est de définir précisément les bases théoriques sur lesquelles entend s'appuyer ce travail. Si l'on reviendra dans le corps du texte, dans la partie concernée, sur l'utilisation possible d'un matériau littéraire comme base d'analyse, et sur les précautions nécessaires que cela induit, on peut toutefois préciser ici la manière dont seront utilisés ce que l'on appellera des cadres d'interprétation généraux.

La notion de « cadre » n'est ni nouvelle ni neutre en sciences sociales, mais l'usage qui sera fait ici du mot ne doit pas laisser entendre qu'elle se rattache la conception particulière qu'un auteur ou l'autre a bien voulu forger. L'usage du concept de cadre que l'on gardera ici s'éloigne par exemple de la notion qu'a développée Erving Goffman dans l'un de ses derniers ouvrages, *Les Cadres de l'expérience*³. La notion de cadre, tardive dans l'œuvre de Goffman, et qu'il emprunte à l'anthropologue Grégory Bateson, est à la fois plus restreinte et plus générale que celle que l'on entendra ici. Elle est plus restreinte, puisque les cadres goffmaniens sont en nombre relativement réduits (Goffman ne distingue initialement que deux cadres, les cadres primaires et les cadres transformés, qui se subdivisent à leur tour). Elle est aussi plus générale car contrairement aux autres ouvrages de Goffman, les termes employés dans *Les Cadres de l'expérience* pour analyser la réalité sociale sont relativement abstraits, voire anonymes. En bon interactionniste, Goffman avait à cœur, dans ses ouvrages antérieurs, d'employer des métaphores relativement parlantes (comme la métaphore théâtrale) pour décrypter le jeu des sujets qu'il analysait. A l'inverse, dans *Les Cadres de l'expérience*, l'auteur use de concepts généraux, impersonnels, les cadres, qui ont vocation à pouvoir embrasser l'ensemble des situations d'interaction qui mettent en présence des individus. Enfin, dernière nuance, les cadres de Goffman sont construits par les individus eux-mêmes, puisque ce sont eux qui « cadrent » la situation, pour la comprendre et réagir en conséquence. Si Goffman conçoit qu'il peut y avoir des erreurs de cadrage, ou des ruptures de cadre (quand les individus cadrent mal une situation sociale donnée, ou quand le cadre dans lequel ils croyaient s'inscrire s'effondre), il reste que les individus sont la plupart du temps conscients des cadres qui régissent l'interaction en cours.

A l'opposé, les cadres d'interprétation que l'on s'efforcera de construire ici autour de Bourdieu et Lodge, ne sont ni exhaustifs, ni généraux, ni portés à la conscience des acteurs. Ils ne sont pas exhaustifs, puisque l'on verra dans une troisième partie que d'autres cadres peuvent s'appliquer au milieu universitaire, et que Bourdieu et Lodge n'épuisent à l'évidence pas les possibilités d'interprétation du milieu universitaire en tant que champ social. Ils ne sont pas généraux, en ce sens qu'ils ne prétendent pas proposer un modèle d'analyse généralisable à l'ensemble de la société et des champs qui la composent, mais se restreignent au contraire à l'univers social étudié ici, le milieu universitaire (même si, et c'est

³ Erving Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, Les éditions de Minuit, Le sens commun, Paris, 1991.

le paradoxe de la théorie bourdieusienne, que de décrire une société radicalement multiple, composée de champs divers, mais de considérer, structuralisme oblige, que l'étude des formes d'un champ particulier nous instruit plus généralement sur la grammaire commune à tous les champs⁴). Enfin, ils ne sont pas portés à la conscience des acteurs, puisque les universitaires, s'ils ont parfois lu Lodge ou Bourdieu, n'agissent pas sciemment dans une optique lodgienne ou bourdieusienne, ni n'adaptent leurs actes à un cadre auquel ils s'efforceraient de se conformer.

Si cette dernière caractéristique des cadres que l'on pose laisse entrevoir la perspective constructiviste que l'on suivra ici, on développera plus avant, dans le corps du texte et notamment quand seront abordés Bourdieu et le structuralisme, la question du rapport qu'entretiennent avec la réalité, les concepts employés pour la décrire et la comprendre, c'est-à-dire la prendre telle qu'elle se donne à voir.

Ainsi donc on désignera ici par cadre d'interprétation le prisme général, le paradigme global comprenant les prémisses de l'analyse, les postulats fondamentaux, les impensés passés sous silence et ce qu'il est d'usage d'appeler l'anthropologie adoptée par l'auteur (les caractéristiques axiomatiques qu'il attribue *a priori* aux sujets qu'il analyse ou décrit, et sur lesquelles le raisonnement analytique n'a pas prise puisqu'elles constituent des données intrinsèques de l'objet étudié). Sans réduire par trop ce que l'on entend par cadre, mais dans un souci d'intelligibilité, on peut dire que le cadre d'interprétation est une façon générale et immédiatement reconnaissable de voir les choses, qui singularise un auteur. Le cadre bourdieusien n'est pas la vulgate bourdieusienne, mais la façon qu'a Bourdieu de poser les termes d'un problème et la manière dont il entend y répondre.

Après avoir posé le cadre bourdieusien (A), on décrira un cadre lodgien d'analyse de l'université (B), puis l'on confrontera les deux cadres pour voir dans quelle mesure ils s'opposent ou se recourent (C).

A- Bourdieu ou le conflit des facultés

La transposition d'un cadre d'interprétation issu de la littérature, comme le cadre lodgien, n'est pas sans poser de problèmes épistémologiques, à commencer par le fait que la pensée de l'auteur ne soit pas explicite, car exprimée par l'intermédiaire d'un canal fictionnel, toujours soumis à interprétation. Aussi, avant le cadre lodgien, qui requerra de plus amples précautions pour son utilisation dans le cadre d'un travail de sociologie, on présentera d'abord le cadre bourdieusien d'analyse, pour formaliser ce que peut être un modèle sociologique d'interprétation, avant de tenter d'en extraire un des œuvres de Lodge.

Il est important de noter que Bourdieu s'est directement attaqué à l'analyse du milieu du universitaire, dans *Homo academicus*⁵ et que le cadre qui est présenté ici n'est pas issu d'extrapolations ou de généralisations hâtives d'analyses que l'auteur aurait pu faire au sujet d'autres champs sociaux. Pour autant, si Bourdieu a consacré un ouvrage assez

⁴ « C'est ce qui fait que le projet d'une théorie générale n'est pas insensé et que, dès maintenant, on peut se servir de ce qu'on apprend sur le fonctionnement de chaque champ particulier pour interroger et interpréter d'autres champs, dépassant ainsi l'antinomie mortelle de la monographie idiographique et de la théorie formelle et vide. » Bourdieu, *Quelques propriétés des champs*, in *Questions de sociologie*, Les éditions de minuit, Paris, 1984, p113.

⁵ Bourdieu, *Homo academicus*, Paris, Ed. de Minuit, 1984

volumineux au monde universitaire (arrétant son analyse, il est vrai, sur un espace temporel très réduit, celui de la crise du champ dans les années 1960 qui culmine avec Mai 68), il n'a pas décrit dans le menu et explicitement les caractéristiques de ceux qu'ils appellent des *homo academicus* et qui donnent son titre à l'ouvrage. Le simple fait de les dénommer de la sorte, comme un entomologiste affublerait la nouvelle espèce d'insecte qu'il vient de découvrir d'un nom latin savant, laisse entendre que Bourdieu aurait découvert dans cette grande forêt qu'est la société, un type d'homme nouveau, peu comparable aux autres, aux caractéristiques propres. Ce titre laisse déjà deviner que Bourdieu a décelé dans ce monde universitaire, un « effet de champ », qui fait que de par la clôture et la restriction relative du champ universitaire, un homme nouveau, spécifique au sens propre du mot, de relatif à une espèce, serait apparu et peuplerait désormais les universités. On verra que l'*homo academicus* est une sorte de mythe structurant, relativement partagé et reconduit par les professeurs eux-mêmes, qui en datent mal l'apparition mais en diagnostiquent souvent la disparition imminente. L'enquête n°6 confie « *Non non, mais l'homo academicus c'est effectivement un homme, un type d'homme, bien calibré quoi. Ça c'est sûr.* ». Le cadre bourdieusien d'analyse du milieu universitaire sera donc mis au jour quand on aura décrit les caractéristiques de cet *homo academicus*, et celles de l'environnement dans lequel il évolue.

Si Bourdieu concède qu'il existe un champ universitaire particulier (qui se décompose même en autant de sous-champs qu'il y a de disciplines distinctes), il faut garder à l'esprit que sa vision de la société est avant tout spatiale et horizontale. La sociologie pour Bourdieu est avant tout une « topologie sociale », une science qui étudierait les formes que prennent les différents « terrains sociaux ». Dans cet espace social multidimensionnel, chaque agent est défini par des coordonnées. Ces coordonnées sont constituées par la détention, par l'agent considéré, de différents types de capitaux spécifiques dans un volume plus ou moins grand (Bourdieu en dénombre quatre types principaux: le capital économique, culturel, social et symbolique)⁶. Ainsi, on le voit, Bourdieu, sociologue de la domination, s'attache très tôt à nuancer les conditions des formes de domination qu'il analyse. Si Bourdieu possède une vision globale de la société, puisque ces formes de capitaux servent à répartir les individus en classes sociales générales (dont Bourdieu essaie de tracer les contours dans *La Distinction*⁷), il apparaît qu'un individu peut être relativement démuné d'un type de capital, donc dominé en la matière, mais mieux pourvu d'un autre type de capital, ce qui le rend dominant dans l'hypothèse ou ce dernier type de capital serait plus valorisé en un autre point de la société. A cette vision globale de la société, Bourdieu ajoute donc un corollaire indispensable à son analyse : les champs, lieux où la valeur respective des capitaux fluctue et où les formes de domination permises par la détention de ces capitaux s'infléchissent. Sans s'étendre longuement sur les champs dans la théorie bourdieusienne, il importe, avant de détailler plus finement les caractéristiques du champ qui nous intéresse, de rappeler quelques aspects généraux de ces champs. Un champ se définit avant tout pour Bourdieu par « des enjeux et des intérêts spécifiques, irréductibles aux enjeux et aux intérêts propres à d'autres champs »⁸. Un champ est donc un jeu pour un enjeu. De cette dernière assertion en découle deux autres : pour que les agents à l'œuvre dans un champ « jouent le jeu », c'est-à-dire jouent l'enjeu, il faut qu'ils valorisent l'enjeu, que l'enjeu que le champ propose soit non seulement considéré par les agents comme légitime, digne d'être joué, mais encore estimable voire désirable ; il faut encore pour cela que de par sa socialisation, sa trajectoire

⁶ Bonnewitz, *La sociologie de Pierre Bourdieu*, p43.

⁷ Bourdieu, *La distinction, critique sociale du jugement*, Ed. de Minuit, 1979

⁸ Bourdieu, *Quelques propriétés des champs*, in *Questions de sociologie*, p114.

sociale, l'individu ait appris à estimer et à considérer l'enjeu pour lequel il s'apprête à courir, à concourir, en s'engageant dans le champ. Pour que le jeu se maintienne, pour que la lutte se perpétue, il est de surcroît nécessaire que les protagonistes aient intérêt à ce qu'elle le fasse. Certains agents tiennent et maintiennent leur réputation, leur prestige symbolique du simple fait que la lutte qu'ils ont investie et dans laquelle ils ont investi fasse encore rage. Et Bourdieu de préciser « *On oublie que la lutte présuppose un accord entre les antagonistes sur ce qui mérite qu'on lutte* »⁹. De même que répondre à une question, fût-ce négativement, c'est déjà en accepter les termes, de même, lutter dans un champ social particulier, avec les moyens propres à ce champ, c'est déjà accepter, en même temps que les profits potentiels de la lutte, les formes que le champ tend à lui donner. Cette croyance implicite et nécessaire des agents dans les valeurs des enjeux pour lesquels ils concourent, Bourdieu l'assimile tantôt à une doxa propre au champ considéré, et la nomme parfois *illusio*. L'illusion, pour le dire dans des termes plus prosaïques (Bourdieu employait d'ordinaire des termes latins quand il voulait leur conférer un sens particulier, distinct du mot français, pour anticiper toute méprise de la part du lecteur. La démarche est ici curieuse tant le sens de l'*illusio* bourdieusienne semble se rapprocher de celui d'illusion en français), tient dans le fait « d'être pris au jeu », et d'y être à ce point pris qu'on ne questionne plus les règles du jeu et la structure qui rend possible le jeu. Les agents attestent de leur bienveillance vis-à-vis du champ et montrent qu'ils partagent cet impensé fondamental du champ (qui fait que les agents sont à mille lieues du « A quoi bon ? ») en s'acquittant de barrières à l'entrée (sous forme de diplômes à posséder par exemple, bien que les exigences nécessaires à la pénétration d'un champ soient le plus souvent beaucoup moins formelles, et sans doute plus subtiles) suffisamment prohibitives pour décourager toute tentative de domination d'un champ à qui n'en partagerait pas le sens commun.

Enfin, les champs que nous venons de décrire et leur relative conflictualité, ne devraient pas laisser penser que les agents cherchent, par profit personnel pur ou intérêt bien compris uniquement, à dominer le champ, mais dès lors par des stratégies calculatrices et conscientes. La même chose qui fait que l'agent a appris à considérer et à apprécier le champ et son jeu, fait qu'il a du même coup incorporé ce que Bourdieu appelle un certain sens pratique du champ (notion qu'il développe dans le livre du même nom¹⁰), qui lui permet de s'y mouvoir, de savoir comment y agir, sans avoir besoin pour cela de déployer des tactiques réfléchies, analysées et mises en place par l'agent lui-même (ce sont là deux dispositions de l'*habitus*, notion bourdieusienne cardinale, que celles qui consistent à disposer un agent à apprécier un jeu social particulier, et à lui inculquer les moyens de s'y comporter, sans calculer outre mesure).

On l'a dit donc, la société telle que la conçoit Bourdieu est formée d'une multitude de champs, qui sont autant d'espaces relativement autonomes, doués de leur propres codes, et récompensant leurs bons éléments, ou ceux qui parviennent à dominer le champ, par des profits spécifiques. Chaque champ étant avant tout un champ de force (bien que tous les champs ne soient pas des champs de bataille ouverts et déclarés, la société bourdieusienne, loin d'être harmonieuse certes, étouffe sa conflictualité par des formes de domination plus sournoises), les positions des agents dans un champ spécifique ne sont que le reflet de l'état du rapport de force au même instant dans le champ. Si ces champs sont marqués par une relative autonomie (c'est la spécificité et la force de la théorie de Bourdieu que de décrire avant tout une société multiple et éparse, et de ne pas se complaire dans la dénonciation d'un « système » général et tyrannique), ils ne sont pour autant pas

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Bourdieu, *Le Sens pratique*, Ed. de Minuit, Paris, 1980

complètement indépendants, donc pas entièrement clos sur eux-mêmes. Bourdieu notait ainsi à la fin de sa vie par exemple, une collusion, un chevauchement de plus en plus grand entre les champs économique, politique et journalistique. On verra que, dans le cadre du champ universitaire, c'est l'un des points qui sépare assez nettement Lodge de Bourdieu, le premier ayant tendance à insister sur l'aspect clos voire clôturé du milieu (le titre d'un de ses romans, *Un tout petit monde*, laisse entrevoir cette pente microcosmique propre à David Lodge) quand le second concède que des influences extérieures peuvent avoir des effets assez directs sur le champ.

Passées les raisons de curiosité biographique et les tentatives d'auto-analyse qui tourmentent l'auteur¹¹, et si l'on ne peut soupçonner valablement Bourdieu de vouloir « régler des comptes » dans *Homo academicus* sans remettre en cause son honnêteté intellectuelle et sa probité scientifique (ce dont il se défend avec brio en anticipant la critique, il est vrai facile, dans le premier chapitre du livre, « Un livre à brûler ? ») l'intérêt que porte Bourdieu au champ universitaire interroge. On verra que l'amertume voire l'aigreur de personnages n'ayant pas réussi à faire carrière à l'université peut parfois être à la source de l'inspiration littéraire, en tout cas l'accompagner et lui donner ses accents véhéments. Bourdieu au contraire est insoupçonnable de telles viles intentions, lui qui a terminé sa carrière au Collège de France, auréolé de tout le prestige de ce monde académique qu'il ne sut refuser, bien que l'ayant analysé. L'ingratitude face à une institution académique qui lui offrait l'aura du pur esprit désintéressé ne saurait être avancée non plus pour expliquer l'attention particulière portée par Bourdieu au champ universitaire. Dans ces conditions, qu'est-ce qui explique que la *libido sciendi* de Bourdieu s'active à ce point dès lors qu'il est question du champ universitaire ?

Les outils conceptuels qu'a développés Bourdieu et qu'on a décrits plus haut, sont en fait au service d'une vision plus générale chez l'auteur. L'analyse bourdieusienne, dont on a souvent, et à tort, fait le procès en déterminisme sociologique, est, entre autres, une analyse de la distinction sociale, et partant, de la reproduction sociale (en témoigne le titre explicite de l'ouvrage qu'il publie en 1970, *La reproduction*¹², consacré à l'analyse de la légitimation par le système scolaire, de la violence symbolique, acceptée y compris par les dominés qu'elle entend soumettre à sa domination). Et l'un des instruments les plus efficaces pour se distinguer, pour cultiver la différence, tient dans l'apparition de différentes formes de culture, valorisées socialement à des degrés divers (autrement dit, l'apparition de formes de culture plus ou moins légitimes, plus ou moins recherchées, plus ou moins distinctives et distinguantes). La théorie bourdieusienne s'inscrivant dans la filiation du structuralisme, chaque élément de la structure ne peut prendre sens qu'en s'opposant, en se différenciant des autres éléments (comme c'est le cas dans la linguistique saussurienne : chaque son, chaque phonème d'une langue ne prend sens que vis-à-vis d'autres sons auxquels il s'oppose et desquels il se distingue clairement, mais n'a pas de sens intrinsèque, n'a pas de cohérence propre quand il est isolé des autres éléments qui lui donnent sens : c'est là l'idée force du structuralisme). Ainsi, chaque culture, ou sous-culture n'existe, ne prend sens, que parce qu'elle s'oppose en se différenciant, à d'autres formes de culture, et permet donc à ceux qui la revendiquent, de se distinguer d'autant des groupes se réclamant d'autres cultures. Cette stratégie de distinction et de reproduction

¹¹ « Je questionne ce monde parce qu'il me met en question, et d'une manière très profonde, qui va bien au-delà du simple sentiment de l'exclusion sociale » Bourdieu, *Comment libérer les intellectuels libres ?*, in *Questions de sociologie*, Les éditions de minuit, Paris, 1984, p76.

¹² Bourdieu, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, avec J.-C. Passeron, Ed. de Minuit, Paris, 1970

par la culture passe par l'apparition et l'autonomisation d'un champ culturel propre¹³. Ce champ culturel autonomisé, composé d'agents impliqués dans la lutte pour la production culturelle légitime, nous intéresse ici au premier chef. Le champ universitaire apparaît en effet de ce point de vue comme un sous-champ culturel, puisque fonctionnant comme une instance de production monopolistique d'une forme de culture particulièrement légitime et recherchée, la culture universitaire. On comprend donc pourquoi le champ universitaire a tant intéressé Bourdieu, et pourquoi il lui a consacré un ouvrage entier. Le champ universitaire, qu'on peut entendre comme sous-ensemble d'un champ culturel plus vaste¹⁴, occupe une place particulière dans la théorie bourdieusienne puisqu'il est au carrefour de deux logiques qui s'entrecroisent chez cet auteur : la distinction par la culture légitime, et les stratégies de reproduction par l'investissement scolaire puis universitaire (ces deux logiques se recoupent pour partie, mais ne ressortent pas exactement au même phénomène : la seconde n'étant qu'une stratégie, dont le but plus vaste et l'objectif dernier s'incarnent dans la première). Si le champ universitaire, comme tout champ, possède ses logiques et sa dynamique propres, il n'en reste pas moins dépassé, traversé par des logiques plus larges de reproduction sociale qui transcendent tous les champs, et viennent se constituer, dans le champ universitaire, comme demande d'une culture légitime car légitimé par l'université, distinguante et reconnue comme telle dans nombre d'autres champs sociaux, et à laquelle est censée satisfaire la production culturelle du champ universitaire.

Voyons à présent, après avoir décrit la place qu'occupe le champ universitaire dans la vie et dans l'œuvre de Bourdieu, l'analyse plus précise, et pratiquement monographique, qu'il en fait dans *Homo academicus* et le cadre de ce qu'il faut en retenir.

Puisque chaque champ, on l'a dit, valorise différemment les formes de capital que peuvent posséder les individus qui en font partie, Bourdieu commence, après de longs prolégomènes expliquant sa démarche et les difficultés auxquelles elle se heurte, par chercher à définir les formes de capital que le champ universitaire valorise.

Il tombe inmanquablement sur deux formes de légitimité, qui sont aussi deux formes de capital, sur lesquelles peuvent s'appuyer les professeurs¹⁵. Le capital accumulé est *in fine*, de par la légitimité qu'il confère à celui qui le détient et en jouit, une forme de pouvoir, à tout le moins d'autorité. La première forme de capital est un capital temporel, relevant du savoir-faire politique, de la bonne inscription par l'intéressé, dans les réseaux de pouvoir de l'université, de son intuition à se placer dans les bons papiers des personnes qui comptent. Cette adresse (au sens d'habileté, quoique que le sens de « carnet d'adresse » puisse ici convenir aussi à ce que Bourdieu désigne) relationnelle est un capital dans la mesure où elle peut s'accumuler, se concentrer dans les mains d'un individu, qui dès lors a tout loisir de l'échanger, de le convertir, de le faire peser aux fins qu'il juge être les meilleures¹⁶. Mais, si Bourdieu s'attache dans *Homo academicus*, à montrer les rouages de l'université, à mettre au jour les réseaux de pouvoir et les sources de légitimité de ceux qui la domine,

¹³ Bonnewitz, *La sociologie de Pierre Bourdieu*, p77.

¹⁴ « occupant [les professeurs d'université] une position temporellement dominante dans le champ de production culturelle, ils se distinguent de ce fait, à des degrés divers selon les facultés, des occupants des secteurs les moins institutionnalisés et les plus hérétiques de ce champ » Bourdieu, *Homo academicus*, Les éditions de Minuit, p55.

¹⁵ « ...le champ universitaire est organisé selon deux principes de hiérarchisation antagonistes : la hiérarchie sociale selon le capital hérité et le capital économique et politique actuellement détenu s'oppose à la hiérarchie spécifique, proprement culturelle, selon le capital d'autorité scientifique ou de notoriété intellectuelle. » *Ibid.* p70.

¹⁶ « Le travail d'entretien et d'accumulation du capital social nécessaire pour tenir une vaste clientèle en lui assurant les profits sociaux attendus d'un patron... » *Ibid.* p78.

qui ne doivent le plus souvent rien au prestige intellectuel, il ne nie pour autant pas qu'elle soit avant tout, comme le bon sens le conçoit, un lieu de savoir scientifique. Ce pouvoir issu de la renommée scientifique (encore que le terme de renommée suppose déjà ici une certaine reconnaissance des travaux de l'intéressé par l'institution, qui ferait déjà tendre cette deuxième forme de capital vers la première que l'on vient de décrire) Bourdieu en fait son deuxième capital principal valorisable à l'université. Cette légitimité proprement scientifique et intellectuelle, s'acquiert par des travaux de recherche fondamentale, par la publication d'articles scientifiques faisant date ou d'ouvrages de références (encore que Bourdieu précise que l'édition de manuel de référence et souvent aussi de révérence, qui ne font que reconduire les savoirs de base d'une discipline sans les bousculer, est souvent le signe d'une position dominante dans l'université et sa hiérarchie temporelle, et doit donc souvent plus à la première espèce de capital qu'à la seconde). La détention de cette aura de prestige moral, qui se pare des atouts de l'esprit désintéressé, de l'investi sacerdotal au seul service du progrès de la science fut-elle humaine, ne coïncide, on le voit, souvent pas avec la possession par l'individu, d'un capital temporel lui assurant des postes de responsabilité dans la structure dirigeante de l'université.

Certains enquêtés reconduisent, en la complexifiant un peu, cette analyse en termes de capital détenu :

« je pense qu'il y aurait plutôt quatre registres : le chercheur-militant, le chercheur-expert (ou plutôt, l'universitaire-militant et universitaires-expert), l'universitaire-chercheur-de-renommée-mondiale, et l'universitaire-politique. Alors, politique au sens de politique universitaire, cumulant des fonctions de gouvernance d'université, voire au ministère pourquoi pas. ».¹⁷

Bourdieu, on l'a dit, conçoit une homologie structurale entre les champs, en d'autres termes, que les rapports de domination à l'œuvre dans un champ, le sont souvent dans d'autres champs sous des formes plus ou moins déguisées, changeant de forme mais conservant le même schéma. C'est ce qui lui fait dire que cette structure du champ universitaire, scindée par deux formes de capital, et dont l'une des formes, le capital temporel, a une position dominante dans le champ, se retrouve à un niveau plus général, dans ce qu'il appelle le « champ du pouvoir ». A l'intérieur des classes sociales dominantes qui peuplent ce champ, les individus disposant majoritairement de capital culturel sont tendanciellement dominés par ceux qui disposent majoritairement d'un capital économique, assimilable dans ses formes et les valeurs qu'il véhicule, au capital temporel des professeurs d'université. Les formes de domination selon les capitaux détenus, qui opèrent à l'université, ne sont donc que des reproductions, des reconductions de rapports de force présents à un niveau d'abstraction plus général dans la société dans son ensemble. C'est encore ce qui fait dire à Bourdieu, que ces deux espèces d'homo academicus (celui qui a étendu son empire sur l'université, et celui qui se voue à la recherche sans considérations de pouvoir personnel) sont d'autant plus dissemblables et irréconciliables, qu'elles reconduisent à l'échelle du champ universitaire, des antagonismes structuraux qui débordent largement les frontières de ce champ. Enfin, Bourdieu note que les disciplines enseignées dans les facultés ont un impact sur la forme de capital dominant dans l'université. Ainsi, les facultés de droit ou de médecine par exemple, sont l'archétype même du type de faculté favorisant l'apparition de potentats locaux dans l'université, potentats qui plus est le plus souvent dénués de légitimité scientifique pure. De plus, les facultés elles-mêmes, prise en tant qu'institution cette fois, acquerront à leur tour une place soit temporellement dominante et scientifiquement dominée, ou bien temporellement dominée mais scientifiquement et

¹⁷ Enquête n°2

intellectuellement dominante (telle fut la place des sciences humaines contestataires à tendance intellectualiste dans les années 1960, qui luttèrent pour leur reconnaissance académique face aux disciplines classiques implantées de longue date à l'université). Ceci provient du fait que le rapport que les professeurs de ces universités entretiennent à la notion de science n'est pas le même. Le droit et la médecine sont des pratiques avant tout (en tout cas des savoirs plus aisément praticables, au sens utilitariste du terme, que la sociologie ou la philosophie par exemple¹⁸) et la recherche que toutes deux supposent au demeurant (que l'on nomme « doctrine » en droit, et « littérature » en médecine, les termes disent assez la considération somme toute relative que l'on concède à la recherche dans ces deux disciplines), est beaucoup plus normative, encadrée, et moins laissée à elle-même, que la recherche en sciences humaines, plus proche de la libre pensée (le pendant « recherche fondamentale » de la médecine s'incarne dans la biologie, dédaignée souvent par les praticiens « au front », urgentistes et généralistes, comme très abstraite). Enfin, la réputation scientifique que certains praticiens parviennent tout de même à acquérir, tant dans le domaine du droit que de la médecine, se double presque nécessairement d'une certaine notabilité, socialement insérée et sociologiquement identifiée. Et le notable ne pointe jamais bien loin derrière le juriste ou le médecin, les sommités scientifiques en la matière peinant à se départir de leur versant mondain. Par ailleurs, si toutes les universités assurent leur recrutement par une forme de cooptation, on y reviendra, celle qui sévit dans les universités temporellement dominantes tend à sélectionner des « personnes totales », des savoir-être, (non assimilables directement à un capital culturel transmis insidieusement par la famille) des manières d'appliquer un savoir, des individus amenés à déployer un savoir plus qu'à en créer. Cette forme de cooptation, qui est certes plus directe, n'a toutefois pas le même dessein. Elle vise à assurer l'homogénéité du groupe à en reconduire l'éthos, son esprit de corps particulier, par la sélection des habitus qui joueront le jeu, seront sérieux, raisonnables (ou joueront le jeu du sérieux, pour paraphraser l'un des chapitres des *Héritiers*¹⁹), adhéreront à « l'arbitraire culturel » du groupe sans le questionner, y adhéreront d'autant plus facilement que cela paraît couler de source, être inscrit dans l'ordre des choses. Ce rapport à l'ordre, ou au contraire à la subversion, à l'hérésie, est aussi pour Bourdieu un tour d'esprit caractérisant l'appartenance d'un individu à l'un ou à l'autre pôle du métier d'universitaire. Les barrières à l'entrée, sous forme de sélection-cooptation se chargeront d'aiguiller les contestataires scientifiquement méritants et les praticiens pratiquants dans les carrières pour lesquelles ils sont les mieux disposés.

Après avoir distingué clairement les deux formes de capital que l'on trouve à l'université, et avoir analysé qu'elles ne se trouvent pas en proportions égales dans les différentes facultés (il reprend pour son chapitre le titre d'un ouvrage de Kant, *Le conflit des facultés*), comme chez les professeurs de ces facultés, Bourdieu tente d'identifier les formes de pouvoir que l'on peut associer à ces formes de capital. Il ne faut toutefois pas exagérer la dimension de pouvoir que confèrent ces capitaux qui ne restent somme toute que symbolique, comme le rappelle ici l'enquête n°2 : « *Est-ce que ça correspond une soif du pouvoir ? (il s'interroge) Et si ça l'est c'est quand même un peu gagne-petit.* »

Dans ce chapitre, Bourdieu commence par souligner que si les deux formes principales de capital disponibles à l'université s'incarnent de manière archétypique et presque caricaturale dans les deux pôles opposés du champ universitaire que sont d'un côté, les

¹⁸ Au sujet de cette différence entre droit et sciences sociales, et respectivement : « *d'un côté, une science d'ordre et de pouvoir, visant à la rationalisation, au double sens, de l'ordre établi ; de l'autre, une science de l'ordre et du pouvoir, visant, non à mettre en ordre les choses publiques, mais à les penser comme telles, à penser ce qu'est l'ordre social, et l'Etat.* » *Ibid.* p96.

¹⁹ Bourdieu, *Les Héritiers*, Ed. de Minuit, p45.

facultés de droit et médecine, et de l'autre, les facultés de sciences (exactes), d'autres facultés, à la confluence des deux logiques, sont le théâtre d'un mélange beaucoup plus nuancé et mieux dosé de ces deux formes de capital. C'est notamment le cas des facultés des lettres et sciences humaines, dans lesquelles se cumulent ou s'annulent le pouvoir temporel conféré par l'institution, socialement reconnu, et le prestige symbolique de la recherche scientifique, socialement méconnu mais néanmoins tacitement accordé ou jaloué par les pairs.

Bourdieu fait ensuite entrer dans son analyse, qui s'affine, la temporalité. Cette temporalité est double. Puisque le capital temporel à l'université consiste entre autres et se manifeste d'abord, par la maîtrise des points d'entrée et de promotion à l'université, en un mot, les instances de reproduction du corps universitaire (directions de thèse, jurys des concours, de l'agrégation etc.), les occupants des postes dominants gèrent les carrières des impétrants dans leur aspect temporel, en les faisant attendre, C'est ici le premier aspect de cette temporalité. Mais comme le capital universitaire s'accumule sur le temps long, les prétendants tendent à assimiler la progression et l'ascension dans le champ à des âges normaux et presque biologiques d'accession aux postes. Le temps est ici la rançon dont doit s'acquitter l'ambitieux pour progresser. Cet aspect inexorable du temps, comme axe unidimensionnel qui force perpétuellement les passations de pouvoir, sans les brusquer toutefois pour leur laisser les dehors du naturel, rapproche, dans cette optique, le monde universitaire bourdieusien du « Boulevard du temps qui passe » cher à Brassens, ce que la suite de l'analyse de Bourdieu, consacrée à la crise du milieu universitaire de mai 68, et à la traditionnelle querelle entre anciens et modernes ne démentira pas... On trouve cette notion de temporalité confirmée par l'enquête n°5 dans le passage suivant :

« D'abord, il ne faut pas exagérer les choses, comme je l'ai dit tout à l'heure, il y a peu de différenciation par rapport à d'autres secteurs de la fonction publique : la majorité de l'avancement des enseignants chercheurs, c'est l'ancienneté. »

Mais si Bourdieu concède que la progression dans la carrière temporelle (institutionnelle) à l'université emporte des aspects purement temporels (dans le sens « chronologique » du terme cette fois), les postes de responsabilité ne s'ouvrant qu'à des âges avancés, et la carrière suivant un déroulement normal au cours duquel il est très difficile de brûler les étapes, il reste qu'à ses yeux, ce critère temporel de la carrière n'empêche pas que la progression se fasse avant tout sur le mode du patronage voire du clientélisme. Cette relation de quasi-servitude, en tout cas de dépendance de celui qui veut embrasser la carrière à l'égard de celui dont elle est déjà bien avancée, est l'une des caractéristiques de l'homo academicus selon Bourdieu. L'aspect temporel que l'on vient de décrire ne fait que renforcer ce recrutement de type mandarinal, puisque la faiblesse du nombre de poste à pourvoir et la pression concurrentielle qui s'exerce dès lors sur les prétendants, font que les attentes se prolongent d'autant, ce qui tourne toujours à l'avantage du mentor, dont dépend le destin de l'impétrant qui en sollicite les bons offices.

Il serait inutile d'égrener toutes les analyses subtiles dressées par Bourdieu dans Homo academicus, tant cet ouvrage en regorge. Pour essayer de ne garder que la vision générale du livre, la perspective adoptée par Bourdieu, on peut dire que celle-ci est structuraliste, dans le sens où les rapports sociaux sont toujours appréhendés comme relevant d'une structure plus vaste, celle du champ dans laquelle s'insèrent les comportements des agents, qui la reproduisent quand bien même ils essaieraient de la subvertir ou de la bouleverser. Ainsi en va-t-il des conflits intellectualistes entre anciens et modernes, qui ne font en fait que renforcer, par l'auto-alimentation et la légitimation réciproque dans ses propres certitudes que suppose tout conflit, les structures du champ qui permettent ce conflit. On se référera

pour de plus érudites analyses de cette question aux très belles pages, par ailleurs non dénuées d'un certain attrait littéraire (Bourdieu, s'il est connu pour son penchant pour les néologismes et son goût des phrases proustiennes, ne peut qu'impressionner par la précision et la profusion de son vocabulaire) que Bourdieu consacre à Barthes dans *Homo academicus*²⁰. Celui-ci cumulant les profits de tous les sous-champs universitaires de par la pluridisciplinarité érudite qu'il déploie et qui frise parfois l'exercice de style jargonnant, il se trouve opposé avec brio par Bourdieu au *lector*, modeste exégète qui incarne par son respect excessif des œuvres devant lesquelles il se prosterne, l'université classique, sorbonnarde, dont les fondements vacilleront avec Mai 68 et ce que Bourdieu analyse comme une vaste redistribution des cartes entre les disciplines, une profonde fluctuation des cours des capitaux valorisables à l'université.

Avant de passer aux analyses de David Lodge, et au système sociologique qu'on peut essayer d'en extraire, il faut encore aborder un point au sujet de Bourdieu et de sa théorie des champs. Les structuralistes ont souvent été taxés de déterminisme, la notion même de structures immanentes, intemporelles et reconnaissables en toute chose à qui sait observer, ne laisse, il est vrai que peu de place au pauvre individu qui se trouve ainsi enserré voire étreint par ces mécanismes surplombants que la tragédie grecque n'aurait pas reniés. Il faut garder à l'esprit que la théorie bourdieusienne tente le difficile pari de concilier structuralisme et constructivisme social (les agents agissent selon les représentations qu'ils ont eux-mêmes construites de la réalité et qui en deviennent de fait opérantes, mais ces représentations n'existent pas à l'état d'objet dans la réalité sociale). Le concept qui tente de surmonter cette alternative en apparence fatale, chez Bourdieu, est évidemment celui d'*habitus*, principe tout à la fois déterminant et reproducteur, mais aussi puissamment créateur et générateur. Ce qui a été dit jusqu'ici ne doit donc pas laisser penser que Bourdieu conçoit un champ universitaire gouverné par quelques obscures raisons supérieures, et que les agents seraient poussés à reconduire les schémas du champ par des mécanismes inévitables et indépassables. De même, la pensée fonctionnaliste, qui n'est qu'un finalisme sophistiqué s'éloigne du point de vue adopté par Bourdieu : le champ ne persévère pas dans ses formes du simple fait qu'il remplisse une quelconque fonction sociale supérieure, organe nécessaire d'un organisme immuable. Par une toute une série de contorsions aussi sibyllines qu'apparemment brillantes, Bourdieu parvient à venir à bout de la contradiction initiale par son concept d'*habitus*. Les mécanismes de la reproduction sociale et des corps sociaux sont le fait d'une sorte d'orchestration sans chef d'orchestre, de ce que Bourdieu appelle une « finalité sans fins »²¹. Les volontés des individus ne se manifestent pas par des choix cyniques, pour la bonne raison que toutes les données du problème (les structures sociales dans leur ensemble) ne sont pas accessibles à l'agent voulant effectuer un choix. En d'autres termes, les gardiens du temple ne font pas exprès de garder le temple, puisqu'ils ne connaissent même pas la nature exacte du temple qu'ils ont à garder. On trouve un bel exemple de ce mécanisme curieux dans ce passage tiré de l'entretien avec l'enquête n°5 :

« Il y a une forte routinisation, une faible imagination, une capacité à se mettre dans un segment très spécialisé et à reconduire ce qui se fait dans le segment, sans qu'aucune contrainte forte ne pèse et sans que les formes de reconnaissances matérielles, ou même de grades etc. soient très importantes, pour celui qui suit la ligne. »

²⁰ Bourdieu, *Homo academicus*, Ed. de Minuit, p154.

²¹ *Ibid.* p193.

On pourrait objecter qu'un choix libre et individuel est possible, même si celui qui le fait ne dispose pas de toutes les informations susceptibles de renseigner son choix, en d'autres termes, que le stratège n'est pas empêché d'être stratège du simple fait que sa stratégie soit mauvaise. Mais les théories de l'acteur rationnel qui mettent en scènes des personnages cyniques tombent souvent dans le piège de pourvoir ces acteurs d'un sens inné et presque infaillible de ce qui serait bon pour eux, et partant, d'une sorte d'omniscience sociale que Bourdieu récuse, sans pour autant faire de ses agents des pantins de courte vue.

Les phénomènes de reproduction des corps sociaux, qui flattent les statisticiens, et qui ont tous les dehors de la stratégie de groupe, de l'intérêt bien compris de classe, ne sont en fait, nous dit Bourdieu, que l'agrégation de milliers de volontés individuelles, honnêtement et presque naïvement formulées, mais infléchies tendanciellement par les dispositions toujours redéfinies de l'habitus des personnes.

Après avoir défini les éléments essentiels de la théorie de Bourdieu, et avoir détaillé les implications que donnent ses postulats quand ils sont appliqués au champ universitaire, voyons à présent la seconde approche qui sert de base théorique à ce travail, celle de David Lodge.

B- Lodge ou le confit des facultés

Il faut bien entendu commencer ici par les mises en garde de rigueur dès lors qu'il s'agit de l'interprétation et de l'usage, en sociologie, d'œuvres littéraires et non plus directement sociologiques.

La première tendance que l'on doit s'efforcer d'éviter quand on essaie de « faire parler » une œuvre dans une optique sociologique, est de trop rigidifier le cadre de pensée, la vision de l'auteur déployée dans celle-ci. Si l'on garde à l'esprit, comme le rappelait Michel Foucault, que la pensée d'un auteur n'est jamais complètement « durcie », constante, encore moins définitive, y compris à l'échelle réduite d'un livre, et que cette remarque prend d'autant plus de sens quand elle s'applique à des œuvres de fiction, qui par définition, ne sont pas faites pour proposer un système fini d'analyse, on comprend que l'interprétation qui sera ici faite des œuvres de Lodge ne prétend pas épuiser l'ensemble des sens implicites ou explicites que l'auteur a voulu inclure dans son œuvre.

Si les œuvres de Lodge ne sont pas forcément absconses, leur caractère fictionnel maintient autour d'elles une sorte de flou. Les remarques assassines fusent en tous sens dans ses livres et qui chercherait à trouver un message limpide dans Lodge se noierait un peu dans ce flot de balles perdues. L'auteur de fiction dit rarement directement ce qu'il pense de la situation qu'il décrit pourtant, ou alors le fait-il au travers d'un personnage dont la voix se perd parmi celles des autres protagonistes de la narration. La surinterprétation des œuvres littéraires (dont on verra qu'elle a une fonction particulière dans le sous-champ du milieu universitaire littéraire), est donc un piège redoutable, particulièrement quand on sait que l'œuvre et son prétendu message dépassent souvent ce que l'auteur a bien voulu y faire figurer lors de sa conception. L'œuvre, et sa réception, dépassent souvent les volontés de l'auteur quand bien même celui-ci montrerait une maîtrise particulièrement complète de son art.

Ce risque épistémologique est pourtant à prendre, tant, on l'a dit, l'œil et la plume de l'auteur de fiction peuvent apporter à l'analyse. Si l'auteur de fiction est libre des contraintes

qui pèse sur le sociologue et qui sont inhérentes à la scientificité de sa matière, on observera toutefois que cette liberté, qui se mue souvent en irrévérence face au milieu qu'il décrit (et décrie), est plutôt la règle de l'écriture fictionnelle, l'analyse objective en étant l'exception, considérée comme trop froide, insuffisamment ludique. Cette impertinence ne doit pour autant pas faire oublier qu'elle n'est pas seulement tolérée, mais encore le plus souvent recommandée voire exigée à l'auteur de fiction, comme gage d'un esprit vif et brillant. Dans la posture (Bourdieu dirait la position) qu'occupe David Lodge (celle d'un auteur comique contemporain, nécessairement un peu blasé, rompu à la pratique de son art et aux mœurs de ses contemporains), la désinvolture de l'auteur, qui frise parfois l'insolence, n'a pas la même valeur (au double sens d'attrait heuristique et de vertu humaine) que l'inconvenance bravache dont faisait preuve Bourdieu dans les positions retorses du scientifique jusqu'au-boutiste qu'il adoptait. Par une simple analyse de positions, la dérision narquoise affichée par Lodge est en un sens plus « facile » et attendue que l'humour frondeur qu'affectionnait Bourdieu, le champ littéraire exigeant en effet un certain anticonformisme individualiste de ses auteurs, chose que ne requiert pas explicitement le champ sociologique, bien qu'il le suscite souvent.

Enfin, l'autre problème que l'on doit garder à l'esprit avant d'entamer l'analyse des œuvres de Lodge, et que nous confie un professeur interviewé, est que, pour détonants qu'ils soient, les livres de Lodge sont assez connus, et même appréciés dans le monde universitaire. Outre le fait qu'ils soient de ce fait « absorbés » par le champ lui-même, et en deviennent pratiquement un sens commun du milieu, perdant du même coup leur « aiguillon critique », ils peuvent contribuer à créer ce que Bourdieu appelle, au sujet d'œuvres scientifiques cette fois, des « effets de théorie ». Ils peuvent, en d'autres termes, contribuer à faire advenir ce qu'ils anticipent mais ne désirent pas, sur le mode de la prophétie auto-réalisatrice. Le simple fait qu'une œuvre assez connue, et reconnue dans le milieu, décrive le milieu dans ces termes, contribue à donner au milieu les accents et les formes que l'auteur a esquissés dans son œuvre. Le discours railleur et désabusé envers l'université, qui frôle souvent la flagellation, est en effet, on le verra, une constante des agents du milieu, sur leur milieu. Il ne faudrait pas en déduire que le désamour qu'affichent souvent les universitaires à l'encontre de l'université a attendu David Lodge et sa causticité pour voir le jour. Mais l'impudence de l'intellectuel, l'ingratitude manifeste de celui-ci à l'égard de toute forme d'institution est une posture que les critères d'intelligence littéraires ont contribué à faire passer dans le champ universitaire, le second gardant toujours un œil inquiet et jaloux sur les premiers. David Lodge, à son échelle, y a contribué aussi.

On ne fera pas ici la sociologie de Lodge et de son champ, comme Bourdieu avait pu faire la sociologie de l'œuvre de Flaubert et du champ littéraire de son époque dans Les règles de l'art²², mais l'on essaiera de construire un cadre proprement lodgien d'analyse de l'université.

On a plus haut souligné les risques de surinterprétation des œuvres de fiction, la facilité avec laquelle on peut, en somme, leur faire dire ce qu'on veut. La littérature moderne, voire postmoderne, favorise qui plus est une grande marge dans l'interprétation, le décodage symbolique des œuvres étant beaucoup plus libre, du simple fait que toute forme d'engagement univoque, de message implicite, ou de sens immédiatement accessible soit aujourd'hui passablement ringardisé, et que les œuvres se doivent d'être ambivalentes voire ambiguës pour pouvoir prétendre à une quelconque profondeur. Si la grande polysémie des œuvres modernes, qui frise parfois la cacophonie symbolique, peut contribuer à la

²² Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, 1992

richesse des polémiques littéraires, elle peut aussi constituer un obstacle dans le cadre d'une utilisation sociologique.

Pourtant, l'œuvre de David Lodge se prête assez bien au type d'utilisation qui sera faite ici. En effet, elle est traversée par ce que Jean-Michel Ganteau, qui a consacré à l'auteur anglais sa thèse de doctorat, ainsi qu'un petit opus qui en tiré, *David Lodge, Le choix de l'éloquence*, appelle une « veine didactique »²³. Ses travaux sont évidemment du ressort de l'analyse littéraire, et ne feront pas l'objet de commentaires intempestifs ici. Les outils de l'analyse littéraire peuvent toutefois éclairer l'œuvre de l'auteur et ses intentions d'un jour nouveau.

Au registre didactique, on peut déjà dire que les romans de Lodge font souvent l'objet d'une préparation et d'une documentation importantes, l'auteur ayant à cœur de faire découvrir au lecteur des univers sociaux étrangers voire exotiques (on y reviendra quand on abordera « l'effet microcosme » propre à Lodge), qui nécessitent un minimum de connaissances quant à leur fonctionnement. A cet effet, les livres de Lodge mettent souvent en scène un « naïf », ou du moins, un profane, personnage qui découvre en même temps que le lecteur le monde nouveau dans lequel il entre, et dont les leçons initiatiques sont souvent le prétexte à l'exposition par un initié, des connaissances minimales à posséder pour évoluer dans le cercle envisagé. Qu'il situe son intrigue dans le milieu des professeurs de littérature pontifiant à l'envi et s'assommant mutuellement de références culturelles abscones, dans un cercle d'étudiants-militants qui usent des derniers jargons subversifs à la mode, ou encore dans le monde de l'industrie britannique déclinante des années Thatcher, le lecteur n'est jamais perdu. L'auteur aura toujours pris soin de distiller les informations nécessaires à la pénétration du texte et du monde social qu'il décrit.

En plus, ou au-delà de cette veine didactique présente dans tous les romans de Lodge, qui, on l'a dit, donne parfois à ses livres des accents de parcours initiatique que le lecteur emprunterait, la satire féroce dont fait souvent preuve Lodge contribue à l'univocité du message qu'il entend faire passer, et préserve dans une certaine mesure contre tout risque de surinterprétation. Si la force de la satire lodgienne n'est pas constante (Ganteau, c'est l'objet de sa thèse, fait remarquer que Lodge, romancier catholique à ses débuts, très influencé par ses coreligionnaires écrivains, notamment Evelyn Waugh ou encore Graham Greene, versa peu à peu dans une critique plus radicale de cette religion et de ses pratiquants britanniques), elle contribue toujours à donner de l'épaisseur à ses personnages, et participe de ce que tous les romanciers recherchent, à savoir renforcer l'effet de réel, en humanisant les personnages, les rabaisant au besoin. Cette satire univoque et clairement affichée des milieux sociaux décrits par Lodge, et au premier chef, du milieu universitaire²⁴, contribue à donner de la cohérence à ce que Lodge n'appelle pas des champs, mais qui y ressemblent, et constitue l'une des techniques lodgienne pour rendre l'« effet microcosme ». La satire, alliée à la tentation pédagogique exprimée plus haut (qui fait que le lecteur est pris par la main dès lors que sont abordés des thèmes techniques qui pourraient le dissuader de vouloir pénétrer dans le champ), vulgarise les « enjeux » (le terme est volontairement bourdieusien, tant, sous cet angle, les deux approches se rejoignent). Cette vulgarisation se fait donc au double sens du mot : démocratisation « technique » d'abord (n'importe qui, à la lecture de *Pensées secrètes*, se sent l'âme d'un chercheur en sciences cognitives, thème abordé dans le livre) ; rabaissement ensuite, au sens de

²³ Ganteau, *David Lodge, le choix de l'éloquence*, p13.

²⁴ « les potentialités satiriques de la comédie sont également mobilisées pour s'en prendre gentiment au snobisme intellectuel, ou la doxa radicale, celle du « politiquement correct » qui prévaut dans les universités américaines (*Changement de décor*) ». On notera qu'on retrouve dans ce passage des termes étonnamment bourdieusiens, comme celui de *doxa*. *Ibid.* p24.

« rendre vulgaires », bas, médiocres, les enjeux pour lesquels s'écharpent gaiement les personnages. L'une des bases de la théorie bourdieusienne tient dans le fait que les agents sont exclus ou s'excluent des différents champs (« les éliminés s'éliminent » disait-il) parce qu'ils ne reconnaissent pas les enjeux que ces champs ont à leur proposer, soit qu'ils ne leur attribuent pas d'importance, soit qu'ils se sentent dépassés par eux, pensant que ces lauriers ne sont pas de leur ressort, pas à leur portée. Ici, le lecteur s'immerge dans les champs décrits précisément du fait que leurs enjeux en soient démystifiés. Ils n'apparaissent plus inaccessibles au profane dès lors que la satire ramène tout champ social à une sorte de comédie sociale, où tout serait mesurable à l'aune de la trivialité des hommes. La satire de Lodge, son « mauvais esprit » (terme qu'on pourrait traduire dans l'acception bourdieusienne comme étant le fait de ne pas jouer le jeu, de refuser de concourir), en même temps qu'elle autorise une interprétation relativement fiable des œuvres de Lodge par la tonalité univoque qu'elle leur donne, rapproche le lecteur d'univers qui lui seraient *a priori* étrangers, en lui prouvant que derrière l'apparat des conventions sociales et des jeux obscurs aux non-initiés, tout peut être entendu comme le résultat d'appétits individualistes, mesurés à l'échelle universelle des ambitions carriéristes bassement humaines.

Mais ce réalisme, qu'on pourrait assimiler à une lucidité désabusée et narquoise face aux médiocrités humaines, n'épuise pas selon Ganteau, la palette des techniques que Lodge utilise dans ses livres. L'œuvre de Lodge serait en effet tiraillée entre d'une part un réalisme littéraire classique, qui le pousse à décrire méticuleusement les environnements et les âmes dans un souci de vraisemblance constant, et d'autre part, une pente métafictionnelle (la métafiction étant ces passages dans lesquels l'auteur s'adresse directement au lecteur, souvent par la voix de son narrateur, pour lui rappeler qu'il est bien en train de lire une œuvre de pure fiction et non de vivre une situation réelle, en dévoilant les procédés d'écriture par exemple, pour « vendre la mèche », montrer les ficelles, et finalement rompre le charme réaliste dans lequel le lecteur commençait à se trouver bercé). C'est un des mécanismes d'écriture que Ganteau croit déceler chez Lodge, que celui qui consiste à tout dire au lecteur pour s'en attirer les faveurs et instaurer une certaine complicité, y compris parfois contre les personnages, pour se jouer d'eux en ouvrant les « cuisines » de l'auteur dans lesquelles ils sont produits. L'enquête n°5, connaisseur de Lodge, semble avoir décelé ce mécanisme :

« Mais dans un premier temps, moi je l'avais lu il y a longtemps, quand c'est sorti, je pense, on adhère plutôt. Il y avait une très bonne réception dans le milieu universitaire, donc ça ne paraît pas très critique. Ça paraît sulfureux à la fois, mais en même temps ça crée une connivence qui crée un sentiment d'accord donc c'est très étrange, parce que ça paraît ultra critique et en même temps ça se conforme à une certaine forme de sens commun du milieu. »

De même Ganteau note que Lodge use de tous les genres littéraires qu'il lui est décentement possible d'employer dans un roman moderne. Cette profusion des genres desquels l'œuvre de Lodge pourrait revendiquer la filiation (au premier rang desquels se trouve le mélodrame), et la franchise déconcertante avec laquelle ils sont revendiqués par l'auteur (Lodge allant jusqu'à caricaturer des genres littéraires eux-mêmes déjà passablement caricaturaux, comme le mélodrame précité, connu pour la simplicité de ses intrigues et le tempérament emblématique de ses personnages), participe de ce que Ganteau nomme au sujet de l'œuvre de Lodge, une « esthétique du tout à la fois ». Son œuvre serait à la fois réaliste et métafictionnelle, usant de plus d'un grand nombre de genres (l'épistolaire, le mélodrame, la comédie, la tragédie...) mais les détournant du même coup par l'emphase avec laquelle ils sont déployés, et presque ridiculisés. L'interprétation des textes de Lodge est donc

verrouillée tant sur le fond que sur la forme des œuvres, précisément parce que les références aux genres employés sont explicites et que les procédés littéraires, souvent caché pour préserver l'effet de réel, sont ici montrés. Le message qu'entendent faire passer les romans de Lodge est donc doublement univoque, il ne laisse que peu de place à l'interprétation subjective du lecteur pour deux raisons. D'abord parce que la satire est violente et évidente. Ensuite parce que les procédés littéraires sont volontairement grossis, montrés voire moqués. Le lecteur, averti au demeurant, qui les repère d'autant mieux, et sait que l'auteur a voulu les montrer, se sent flatté de sa lucidité et de sa perspicacité et accepte d'autant plus de continuer à se faire bercer par le burlesque lodgien qu'il en a découvert les ficelles laissées apparentes par l'auteur. Cette thèse de la naïveté volontaire de l'auteur, comme anticipation pour désarmer le procès en simplicité, et abuser ouvertement de genres et de styles littéraires périmés ou éculés est celle de Ganteau, en ce qu'il appelle un « mécanisme à double détente ». Le lecteur est pris par la main, c'est l'intention didactique de Lodge, mais il n'est pas complètement passif en ce sens que cette dimension didactique fait appel à des ressorts ludiques ; le lecteur se doit de chercher les ficelles métafictionnelle de l'œuvre, et se voit récompenser de ses qualités de lecteur attentif quand il les trouve. S'ouvre donc une certaine complicité entre l'auteur et son lecteur, qui permet au premier de continuer à user de mécanismes grossiers qui nuisent au réalisme de l'œuvre, tant que le second se sent gratifié de les débusquer et impliqué dans leur recherche. Le grand nombre de ces encarts métafictionnels (dans *Changement de décor*, au beau milieu d'un flashback dans la narration, un personnage trouve par exemple un guide à l'usage des écrivains débutants, conseillant de ne pas abuser de flashbacks et de détours narratifs qui nuisent à la compréhension et à l'intérêt du lecteur... Ce genre d'apartés entre l'auteur et son lecteur se multiplie dans les trois œuvres étudiées ici) ainsi que la simplicité et l'improbabilité des intrigues lodgiennes qui rattache ses livres à la tradition du mélodrame font que cette naïveté revendiquée ne peut qu'être prise au second degré et considérée comme partie intégrante du comique de David Lodge.

Mais ces procédés d'écriture ne doivent pas faire oublier qu'ils ne sont qu'au service d'une technique plus générale qu'emploie Lodge pour impliquer ses lecteurs et donner de l'épaisseur à son récit : celle de décrire un monde clos, fermé, où tout le monde se connaîtrait, une enceinte sociale restreinte et à taille humaine. *Un tout petit monde*, outre son titre qui annonce clairement le propos, est l'illustration parfaite de ce que Ganteau appelle chez Lodge un « effet microcosme ». ²⁵ On opposera dans la sous-partie suivante la notion de microcosme présente dans l'œuvre de Lodge, à celle de champ qui traverse celle de Bourdieu.

Le monde universitaire façon David Lodge est avant tout caractérisé par sa petitesse. Petitesse voire bassesse des appétits certes, mais petitesse aussi et avant tout des dimensions de l'espace social considéré. D'autres textes de Lodge non présents dans le corpus montrent que Lodge ne réserve pas la technique du microcosme au seul monde universitaire (d'autres romans, comme *Thérapie* par exemple, exploitent la petitesse (au double sens du terme ici encore) du monde médiatique britannique, auquel Lodge a collaboré un temps). Le monde universitaire lodgien apparaît de prime abord relativement fermé et opaque, difficile à pénétrer pour le profane. Cette fermeture s'opère par une procédure fine d'écémage à l'entrée tant dans le système américain que dans le système britannique (procédure qui dans les deux cas doit peu au mérite scientifique ou au talent social, autant de qualités chères à Bourdieu, mais bien plutôt à d'autres facteurs plus

²⁵ « En effet, les univers envisagés sont des mondes clos, qui obéissent à un système de règles très précises et dans lesquels les personnages s'occupent à des activités spécialisées et parlent des langages techniques ». *Ibid.* p13.

aléatoires voire hasardeux, donc doués d'un potentiel comique plus fort²⁶). Cette petitesse du milieu serait à rapprocher de la taille restreinte d'un établissement comme l'IEP :

« Le fait que c'est des petites structures fait que les rapports avec l'administration sont quand même favorisés (l'administration nous connaît, on a plus facilement accès à eux, ils ont moins d'élèves à gérer, moins de travail, ça rend quand même les contacts plus faciles, les problèmes sont résolus plus facilement) »²⁷.

Ou encore, au sujet des opinions des uns et des autres :

« Les opinions par rapport à la réforme sont-elles connues de tous à l'IEP ?

Il y a la presse, mais là c'est limité, mais avec Internet, sur les listes professionnelles notamment, les listes professionnelles de sciences politiques, de sociologie etc. ça circule énormément, des textes et qui ne sont pas publiés dans la presse, donc on se rend assez compte de ce qui se diffuse, et on voit à peu près les quelques textes qui ont été favorables à la réforme. »²⁸

Le propos moqueur de Lodge ne vise pas à déconsidérer toute forme de travail universitaire ou intellectuel, et si la pédanterie cuistre est souvent prise pour cible, les personnages de Lodge se distinguent (sens bourdieusien) avant tout par leurs compétences intellectuelles et leur culture livresque que Lodge ne renie pas puisqu'il en fait usage dans l'écriture même (les références littéraires abondantes, comme dans *Un tout petit monde*, parfois sous forme de pastiche, pour évidentes qu'elles soient, n'en font pas moins des livres de Lodge des fictions dont la prétention est tout à la fois d'enrichir et de divertir). Cette compétence intellectuelle, cette culture littéraire (tous les professeurs décrits sont des professeurs de littérature anglaise, de linguistique, ou de tout autre domaine ayant trait à la langue anglaise) est détenue à des degrés divers par les personnages, et si certains manipulent avec brio une érudition jargonnante, d'autres, à l'inverse, ne sont parfois pas loin d'usurper leur statut de savant. Ainsi, dans *Changement de décor*, Philip Swallow, l'un des personnages principaux, propose de jouer un jeu dangereux, intitulé *Humiliation*, dans lequel le joueur qui gagne est celui qui s'humilie le plus en dévoilant au mieux son inculture littéraire²⁹. Le directeur du département d'anglais de la faculté, Howard Ringbaum, tiraillé entre son envie irrésistible de gagner au jeu quel qu'il soit, et la crainte de se voir plongé dans l'embarras ultime de l'usurpateur démasqué, en confessant ne pas avoir lu quelque chef d'œuvre indispensable, succombera à sa soif de victoire en proclamant n'avoir jamais lu *Hamlet*. Cet argument-massue, qui met d'ailleurs aussitôt fin au jeu, aucun des autres joueurs ne pouvant plus surenchérir, ne porte pour autant que peu à conséquence dans le milieu universitaire lodgien, et, semble-t-il dans le milieu universitaire en général, comme l'explique Pierre Bayard, pour qui la non-lecture des œuvres, (qui est une des clefs d'une

²⁶ « Parvenu à ce stade, il [l'étudiant américain impétrant] a investi tellement de temps et d'argent pour parcourir ce trajet que toute carrière en dehors de la carrière universitaire est devenue impensable, et que l'idée que celle-ci ne pût être couronnée de succès est totalement insupportable » *Changement de décor*, Ed. Rivages poche, p25.

²⁷ **Enquête n°2**

²⁸ Enquête n°5

²⁹ « Il leur montra un jeu qu'il avait inventé quand il était lui-même jeune étudiant : chaque joueur devait penser à un livre très connu qu'il n'avait pas lu et marquait un point chaque fois que quelqu'un disait l'avoir lu ». *Ibid.* p141.

lecture intelligente selon lui), structure les milieux intellectuels³⁰. Savoir parler des livres que l'on n'a pas lus serait même pour cet auteur l'un des savoir-être fondamentaux, que se devrait de savoir manipuler tout aspirant-lettré. Dans *Bel-Ami* de Maupassant, Forestier, bourgeois parvenu, conseillant Georges Duroy sur la manière de se tenir et l'aplomb à manifester en toutes circonstances en société, ne déclare-t-il pas ?

« *Es-tu bachelier ?*

Non. J'ai échoué deux fois

Ça ne fait rien, du moment que tu a poussé tes études jusqu'au bout. Si on te parle de Cicéron ou de Tibère, tu sais à peu près ce que c'est ?

Oui, à peu près.

*Bon, personne n'en sait d'avantage, à l'exception d'une vingtaine d'imbéciles qui ne sont pas fichus de se tirer d'affaire. Ça n'est pas difficile de passer pour fort, va ; le tout est de ne pas se faire pincer en flagrant délit d'ignorance. »*³¹

Mais, outre ces hypocrisies mondaines et ces savoirs approximatifs de façade, on l'a dit, les universitaires lodgiens justifient avant tout de leur appartenance au milieu par la détention d'une connaissance propre, mieux, d'une culture distinguée (ici au sens banal de « culture cultivée », de haute culture). S'ils s'accommodent de leur culture parfois lacunaire, ils ne possèdent pas moins tous ou presque les connaissances disciplinaires nécessaires à l'occupation de leur poste. Les personnages mis en scène parlent ce que les sociolinguistes appellent des sociolectes, qui inscrivent jusque dans le langage l'appartenance ou la provenance sociale du locuteur³². Ce monde fermé, sur le modèle structurant de la tour d'ivoire, Lodge le rend opérant, du point de vue littéraire, par l'emploi de diverses techniques. Quand on veut souligner l'étroitesse voire l'exigüité d'un milieu, on montre que les pseudo-coïncidences qu'il engendre n'ont en réalité rien de fortuit mais deviennent quasi-nécessaires précisément parce que la proximité des agents qui y sont à l'œuvre ne peut que susciter leur rencontre intempestive, d'apparence inopinée. C'est ce que fait Lodge, en abusant de coïncidences, particulièrement dans *Un tout petit monde*, qui en perd de fait sa prétention réaliste. Tout fait sens dans le monde universitaire lodgien, tout porte à conséquence presque immédiate, et tout ce qui peut théoriquement arriver arrive, dans l'intérêt de l'intrigue certes, et pour maintenir le lecteur en haleine mais pas uniquement³³. Les coïncidences chez Lodge structurent le milieu, lui apportent sa cohérence interne, en montrant que tout est connecté, que rien ne se perd. Lodge ne se situe pas

³⁰ « *Le cas de Hamlet (qui est indiscutablement l'œuvre majeure de la littérature anglaise et dont la portée symbolique est donc considérable), est d'autant plus intéressant qu'il montre la complexité du jeu de la vérité, complexité encore accrue dans le milieu universitaire. En fait, un professeur de littérature anglaise peut sans guère de risque reconnaître, ou feindre de reconnaître, qu'il n'a pas lu Hamlet. D'une part il a toute chance de ne pas être cru. Par ailleurs, il n'est pas nécessaire de l'avoir lu pour en parler, tant la pièce est connue. S'il est vrai qu'il n'a pas lu Hamlet, Ringbaum dispose certainement d'un grand nombre d'informations à son sujet et connaît sans doute, outre l'adaptation cinématographique de Lawrence Olivier, d'autres pièces de Shakespeare. A défaut d'avoir eu accès à son contenu, il peut parfaitement en mesurer la situation dans la bibliothèque collective. » Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Ed. de Minuit, Paris, p116.*

³¹ Maupassant, *Bel-Ami*, Poche, Ed. de 2008, p22.

³² « *Cette tendance se manifeste aussi dans Un tout petit monde et dans Jeu de société, romans qui parodient ou pastichent sans relâche le jargon poststructuraliste (et plus spécifiquement déconstructionniste) et féministe de même que le mode de vie et le langage affecté et prévisible des jeunes militants de tout poil. » Ganteau, David Lodge, le choix de l'éloquence, 2001, p45.*

³³ « *Par ailleurs, un des effets essentiel de la multiplication des coïncidences est de provoquer une lecture de type paranoïaque sollicitant l'attention à chaque seconde. » Ibid. p88.*

ici dans la perspective de l'acteur rationnel au sein de son organisation, au contraire. L'abondance de coïncidence pourrait laisser penser que de par son étroitesse, le milieu dans lequel elles se produisent peut être contrôlé, orienté par individu rationnel et calculateur. Il n'en est rien. L'étymologie même du mot (co-incident, qui se rencontre incidemment) montre que ces rencontres inattendues ne sont que plusieurs séries aléatoires qui coïncident en un même point, en un même évènement. Et c'est le sort des personnages de Lodge que d'être ballotté par les coïncidences, qui, pour invraisemblables qu'elles puissent être, restent hors de portée des intentions. Les livres de Lodge récusent dans une certaine mesure la vision de l'universitaire calculateur, ou plutôt montre la vanité de ce type de comportement dans un questionnement quasi-philosophique : que vaut l'intention première face aux effets pervers et aux conséquences inintentionnelles de l'action ? Comme dans les films *corral*, la profusion de protagonistes et l'imbrication des intrigues secondaires et des volontés contraires, fait aboutir le scénario à des fins que personne n'avait souhaitées, ni d'ailleurs envisagées. Il est évident qu'aucun des personnages de Lodge, si influent et cynique soit-il, ne contrôle son destin, ni *a fortiori*, celui de l'institution qui lui donne son statut.

L'effet microcosme est par ailleurs rendu chez Lodge par une troublante simultanéité des évènements contés. La narration alterne les récits concomitants et fait suivre au lecteur toutes les intrigues en même temps. Celles-ci sont évidemment parfois décrites au cours de chapitres successifs, mais il n'est pas rare que des déroulements lointains et indépendants soient narrés dans le même chapitre et jusque dans le même paragraphe³⁴. Ici encore, la simultanéité des évènements pourrait laisser entendre que l'intégration du champ universitaire lodgien est telle que les conséquences d'un acte en son sein suscitent l'adaptation instantanée des autres acteurs comme par télépathie, ou anticipation. On fera ici la même remarque que pour la coïncidence : si les acteurs lodgiens semblent mus par une étrange nécessité, qui les fait se rencontrer inopinément et agir de telle manière que leurs actes soient en parfaite concordance temporelle avec ceux des autres protagonistes du récit, cette petitesse de leur monde ne représente jamais pour eux une opportunité de le contrôler dans le registre de l'acteur rationnel.

On pourrait objecter que Lodge les microcosmes de Lodge ne sont que des microcosmes interindividuels, et n'ont aucune valeur dans la description du champ plus général qu'est le monde universitaire. Le sens du détail auquel confine toute écriture de fiction voue parfois le romancier, et ce, même quand il est doué d'une largeur de vue particulière, à analyser des épiphénomènes qui ne sauraient être généralisés à l'ensemble du milieu considéré. Lodge ne fait pas œuvre de sociologie et ses livres ne sont après tout pas des fresques sociales comme peuvent l'être ceux des grands romanciers réalistes, français par exemple. Pour autant, il semble que les conclusions, en tout cas les analyses faites au sujet de Philip Swallow et de ses confrères aient une valeur plus large que le simple intérêt littéraire. La technique employée est ici celle de l'échantillon. Les personnages lodgiens, comme dans le mélodrame, sont des emblèmes, des symboles du type social auquel ils appartiennent. Ici encore, la caricature est acceptable, et acceptée du lecteur en ce qu'elle est franche et revendiquée. Les communautés, les fraternités, les sociétés, en d'autres termes, les micro-entités sont le groupe de référence dans la description lodgienne. Qu'il s'agisse des catholiques, des professeurs, des patrons d'industrie, si la focale se concentre sur des microcosmes autochtones, les types décrits ont valeur d'exemple et de représentation

³⁴ «La linéarité chronologique s'efface. L'instant explose en une myriade d'éclats temporels. La verticalité de la page ne suffit plus à exprimer le déroulement du récit. Un traitement scrupuleusement réaliste pourrait privilégier une présentation en colonnes parallèles marquant la concomitance de ces tranches de vie, tel le découpage d'une mappemonde en fuseaux horaires. La connexion atteint un tel degré qu'elle devient fusion, offrant une présentation de type rythmique et spatial du concept de coïncidence. » *Ibid.* p91.

de toute une corporation. Ces microgroupes sont d'abord dénotés par leur étrangeté, à grand renfort de détails exotiques à l'œil du lecteur allogène. Si Lodge garde toujours en tête quelques préoccupations sociales plus vastes (comme la déchéance de l'industrie britannique par exemple), ses microcosmes fonctionnent avant tout à l'aide d'un « exotisme du banal ».

Enfin, le fait que Lodge envisage la société comme une kyrielle de microcosmes, ou en tout cas la décrive comme tel, pose la question de l'influence de ces milieux confinés sur les individus, et de la présence ou pas d'un éventuel déterminisme imputable au groupe. Le pendant littéraire du déterminisme sociologique, qui distribue les individus selon leurs propriétés sociales sans grands égards pour leurs choix conscients, pourrait bien s'incarner dans la présence d'un narrateur omniscient et omnipotent, qui, non content de se faire le relai des fulgurances de l'auteur dans son propre livre, se permettrait des anticipations, des annonces prophétiques, fournissant ainsi au microcosme sa cohérence en lui donnant une pente à suivre, fut-elle mauvaise. Le narrateur se fait ici chef d'orchestre, distribue les rôles, plonge dans les consciences pour en révéler les tourments, et donne leur touche finale aux péripéties de l'intrigue à la manière d'un *deus ex machina*. La structure même du récit donne au narrateur cette toute puissance organisatrice ; c'est lui qui assume pleinement son rôle de conteur, et structure les éléments de l'histoire qu'il entend raconter. Mais les personnages sont par ailleurs à leur tour empreints de cette conscience de la nécessité. Non qu'ils sombrent dans un pessimisme résigné, mais l'ombre d'une menace plane constamment au dessus des récits de Lodge. C'est ce que Ganteau appelle un « compte à rebours narratif », qui assombrit toujours un peu plus l'horizon des personnages, obscurcissement dont ils ont une conscience nette³⁵. Si les trois romans principaux du corpus qui nous occupe ici marquent moins cette pente eschatologique et cette conscience tragique dont font preuve les personnages, celle-ci n'est pas complètement absente. On verra dans la dernière partie que la confrontation de cette conscience sombre avec d'autres cadres peut être féconde.

Ainsi se trouve tracé le cadre théorique lodgien. Il importe maintenant de le comparer aux théories bourdieusiennes et à la réalité des faits afin de voir sur quels points ils s'accordent ou s'éloignent.

C- Conciliation ou opposition des cadres bourdieusien et lodgien

Après avoir décrit successivement les deux cadres théoriques de référence pour l'analyse du milieu universitaire, essayons maintenant de les confronter, pour les rapprocher ou les opposer.

Il faut d'abord noter que ce rapprochement, ou du moins cette tentative de comparaison et d'utilisation d'un matériau littéraire dans un cadre sociologique, aurait sans doute déplu aux deux auteurs, pour des raisons différentes cependant. Comme le rappelle l'interviewé n°5, lui-même familier aussi bien des œuvres de Bourdieu que de celles de Lodge, et sans trahir son anonymat :

³⁵ « Les personnages catholiques de *Jeu de maux*, comme leurs cousins (sécularisés ou non) répartis dans le reste de l'œuvre sont dominés par une écrasante conscience eschatologique : presque tous se demandent quelle sera la croix qu'ils auront à porter. »
Ibid. p97.

« les bourdieusiens, en général ont bien aimé Lodge, mais Bourdieu a mis tout de suite le holà en disant, « non ce n'est pas tout à fait pareil ». Bon, il a raison, ce n'est pas tout à fait pareil. »

Ainsi on verra que Bourdieu lui-même s'est détaché des rapprochements instinctifs que certains tentaient de faire entre son travail et celui du romancier anglais. Lodge quant à lui, moque les sciences humaines par trop théorisantes dans nombre de ses romans et aurait sans doute, s'il avait pu être interviewé dans le cadre de ce mémoire, regardé d'un air circonspect l'essai de systématisation sociologique de ses écrits entrepris ici. S'il n'est pas insensible aux sciences dures, comme le prouve la riche documentation qu'il a dû effectuer pour la rédaction de Pensées secrètes, au sujet des sciences cognitives, les jargons pompeux et les excès de théorie des penseurs continentaux (on pense à Derrida et son déconstructionnisme, tout deux déconstruits dans Jeu de société...) sont un motif de dérision plus que de révérence dans son œuvre. Pour en revenir à Bourdieu, la notion de « cadre bourdieusien » forcément réductrice et simplificatrice aurait sans doute suscité de la part du maître un mépris bien compris, tant sa volonté d'apparaître comme un penseur « hors-concours » lui interdisait de revendiquer la paternité d'une école bourdieusienne. Ce que conteste d'ailleurs l'interviewé n° 6, lui aussi entretenu du cadre théorique qui servirait à l'analyse de son entretien :

« Après c'est des écoles qui se constituent. Et là, c'est la reproduction évidemment. Mais, il y a une école bourdieusienne hein ? (rires). Ben oui ! Et qui a été assez autoritaire... (rires). Il y a des laboratoires, si vous n'êtes pas bourdieusien, vous ne rentrez pas ! »

On peut déjà dire que des similarités apparaissent immédiatement à la lecture des deux auteurs. La différence de discipline qui sépare Bourdieu de Lodge ne doit pas laisser penser que l'intention qui préside à l'analyse est fondamentalement différente. Pour paraphraser Jean Yanne, « *Le rire et la colère c'est pareil. La seule différence réside dans la manière de traiter le sujet.* ». Encore que si la perspective de Lodge est définitivement celle du rire, celle de Bourdieu ne peut s'assimiler entièrement à de la colère face à son propre milieu, comme il s'en défend dans l'introduction d'Homo academicus. Bourdieu ne règle pas de compte dans ce livre, la plupart des entretiens étant anonymes, mais certaines figures de l'université parisienne des années 50 et 60 n'en sortent pas totalement indemnes. Si l'on veut objectiver les raisons qui ont poussé ces auteurs à décrire leur milieu, on dira que plus que de la colère, c'est une certaine aigreur que Bourdieu manifeste à l'égard de l'université et des universitaires.

Quoi qu'il en soit, c'est l'envie de déconstruire l'université et ses mécanismes méconnus du profane, qui unit les deux auteurs et permet leur comparaison. Les enquêtes sociologiques sur les universitaires, en forme de retour réflexifs sur ceux qui les produisent donc, ne sont toujours pas légion de nos jours, elles l'étaient encore moins dans les années 1980, époque à laquelle appartiennent les textes de ce corpus. Il en va de même pour les *campus novels* genre assez peu exploré de la littérature, peut-être du fait que de par leur sujet même, ils s'adressent à un public de lecteurs potentiels relativement réduit (même si Un tout petit monde a connu un succès excédant largement les frontières du champ universitaire).

Un autre point commun à souligner ici est que les deux auteurs ont une tendance marquée à subdiviser la société en entités plus restreintes, qui leur servent de base d'analyse. On reviendra en aval sur les différences qui existent toutefois dans cette perspective entre Lodge et Bourdieu. Mais que ce soit les champs de Bourdieu, dont on a abondamment commenté les caractéristiques dans la partie théorique qui lui est consacrée, ou que soit les microcosmes lodgiens, dont on a aussi montré les moyens

littéraires qui permettent leur description, les deux auteurs partagent cette même tendance à ne pas verser dans des théories trop généralisatrices. Au contraire, plutôt que d'abstraites théories déductives, la perspective des deux auteurs est celle qui consiste à entendre la pluralité sociale, le caractère foisonnant de la société, comme le résultat de la juxtaposition de mondes sociaux extérieurs les uns aux autres, mais liés cependant par une relation d'interdépendance.

De cette tendance à fragmenter la société pour mieux en rendre la complexité, on peut déduire une autre caractéristique qui unit le sociologue et l'écrivain. Les champs sociaux que tout deux analysent en des termes assez proches, ont chacun une logique et une dynamique propres. Chaque champ fait courir ou concourir les acteurs, dans la théorie bourdieusienne pour des buts différents, qu'ils auront appris à apprécier et à désirer. C'est *in fine* ce que tente aussi de faire comprendre à sa manière Lodge à son lecteur quand il (d)écrit la course sans fin mais (mais avec fins) à laquelle se livrent les professeurs pour les postes, les chaires, et les honneurs académiques en tout genre. Cette dimension est moins présente dans le premier et le troisième opus de la trilogie, mais elle irrigue constamment la trame narrative d'Un tout petit monde, dans lequel le lecteur suit les tribulations d'un groupe de professeurs autour du monde, de colloques en hôtels, au cours desquelles les polémiques intellectuelles ne sont que des joutes oratoires sans autre but que de se faire remarquer et accroître ainsi sa réputation. Le petit jeu des publications, des recensions d'articles complaisantes et réciproques y est aussi analysé, et participe plus d'une volonté de Lodge de faire comprendre pour quoi courent les universitaires, que d'un anti-intellectualisme grivois dont on l'a parfois taxé. Ces jeux sociaux propres aux espaces clos que tout deux diagnostiquent amènent les deux auteurs à évoquer ce que l'on pourrait appeler de manière non péjorative, un déterminisme du champ, une manière propre qu'aurait chaque champ d'orienter ses acteurs, de leur apprendre à se conduire et à adapter leurs ambitions. On a déjà mis en garde contre les risques de mauvaise interprétation que présente la théorie bourdieusienne. Contre un finalisme mystérieux, qui orienterait les acteurs vers les fins tendant à préserver le champ, Bourdieu oppose une orchestration sans chef d'orchestre, dont personne n'a réellement conscience. Ce « finalisme sans fin » comme Bourdieu le nomme lui-même, n'est pas sans rappeler le rôle ambigu que joue le narrateur dans tous les livres de Lodge, et qui pourrait bien être le chef de l'orchestre bourdieusien. Le narrateur, omniscience oblige, connaît tout des personnages, leur passif social, et leur futur incertain, qui tourmente les personnages dans une tension tragique. Les consciences eschatologiques des personnages, les anticipations narratives à leur sujet, le motif de la quête (de l'amour ou de la chaire de l'UNESCO tant convoité dans Un tout petit monde par exemple) présent lui aussi dans tous les romans de Lodge, sont autant de thèmes qui s'approchent de la « main invisible » que tente de décrire Bourdieu, ou en tout cas en partagent la dimension mystérieuse. Bourdieu ne voyait au demeurant aucun mystère à cela, les trajectoires d'apparences déterminées étant selon lui en constante réécriture par le biais de l'*habitus* des individus.

Si des points communs aux deux approches apparaissent, il n'en demeure pas moins qu'elles s'éloignent par nombre d'aspect que nous allons maintenant souligner. Tout d'abord, on peut dire que l'approche de Bourdieu est nettement plus structurelle que celle de Lodge, elle cherche à mettre au jour, derrière le monde social foisonnant, des régularités, des structures du réel. Les universitaires lodgiens sont sensiblement moins préoccupés par les structures surplombantes qui les dominent que leurs cousins qui apparaissent sous la plume de Bourdieu. Autrement dit, l'université n'est pas un personnage dans les romans de Lodge, Swallow et les autres n'ont qu'une conscience vague de ses mécanismes et de sa structure mais perçoivent plus volontiers les relations de pouvoir comme des

relations interpersonnelles avant tout. Les engagements militants qui se déploient dans les universités lodgiennes, pour protester contre les attaques que subit déjà l'université, sont certes nombreux (l'action des livres se situe au Royaume-Uni et aux États-Unis dans la période bouillonnante des années 1970) mais n'en sont pas moins assez surfaites et distanciées³⁶. Que ce soit pour la défendre ou la subvertir, les prises de position des personnages vis-à-vis de l'université sont relativement molles et émoussées. Les *homo academicus* bourdieusiens au contraire ont tous un rapport privilégié et une conscience aigüe des problèmes qui minent l'université, et par rapport auxquels ils ne manquent jamais de se positionner.

Autre nuance de taille entre Lodge et Bourdieu : la description des universitaires faite par Bourdieu fait peu de cas de tous les éléments qui n'ont pas directement trait au monde académique et qui pourtant caractérisent les individus analysés. Le prisme retenu est exclusivement professionnel, et si Bourdieu croise parfois les données proprement professionnelles avec d'autres variables plus larges (l'appartenance politique, la localisation géographique par exemple) la vie en dehors de l'université est savamment omise. À l'inverse, le microcosme lodgien ne recoupe pas exactement les frontières du champ bourdieusien. Le microcosme, pour Lodge, est celui de la communauté, mais celle-ci englobe des intrigues familiales, amoureuses, en un mot privées. Le leitmotiv de Lodge est en fait de réintégrer dans la description des facteurs basement humains, de faire figurer dans la composition du tableau qu'il fait de l'université tout ce qui pourrait contribuer à expliquer les comportements des universitaires d'apparences si déroutants. Les ambitions personnelles ne sont évidemment pas omises dans *Homo academicus*, et la sous-espèce des carriéristes occupés à accroître leur influence dans l'université accapare une bonne partie des analyses de Bourdieu. Mais des appétits plus vils encore, comme les intrigues conjugales, ne figurent pas dans l'analyse. Il est vrai que Bourdieu pouvait difficilement le faire, et que Lodge à son tour ne pouvait se contenter des seules péripéties académiques pour alimenter son récit aux prétentions comiques.

On peut aussi dire que la dichotomie majeure qui structure toute l'analyse de Bourdieu au sujet du champ universitaire, celle qui oppose le capital temporel au capital scientifique (Bourdieu oppose nettement le savoir au pouvoir, à la différence de Foucault et de son fameux couple) est nettement moins présente chez Lodge. Certes, des romans plus tardifs, qui ont aussi trait à l'université, comme *Pensées secrètes*, mettent en scène de manière plus explicite cette dichotomie entre pouvoir temporel à l'université et reconnaissance scientifique pure en dehors de ses murs (le personnage de Ralph Messenger incarnant dans ce roman l'universitaire vulgarisateur, peu prolifique du point de vue scientifique mais ayant réussi à étendre son emprise sur l'université jusqu'à se voir confier la direction de tout un département). Mais dans les trois livres qui nous occupent prioritairement, cette division, qui paraît fondamentale aux yeux de Bourdieu, est moins marquée. Certains professeurs sont dépourvus de ces deux formes de capital, comme Philip Swallow, personnage principal, et dominé dans ces deux compartiments du jeu. D'autres, comme Maurice Zapp prétendent aux deux titres, le professeur américain cumulant en effet une reconnaissance scientifique relative, un poste d'influence au sein de son université ainsi qu'un certain savoir-faire relationnel. Si Swallow a évolué dans le troisième tome, et a gagné en influence à Rummidge, il est intéressant de noter que le personnage principale

³⁶ Sans remettre en cause la sincérité des engagements successifs de l'enquête n°3, son parcours politique qu'il décrit dans l'entretien pourrait être celui d'un personnage lodgien : « *J'ai un itinéraire politique qui est assez sinueux, mais moins sinueux que d'autres de mes amis* ». Ou encore, dans une veine encore plus lodgienne cette fois : « *J'ai discuté avec un ancien de la fédération anarchiste, qui est maintenant un haut fonctionnaire* »

d'une œuvre traditionnellement perçue comme dépeignant les universitaires en carriéristes fieffés ou polémistes houleux, n'est ni l'un ni l'autre. A la dichotomie bourdieusienne, Lodge en substitue une autre, plus psychologisante. Elle oppose à l'opportuniste cultivé qui tire son épingle du jeu tant dans le domaine scientifique que temporel, le profil type du *looser* empêtré dans ses questionnements, improductif scientifiquement et trop indécis pour pouvoir prétendre à quelque poste de responsabilité. Plus qu'à des critères capitalistiques, Lodge a tendance à ramener les différences dans la trajectoire des carrières à des questions de tempérament personnel, difficilement systématisables. Les dominés, chez Bourdieu, ne le sont jamais totalement, et les perdants ne le sont pas sur tous les tableaux. Pour grossir les traits ou enfoncer le clou on ne sait, Lodge donne à ses gagnants des accents encore plus triomphateurs et fait de ses perdants des démunis résignés. Maurice Zapp, Ralph Messenger ou Robyn Penrose, s'ils ne sont pas des sommités scientifiques ni des grands pontes de leur université, se situent dans un entre-deux, qui n'apparaît pas sur les radars bourdieusiens. Ils ont tous le goût de la polémique intellectuelle abstraite, ont tous fait leurs preuves scientifiques, mais n'en gardent pas moins un sens aigu du positionnement social et de la manœuvre de placement. Certains spécimens du second pôle décrit par Bourdieu, celui qui n'est intéressé qu'à la noblesse de son art, fortement doté en capital scientifique mais dépourvu en tout ou partie de capital temporel au sein de son université, subsistent dans les romans de Lodge. Le professeur Douglas en est un exemple, qui apparaît dans *Pensées secrètes*, et qui se suicide à la fin du roman, à la manière d'Alan Turing, grand savant anglais dont le personnage est visiblement inspiré, et qui connu la même fin tragique.³⁷ D'autres encore, comme le jeune irlandais Perse McGarrigle, qui, cette fois dans le domaine littéraire, se montre obnubilé par la grandeur des lettres et de l'amour qu'il poursuit, et apparaît totalement incapable de la moindre manigance de positionnement. On voit donc que la division du monde universitaire selon la détention de l'une ou l'autre de ces formes de capital n'est pas totalement récusée par Lodge. Par goût de l'excès et satire oblige, il consent à peupler ses universités fictives de ces deux espèces idéal-typiques d'homo academicus, qui, aux deux extrêmes de la chaîne alimentaire académique s'incarnent d'un côté dans le rat de bibliothèque, et de l'autre dans le docteur *honoris causa*. Mais cette division est nettement moins opérante et systématique que celle de Bourdieu, encore faudrait-il dire que celui conçoit parfaitement que certains agents du champ universitaire se situent dans le ventre mou de cet axe et ne penchent ni du côté temporel ni du côté scientifique. L'interviewé n°4 semble ici donner raison à Lodge et à son homo academicus entre deux eaux, en me déclarant sous forme de conseil pour une éventuelle carrière, lui qui a renoncé à la sienne :

« par contre, il faut développer un réseau social, le réseau social c'est primordial, si vous ne connaissez personne, personne va venir vous chercher. Donc, il faut quand même faire la démarche de vous faire connaître. Si un jour vous envisagez une carrière universitaire, il faudra vous faire connaître. »

Dans le schéma bourdieusien, cette citation est un paradoxe, puisqu'elle signifie que la reconnaissance scientifique, l'acquisition d'un capital scientifique passe nécessairement par l'acquisition complémentaire d'un capital temporel, que l'un ne va pas sans l'autre. Et l'interviewé de confirmer ses dires :

³⁷ « ses travaux de recherche sont exceptionnels, d'un champ plus restreint que les miens, mais plus originaux... seulement il ne s'agit pas seulement ici d'un poste de chercheur, c'est également la gestion financière, la direction et les relations publiques qu'il faut assurer, cela exige du charisme en plus des capacités intellectuelles... Et DougDoug possède à peu près autant de charisme que l'écolier bûcheur dont il a la tête... pauvre vieux DougDoug... » Lodge, *Pensées secrètes*, Rivages, 2001, p163.

« Il y a l'art et la manière de le faire, mais il faut se faire connaître. C'est intéressant, sinon vous restez isolé. Après vous stagnez. Alors bon, il y a aussi des gens qui sont de véritables rats de bibliothèques, de véritables érudits, qui par leur travail personnel, arrivent à des choses formidables, mais qui justement, n'arrivent pas à faire connaître leurs travaux. Donc, je pense qu'il faut trouver l'équilibre entre la surproduction intellectuelle, qui n'est pas signe de qualité (la quantité et la qualité, ça ne va pas toujours ensemble) et de l'autre côté temps rester enfermé, ce qui n'est pas bon non plus. »

La distinction est donc plus ténue qu'il n'y paraît. La contrainte d'intelligibilité que comporte toute systématisation aura sans doute amené Bourdieu à grossir un peu les traits de ses homo academicus. L'homo academicus moderne et la structure de son pouvoir semblent donc être plus unidimensionnels, sans référence à Marcuse, mais dans le sens d'une structure plus homogène des capitaux à sa disposition.

On peut par ailleurs souligner que Bourdieu, à la différence de Lodge, insiste beaucoup moins sur les mécanismes de reconnaissance réciproques et complaisants entre professeurs. C'est logique s'il on a en tête que selon lui, la division en deux formes de capitaux reste au fondement de la structuration du champ universitaire. Ici encore, Bourdieu peut difficilement intégrer dans son système l'hypocrisie des commentaires complaisants, des révérences de circonstance et des « renvois d'ascenseurs ». Dans la perspective bourdieusienne, la reconnaissance par les pairs, les vrais, reste l'apanage d'un certain prestige scientifique, le gage indubitable d'une notoriété intellectuelle non usurpée. Révérence gardée envers Bourdieu, il en oublie ce faisant que le mécanisme de la reconnaissance réciproque et de la flagornerie mutuelle est souvent le moteur autoalimenté de la renommée intéressée. Cette flatterie ambiante se rapproche toutefois de sa notion de *doxa*, qu'aucun des participants ne peut questionner sans scier du même coup la branche depuis laquelle il s'exprime. Au contraire, Lodge brise cet angle mort du champ, en montrant comment un commentaire élogieux en appelle nécessairement un autre, en ridiculisant la liturgie des colloques à laquelle répond l'assoupissement des auditeurs.

D'une manière plus générale, et sans considération de formes de capital cette fois, on peut dire qu'un autre point de désaccord entre les deux auteurs s'inscrit dans le fait qu'aux yeux de Lodge, l'homo academicus se fait rare. L'intention générale de ses trois livres reste il est vrai de montrer que la polémique intellectuelle n'est souvent que le support de l'expression un peu surannée de rancœurs personnelles. Le débat d'idées s'efface le plus souvent derrière les mondanités, et les questions théoriques qui devraient pourtant tarauder une période bouillonnante intellectuellement ne sont que des querelles de chapelle sans réel fondement pratique. Là où Bourdieu tente de ménager une place à la science pour la science, Lodge semble beaucoup plus circonspect face aux envolées théoriques des rhéteurs de colloque. La prouesse oratoire n'est ici qu'un faire-valoir et les inimitiés de personnes peinent à disparaître derrière les prises de position « sur le fond ». Et la mince prétention à la vérité des professeurs de disparaître devant cette réification de la connaissance. La connaissance, et même la culture universitaires deviennent outils aux mains des professeurs, pour s'opposer, se placer, se montrer même, sans considération aucune pour la véracité des propos avancés. Les articles sont des règlements de comptes, les conférences sont des performances (au sens anglais du terme), et la polémique intellectuelle désintéressée n'a presque plus cours dans le monde lodgien. De la fin qu'elle était, elle se fait moyen.

On peut aussi noter que le schéma bourdieusien oppose globalement les bons soldats de l'université, aux subversifs, représentants enragés des disciplines aussi neuves que muselées. Au jeu du sérieux des premiers, tenus de jouer le jeu des institutions dont ils répondent, répond le sérieux intellectuel des seconds, qui revendiquent le monopole de la seule pensée insusceptible de compromission qui soit, car contestataires et novateurs. Les positions ont tendance à se renforcer, et le *statu quo* à se durcir, tant les assauts des seconds légitiment le conservatisme des premiers, conservatisme qui à son tour alimente l'appétit revancharde des seconds. Les piliers de l'université sont indéboulonnables et les contestataires se complaisent dans la position flatteuse de l'objecteur de conscience. La hiérarchie académique lodgienne est moins sûre d'elle et affiche volontiers certains des symptômes résignés de la postmodernité. Autrement dit, les gardiens du temple ont des doutes quant à leurs actions à la tête de l'université, et le pouvoir temporel n'assure en rien son dépositaire contre les incertitudes de l'action politique. Au contraire, l'impression laissée est que le pouvoir corrode les volontés et assouplit les intentions même les plus autoritaires. On verra dans la partie qui suit que presque tous les professeurs interrogés manifestent une crainte face aux tendances oligarchiques que pourraient dessiner les réformes actuelles de l'université. Cet exercice blasé du pouvoir par les directeurs et autres doyens lodgiens pourrait constituer un antidote à ces dérives.

Mais les dépositaires de l'autorité académique ne sont pas les seuls touchés par cette résignation dans les romans de Lodge. On voit ici poindre une autre différence de conception de la socialisation en milieu académique entre les deux auteurs. Certes, pour Bourdieu, tous les *habitus* ne s'adaptent pas de la même façon au milieu (c'est même, selon Viry on le verra, l'une des causes du mal-être de beaucoup d'universitaires) : certains se trouvant comme des « poissons dans l'eau » dans un milieu auquel tout semblait les destiner, d'autres s'y sentant rejetés, exclus, incompris etc. Mais du moins tous ces *habitus* sont des continuations probables d'une trajectoire sociale plus ou moins sinueuse. Bourdieu ne se prononce pas au fond sur l'éventuelle malignité intrinsèque du milieu universitaire, il ne fait qu'en décrire les mécanismes de cooptation et de reproduction. Le point de vue lodgien sur le milieu serait quant à lui plus normatif, presque rousseauiste. L'intellectuel en goguette est naturellement bon, c'est la société des pairs blasés qui le corrompt. Dans *Un tout petit monde*, Perse McGarrigle incarne à merveille ce personnage du naïf innocent, à qui les réalités du milieu ne tarderont pas à se rappeler durement. Judith Bernard, auteur d'un ouvrage de fiction qu'on commentera dans la troisième partie, occupe quant à elle une position proche, entre l'ingénue et l'érudite. L'interviewé n°6, en fin de carrière, semble corroborer cette opinion quant à l'usure graduelle du milieu sur des esprits frais émoulus :

« Alors, ça aussi, c'est peut-être aussi un effet de l'âge, quand vous êtes jeune, le pouvoir, il a beau s'exercer, vous dites « je m'en fous », mais quand il continue à peser, peser toujours plus, et que vous le comprenez de mieux en mieux, que vous comprenez d'où ça vient, comment ça marche, bon ben, vous sentez que cette liberté, que vous avez quand même exprimé du point de vue intellectuel, que cette liberté elle est réduite. »

Enfin, pour clore cette confrontation, il faut encore dire qu'une différence importante éloigne Lodge de Bourdieu, qui a trait cette fois à la réaction des universitaires face aux éventuelles attaques que pourrait subir leur milieu. On verra que cette question trouve nombre de réponses dans les entretiens, sans même qu'elle soit posée, nombre d'interviewés se plaçant dans un certain registre du « péril imminent » qu'on explicitera dans la partie qui suit. On a vu que les universitaires canoniques façon Bourdieu étaient principalement inquiets des risques potentiels de subversion introduits par les disciplines nouvelles, subversion

d'autant plus sérieuse qu'elle pourrait faire fluctuer le cours des capitaux symboliques valorisables à l'université. A la manière du cycle de la roue décrit par Ibn Khaldun, les anciens sont perpétuellement amenés à rejouer leur querelle contre les modernes. Le péril ne peut donc provenir que des luttes intestines à l'université. Dans l'œuvre de Lodge, et dans Jeu de société en particulier, la tension tragique décrite précédemment s'incarne cette fois dans les inquiétudes des professeurs face aux assauts fait contre leur l'université. Cette crainte s'ajoute à celle, corollaire d'une disparition de l'industrie britannique en cette fin de l'ère Thatcher en Grande-Bretagne, manifestée quant à elle par le personnage de Vic Wilcox, petit patron d'industrie pragmatique et protectionniste comme il se doit. Le péril académique est donc ici extérieur, exogène au milieu. Il se matérialise dans les difficultés auxquelles est confrontée Robyn Penrose pour trouver un emploi à l'université, dans celles de Philip Swallow pour obtenir des budgets, dans les réductions de postes etc. Le ciel de l'université euphorique (l'état américain fictif de Changement de décor s'appelle Euphoria...) décrite dans les premiers tomes s'obscurcit nettement à la fin de la trilogie, chargé qu'il est des sombres promesses de restrictions de budget et de « rationalisation » portées par le Thatchérisme. Les universitaires ne sont donc pas tourmentés par le même péril selon qu'ils apparaissent sous la plume de Bourdieu ou sous celle de Lodge. Ce péril diffère dans sa nature (crainte de rénovation-subversion ou crainte de contraction voire de rétrécissement du milieu respectivement) et dans sa provenance, intestine ou exogène.

II/ Les évolutions récentes de l'université et leurs impacts sur les modèles interprétatifs

Les cadres interprétatifs décrits dans la première partie sont tout deux issus d'ouvrages écrits dans les années 1980. Or depuis cette date, les universités, tant françaises qu'anglo-saxonnes (Lodge dans ses romans, ne parle que de ces dernières, et n'aborde qu'à de rares moments le cas des universités continentales) ont connu des évolutions fondamentales. Ces évolutions ont été impulsées soit par des réformes gouvernementales ou européennes « directes », soit par des évolutions plus générales, des retournements de paradigme dans la façon qu'ont les universitaires de concevoir leur métier, qu'ils l'aient ou non décidé. Dans un travail qui cherche à trouver un cadre d'analyse général du milieu universitaire, on ne peut décemment pas ignorer les bouleversements dont le champ universitaire a été le théâtre, entre le moment où les deux cadres choisis ont été conçus et aujourd'hui.

Après avoir décrit les réformes récentes de l'université française, et observé quelle fut la réaction des universitaires leur égard (A), on verra que ces réformes s'inscrivent dans un cycle de plus longue durée, qui a vu la mise en place de ce qu'il est convenu d'appeler un *knowledge business* (B). Enfin on verra dans un troisième temps pourquoi, si les cadres décrits dans la première partie anticipent en partie ces évolutions, ils doivent faire l'objet d'aménagements, ce qui ouvrira la voie à d'autres possibilités d'interprétation (C).

A- La loi LRU et ses répliques immédiates

Il serait vain et inutile d'essayer de broser en quelques pages un panorama exhaustif de la situation des universités en France telle qu'elle se présente à la veille de la rentrée 2011. Le champ universitaire est en effet trop vaste pour penser pouvoir en épuiser toutes les possibilités d'interprétation. De même, ses ramifications nombreuses interdisent d'en faire l'analyse à partir de systèmes explicatifs monocausaux et par trop rigides. Aussi se bornera-t-on à dégager les grandes tendances suivies par l'université en France ces dernières années, et s'efforcera-t-on de n'en retenir que les points rattachables sans trop de détour, à l'un ou l'autre cadre interprétatif que nous avons décrit jusque-là.

La loi LRU, ou loi relative aux libertés et responsabilités des universités, communément et encore appelée loi Pécresse, du nom de la ministre de l'enseignement supérieur et de la recherche qui l'a soutenue, est une loi du 10 août 2007, soit une loi précoce de la nouvelle présidence Sarkozy, alors fraîchement élue. Ce n'est pas se positionner dans la polémique que cette loi a initiée que de dire qu'elle fut très mal accueillie par les universitaires, et que ceux-ci la contestèrent énergiquement, ce qu'ils font toujours d'ailleurs. On présentera donc ici, en même temps que les changements induits par la LRU, les critiques les plus

couramment émises par les universitaires à leur égard, relayés parfois jusque dans les entretiens.

L'autonomie dont il est question dans le titre-même de cette loi peut se décliner selon plusieurs volets. Cette autonomie peut en premier lieu s'entendre comme une autonomie d'ordre budgétaire. Il faut préciser ici, que l'autonomie budgétaire des universités n'est pas chose nouvelle, puisqu'elle fut instituée par la loi Faure de 1968. La nuance de taille introduite par la loi LRU tenant toutefois dans le fait que cette autonomie sort renforcée puisque la totalité du budget sera dorénavant à discrétion des universités, contre 25% auparavant. Cette autonomie financière appelle conséquemment deux évolutions notoires : les financements privés, qui étaient au demeurant déjà rendus possibles par la loi Faure sus-citée sont dorénavant défiscalisés, et passent par le biais de créations de fondations par les universités. Cette autonomie budgétaire emporte aussi des conséquences dans le domaine immobilier, puisque les universités qui en font la demande peuvent devenir propriétaires des biens qui leur étaient antérieurement alloués. De même l'autonomie en matière budgétaire inclut nécessairement une plus grande latitude dans la gestion des ressources humaines. Les présidents, dont on verra qu'ils sortent nettement renforcés de la réforme, peuvent dorénavant recruter des personnels contractuels, moins chers et plus flexibles, et allouer des primes aux professeurs. Par ailleurs, le Conseil d'Administration (CA), peut quant à lui gérer ce qu'il est convenu d'appeler la modulation de service, (ceci n'était pas inclus dans la LRU initialement, mais figure dans le décret du 25 avril 2009 portant modification du statut des enseignants-chercheurs) il peut aussi créer des dispositifs d'intéressement.

Les organes collectifs autres que le CA (qui est lui-même d'ailleurs resserré et dont la composition change, le président pouvant nommer directement des personnalités extérieures à l'université, au détriment de la communauté universitaire et des organisations syndicales, dont il n'est plus nécessaire d'assurer la représentation) principalement les Conseils Scientifiques (CS) ou les Conseils des Etudes et de la Vie Universitaire (CEVU), sont marginalisés, puisqu'ils ne se voient attribuer qu'un rôle consultatif et de proposition. Les CA peuvent maintenant, outre gérer les obligations de service comme on l'a dit, créer des UFR, ils interviennent qui plus est sensiblement plus directement dans la procédure de recrutement.

La loi modifie par ailleurs cette procédure de recrutement des enseignants-chercheurs. On a vu avec Bourdieu à quel point les points d'entrée dans la profession étaient des points stratégiques à contrôler. Les commissions de spécialistes qui assuraient antérieurement cette fonction de recrutement (et qui étaient composés pour trois ans, majoritairement de membres élus par leurs pairs et appartenant à l'établissement, en respectant la parité entre maîtres de conférences et professeurs) sont remplacés par des comités de sélection. Ceux-ci sont créés pour chaque poste à pourvoir, leurs membres étant nommés par le CA sur proposition des présidents d'université, et sont composés pour moitié au moins de personnels extérieurs à l'université, la majorité d'entre eux (seulement) devant être des spécialistes du domaine dont il est question. Outre la composition-même de ces comités, la procédure de recrutement est elle aussi remaniée, puisque les présidents d'université acquièrent un droit de véto, qu'ils peuvent utiliser contre tout recrutement, pour peu qu'ils émettent un avis défavorablement motivé.

Les présidents d'université ne sont par ailleurs plus élus pas les trois conseils précédemment cités, comme c'était le cas auparavant, mais sont dorénavant élus par les seuls élus du CA. Cette réforme marque donc une présidentialisation nette des universités³⁸.

³⁸ « Le président acquiert un pouvoir exorbitant dans le fonctionnement de l'université et sur la carrière des collègues.

Dépendront de lui des choix relatifs à la politique scientifique de l'université dans un cadre ou les contre-pouvoirs nécessaires à un

Le régime du mandarinat décrit par Bourdieu est donc rendu plus probable. Dans la même optique, mais dans un vocabulaire plus médiéval, certains auteurs qualifient la situation de l'université française après cette réforme, de « féodale »³⁹, celle-ci favorisant en effet l'apparition de potentats locaux n'ayant pas grand-chose à envier aux célèbres féodaux qui gouvernaient aux fiefs d'antan. Cette présidentialisation suscite par ailleurs une certaine individualisation des carrières des universitaires.

« C'est-à-dire que l'une des aspirations du néomanagement en France en matière de ressources humaines, c'est qu'il faut valoriser les meilleurs, récompenser le mérite, et, en termes appliqués à la recherche, ça veut dire qu'il faut recruter les meilleurs et puis contourner les grilles de salaire standardisées afin d'offrir des avancements également aux meilleurs, ceux qui publient le plus. Alors, comment on fait ça ? On donne aux présidents d'université la possibilité de promouvoir, de moduler les charges d'enseignement, de moduler les rémunérations des enseignants en fonction de ce qu'il juge comme étant le meilleur, ou des domaines qu'il juge comme les plus stratégiques »⁴⁰

Puisque ceux à qui ils ont à rendre des comptes (les présidents d'université) sont plus proches (la figure tutélaire du ministère paraît beaucoup plus lointaine), que ces tuteurs disposent qui plus est de beaucoup plus de pouvoirs qu'auparavant (avec notamment la possibilité qui leur est confiée de distribuer des primes au mérite personnel), le suivi des enseignants-chercheurs se trouve nécessairement personnalisé, circonscrit autour de l'agent, et donc individualisé. Si l'on ajoute à ça le recours étendu aux personnels contractuels (un enseignant de ce type, officiant à l'IEP qui avait été sollicité pour un entretien dans le cadre de ce mémoire, m'a fait comprendre qu'il ne souhaitait pas y répondre, ou, que s'il le faisait, ne pourrait de toutes façons pas s'aventurer à parler trop ouvertement de la direction vis-à-vis de laquelle il était dépendant pour le renouvellement de son contrat), qui force les enseignants à changer régulièrement d'université, et la marge laissée désormais à celles-ci dans la gestion des salaires, on comprend que le cadre national auquel les enseignants-chercheurs tenaient tant, dans un souci de stabilité et de lisibilité, s'en trouve amoindri.

Parallèlement aux évolutions jusqu'ici décrites, un autre changement se fait jour dans le monde universitaire tel qu'il s'écrit dans la loi et dans l'esprit de ceux qui la font. On aura compris, on y reviendra dans la sous-partie qui suit, que c'est à une nouvelle vision d'ensemble de l'université et de sa place dans la société, que l'on a affaire au travers de ces réformes. De nombreux interviewés ne se cachent pas pour relayer les craintes du milieu face à ce saut dans un avenir inconnu, ou vers un avenir que l'on craindrait de trop bien connaître. Or ce que l'on appelle, et ce que les universitaires désignent quand ils parlent de la place de l'université dans la société au sens large, c'est la conception haute de l'université, ce dont elle ne pourrait se départir sans renoncer à sa fonction première, et cesser du même coup d'exister. Cette fonction première de l'université, celle qui a souvent décidé les universitaires à embrasser la carrière, c'est la recherche. Or cette recherche n'est évidemment pas épargnée par ce chambardement général du champ universitaire que constitue la loi LRU ou les tendances qu'elles consacrent, sur lesquelles nous reviendrons.

fonctionnement démocratique ont disparu. » Machinal, La LRU, ses conséquences en termes de gouvernance, et le mouvement universitaire en France, Texte disponible en accès libre sur le site de la Fédération Québécoise des Professeures et Professeurs d'Université, www.fqppu.org

³⁹ Jourde, *L'université féodale de demain*, Le mode diplomatique, Avril 2008.

⁴⁰ *Enquête n°2*

Dans ce climat général d'utilitarisme aigu, l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) avait déjà été créée en 2005. Cette agence vise à attribuer des financements aux projets de recherche, sous forme de contrats courts de recherche. Cette agence est donc chargée de délimiter de manière plus stricte les contours de projets de recherche, les financements n'étant dès lors plus attribués aux laboratoires de manière récurrente, mais octroyés au cas par cas à des projets précis.

Dans le même ordre d'idée fut mise en place l'Agence pour l'Evaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur (AERES) en mars 2007 soit peu de temps avant la LRU mais sous un gouvernement toutefois différent. Elle est la fusion de trois organes antérieurs : le CNE, le CNER et la MSTP. Elle est une réponse directe aux besoins de standards de qualité pour la recherche européenne, exprimés au cours d'une conférence de 2005 du processus de Bologne, processus dont on reparlera. On a souligné plus haut que le champ universitaire repose sur un paradoxe fondamental, une quadrature du cercle nécessaire. La légitimité sociale dont il se prévaut ne peut provenir et être sanctionnée que de l'intérieur de ses frontières. Il est bien entendu ici question de la sacro-sainte reconnaissance par les pairs. On a montré que Bourdieu analysait ce phénomène comme une source continue et autoalimentée de légitimité et donc de reproduction facilitée. On a aussi montré comment Lodge joue et se joue de cette nécessité fondamentale, qui peut parfois se muer en hypocrisie de polichinelle quand elle devient source de rentes de situations. Mais outre l'intérêt des satires et des sociologues, la légitimité autoentretenu et mutuellement reconnue des universitaires suscite la suspicion des gouvernements qui croient déceler en elle un prétexte à l'absence de contrôle en même temps qu'un gouffre financier pour les caisses de l'état. Cette agence est donc certes chargée, comme son nom l'indique, d'évaluer et de contrôler la recherche, mais aussi et surtout de la rendre plus efficace et plus visible, notamment dans les classements internationaux. Passons outre la vanité caractérisée desdits classements⁴¹, et concentrons-nous sur les moyens et les fins de ce contrôle de la recherche française. Il faut ici souligner que les membres du Conseil de l'AERES, instance suprême de l'agence, s'ils sont effectivement issus du monde de la recherche, n'en sont pas moins nommés par le ministre en charge de l'enseignement supérieur et de la recherche. Chaque laboratoire est évalué tous les quatre ans par l'agence. Au contraire c'est le CNU, Conseil National des Universités, qui est chargé d'évaluer les productions individuelles et les individus. Cette dernière évaluation sert de base pour l'affectation des services d'un professeur, bien que cette affectation ne puisse pas se faire, selon la loi, au détriment du « potentiel pédagogique », ce qui signifie que bien que contrairement au souhait de certains enseignants-chercheurs de s'investir plus avant dans leur recherche, possibilité ne leur est pas laissée de délaissier l'enseignement pour autant.

Mais si l'AERES n'évalue que les organes collectifs de recherche, ces évaluations ont nécessairement des impacts indirects sur les personnes :

« On évalue des laboratoires et des formations, donc pas des personnes, mais des collectifs, l'AERES n'a pas le droit d'évaluer des individus. Mais concrètement, quand elle dit à un labo « vous avez tant de chercheurs qui ne publient pas depuis 3 ans » ça aura des effets sur ces personnes. On leur dit « virez-les ou incitez-les à publier » sinon ça fait un poids mort pour le labo. »⁴²

⁴¹ « ça incite au recyclage, ça incite à l'encombrement des revues par des articles qui sans doute, ne mériteraient pas d'y être, ça démultiplie le nombre de revues. » Enquête n°2

⁴² Interviewé n°1

Ce n'est pas tant le principe-même de l'évaluation, des laboratoires ou des hommes, qui est souvent remis en cause par les professeurs, mais bien plutôt ses modalités. Les critères de l'AERES pour l'évaluation de la recherche sont il est vrai, particulièrement opaques, car non fixés par la loi dans les statuts de l'agence. Ces critères, laissés à l'appréciation des commissions, sont donc le plus souvent quantitatifs. On fera par exemple mention des fameux critères bibliométriques, qui, outre le fait qu'ils s'appliquent uniformément à des disciplines n'ayant rien en commun, se basent eux-mêmes sur une classification relativement arbitraire des revues dans lesquelles il est de bon ton de publier pour s'attirer les faveurs bienveillantes de l'évaluateur⁴³. Ces évaluations, dans l'esprit du rapport Belloc de 2003 (du nom du président de l'université Toulouse 1 de l'époque), influent, dans le cas des laboratoires, sur les budgets qui leur sont alloués, et dans le cas des enseignants-chercheurs, sur leur possible affectation de service.

Enfin, outre l'autonomie budgétaire, dont on a vu les conséquences qu'elle emportait, outre la présidentialisation et l'évaluation de la recherche, la loi LRU met en place dans le champ universitaire français un régime de concurrence à plusieurs étages. Concurrence d'abord et bien entendu entre les facultés elles-mêmes⁴⁴. La possibilité de constituer des PRES, Pôles de Recherche et d'Enseignement Supérieur, depuis 2006, et qui fait suite aux états généraux de la recherche de 2004, avait pour but de clarifier la géographie de la recherche française, en un mot de faire émerger des pôles sur lesquels on concentrerait les financements pour les rendre visibles et attrayants au plan international. Cette initiative de ciblage et de concentration des efforts financiers sur un nombre réduit de groupements académiques a été confirmée par le « plan campus » de 2008, qui avait pour but similaire de faire émerger 12 pôles déjà regroupés en PRES, pour en faire des pôles d'excellence de niveau mondial, portés qu'ils seraient par la manne financière dont ils jouiraient du fait de leur statut privilégié. Ce plan avait aussi pour but d'entreprendre une large rénovation immobilière des campus français, grâce aux dotations que fourniraient le grand emprunt et la vente par l'état d'une partie des actions d'EDF.

De la même manière que la politique spectacle consiste à se concentrer sur quelques problèmes emblématiques pour les traiter à grand renforts d'actions symboliques et médiatiques, de même, cette politique de canalisation des financements sur les pôles universitaires qui étaient déjà les mieux lotis, puisque sélectionnés parmi les douze projets, ne peut qu'accroître les disparités régionales et renforcer la hiérarchie déjà en place dans le conflit des facultés. On aura compris, qu'outre le coup de pouce financier de l'état que constituent toutes ces mesures « d'envergure », l'un des buts inavoués car inavouables de toute la procédure, et d'engager un peu plus l'état dans quelques pôles, dont le possible succès académique désamorçera les critiques, pour mieux le désengager partout ailleurs, en obligeant les facultés à aller chercher vers d'autres bailleurs leur source de financement.

« le fait de pousser les universités vers une autonomie financière, les obligeants à chercher leur propre mode de financement de leur activité, et de contrôler de beaucoup plus près la rentabilité des activités universitaires en place, ça, c'est un trait de l'université

⁴³ Au sujet des recrutements et des classements des revues, l'enquête n°6 confie : « *Quand on veut recruter des gens, on vous donne des dossiers pour des maîtres de conférences, que vous n'avez pas un seul article écrit par ses candidats, vous n'avez que la liste de leurs travaux, avec un titre (un titre ça veut rien dire en lui-même, il faut quand même voir comment c'est développé !) Et que l'article on vous dit qu'il est bon qu'il est mauvais déjà, déjà ! On l'a pas lu, il n'y a pas besoin de le lire, parce qu'il a publié dans une revue qui est classée A, et qu'il est donc meilleur que celui qui est classé B est encore meilleur que celui qui classé C : qu'est-ce que c'est que ce truc ? ! Qu'est-ce que ça veut dire ? !* »

⁴⁴ L'enquête n°3 l'évoque en des termes explicites : « *Moi je le sais, si il y a une concurrence demain, on va écrabouiller Saint-Étienne, c'est évident, et Limoges, et Clermont-Ferrand... et après ? Ce sera bien quand on aura écrabouillé ces trois universités ?* »

thatchérienne qu'on va retrouver avec la loi liberté et responsabilité des universités, donc la loi LRU. »⁴⁵

On peut aussi souligner que l'autonomie des universités se fait bizarrement sur le mode de l'injonction :

*«La politique de Nicolas Sarkozy repose sur une hypocrisie ou une aporie : forcer certaines institutions et certains acteurs à être autonome de la façon dont ils le souhaitent. Voilà bien une injonction paradoxale : « Soyez autonome ! Je vous l'ordonne et je vous dis comment y parvenir ».»*⁴⁶

Mais cette mise en concurrence, qui peut au demeurant aussi s'analyser comme une rupture de la concurrence loyale entre les espaces de recherche, par le sacrifice de certains sur l'autel de la visibilité internationale, n'oppose pas uniquement les facultés entre elles. Elle fait aussi apparaître une autre ligne de fracture, qui, il est vrai trouve en France un terrain propice pour se propager : celle qui sépare, les facultés, désormais contraintes de gérer la pénurie de moyens, et de l'autre, le couple désormais bien rodé qui unit les classes « prépa » et les grandes écoles qui captent une grande partie des financements, spécialité française douteuse du point de vue méritocratique, mais dont la république se targue allègrement.

Faire de la concurrence le maître-mot de l'enseignement supérieur, le charger de toutes les vertus salvatrices, suppose que le principe, en sus de s'appliquer aux universités et aux grands écoles, se transpose à l'échelle individuelle. Le mécanisme de la modulation de service qu'on a évoqué plus haut, ainsi que le développement de critères bibliométriques, c'est-à-dire quantitatifs, accentuent encore l'atmosphère de concurrence intellectuelle qui règne dans le milieu universitaire. On insistera dans la dernière partie, au travers des ouvrages des Laurence Viry et de Judith Bernard, sur cette dimension accentuée de concurrence entre les personnes et les personnels, qui use beaucoup les universitaires et les confine parfois à la pathologie. On verra que cette violence et cette souffrance psychologiques conséquentes du monde universitaire sont l'un des points aveugles des cadres bourdieusien et lodgien, qui nécessite de ce fait quelques aménagements théoriques.

Enfin, on peut dire que la dimension de concurrence s'insinue logiquement jusqu'entre les étudiants eux-mêmes. La concurrence larvée entre étudiants que Bourdieu décrit dans Les Héritiers, et qui est plus une concurrence sociale méconnue (du fait des liens sociaux distendus voire inexistantes à l'intérieur des grands campus anonymes des années 1960) n'est pas la concurrence dont il est ici question, bien que cette première forme d'opposition subsiste apparemment largement. Cette concurrence est plus ouverte et moins symbolique, la bataille que se livreront les universités pour offrir les meilleures formations trouvant son corollaire immédiat dans celle que se livreront les étudiants pour les suivre.

La loi LRU et les réformes qui l'ont accompagnées, pour importantes qu'elles soient, ne font que consacrer des tendances plus générales et de plus long terme à l'œuvre dans le champ universitaire. Ces évolutions débordent le cadre purement français. On tentera donc dans la partie qui vient de dater et de situer l'apparition et le développement de ces tendances lourdes. S'il serait vain de penser pouvoir le faire avec précision, comme les explorateurs se perdirent en cherchant les sources du Nil, on verra que les romans de Lodge, qui prennent place dans des lieux et des époques qui se rapprochent de cette origine, peuvent nous aider dans cette tâche.

⁴⁵ Interviewé n°3

⁴⁶ Le conflit des universités, in *Revue internationale des livres et des idées*, mai-juin 2009, p32

B- L'avènement d'un *knowledge business* ?

Cette partie s'attachera tout à la fois à présenter ce que les agents pensent de l'évolution de leur milieu, et à mettre en perspective ces discours recueillis dans les entretiens. Il importe de ne jamais prendre pour argent comptant les témoignages des agents qui sont « pris dans l'action ».

Avant de décrire les tendances générales qui touchent le milieu universitaire, et telles que ressenties par les universitaires eux-mêmes, il faudrait ici rappeler l'importance de la littérature dans la vie sociale. Le propos n'est pas ici de dire que la littérature est un phénomène social passionnant à étudier, loin s'en faut. Des sociologies de la lecture ou des lecteurs ont déjà été entreprise maintes fois, qui rarement atteignent des sommets théoriques ou analytiques. L'argument consiste ici plutôt à dire l'importance des mécanismes littéraires, et particulièrement narratifs dans la structuration de la vie sociale, et la perception d'une expérience commune. Les grands théoriciens de la postmodernité, comme Jean Baudrillard ou Jean-François Lyotard analysent celle-ci comme la fin des grands récits collectifs, qui donnent ou donnaient un sens partagé à la vie en société. Lyotard surtout insiste sur cette fin annoncée des grandes utopies sous formes de récit. Le récit est ici entendu au sens de déroulement inexorable, de foi en la probabilité de l'apparition d'un avenir meilleur. Lyotard parle à leur sujet de métanarratifs dans La condition postmoderne⁴⁷. On parle ici du grand récit scientifique et technique par exemple, ou encore du grand récit républicain, qui dans une mystique commune associaient les destins des hommes qui se sentaient de ce fait inclus dans l'avènement prometteur d'un ailleurs. Cette grande rupture de tout sens que constituerait selon eux la postmodernité verrait l'écrasement et l'anéantissement de toute forme de récit en tant que mythe structurant auquel se rattacher. Encore qu'on ne puisse se rattacher spontanément et ouvertement aux métanarratifs de Lyotard, ceux-ci n'étant que suggérés par le cours des choses.

A travers l'utilisation d'un matériau littéraire et contre la vision postmoderne évoquée plus haut, ce travail voudrait indirectement rappeler l'importance des mécanismes de type narratifs dans la construction d'une expérience commune. A la différence près que les mécanismes de l'écriture sont employés à dessein par l'auteur de fiction, de manière plus ou moins bien maîtrisée, alors que les récits sociaux que tous les agents d'un même monde social partagent, ne sont le fait exprès d'aucun d'entre eux en particulier. Il semble qu'ils soient élaborés en commun, selon une procédure longue et impersonnelle, et qu'aucun des agents d'un monde social, si puissant ou influent soit-il, n'ait prise sur la direction suivie par le récit collectif des événements que la collectivité subit ou provoque. On pourrait rapprocher cette notion de récit de celle, bourdieusienne, de *doxa*, encore que le récit ait une dimension active, puisqu'il s'inscrit dans les discours produits par les agents, quand la *doxa* reste souvent silencieuse, à l'état de non-dit, ce qui la rend d'autant plus impénétrable au profane. En essayant de ne pas tomber dans le piège foucauldien un tantinet relativiste du « tout n'est que discours dans l'air du temps », on peut toutefois essayer de discerner dans les témoignages recueillis en entretien, ce qui relève de l'expérience propre de ce qui ressort plus aux mécanismes narratifs, socialement partagés.

On montrera donc ici que les tendances imposées à l'université sont le fruit d'un certain discours, et même d'une certaine idéologie de la part des élites qui les mettent en place, en un mot, que la pente vers laquelle on tente d'entraîner l'université, prend la forme d'un grand récit, celui du marché, dans ce qu'il a de plus utilitariste. Mais on montrera aussi que la réaction épidermique (et néanmoins justifiée, mais le propos n'est pas ici de se

⁴⁷ Lyotard, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Ed. de Minuit, Paris, 1979

positionner dans tel ou tel camp) des universitaires prend en partie aussi la forme d'un grand récit. En d'autres termes, on peut dire qu'au récit suranné et puéril des thuriféraires du marché, répond comme en écho le récit, idéalisé lui aussi, des universitaires sur leur métier et la manière dont ils le conçoivent. On montrera donc que la mise en récit est un procédé largement et équitablement répandu bien qu'elle ne fasse l'objet d'aucune intention propre des parties au conflit.

Il est clair que les assauts répétés que subit l'université française depuis la deuxième moitié des années 1990⁴⁸ s'inscrit dans un cycle de longue période, et peut être rattaché à un mouvement dont les origines sont assez aisément localisables. Outre les récentes réformes décrites dans la partie précédente, on note un faisceau plus général de réformes et de tentatives de réformes, toutes plus ou moins inspirées par les mêmes intentions et mues par la même croyance salvatrice du marché. Plus qu'une idéologie, le courant néolibéral qui gouverne aux réformes que nous allons détailler peut s'apparenter à la croyance sincère que le régime de la concurrence est bénéfique à tous les secteurs de la société, le champ universitaire ne faisant pas exception. C'est donc le récit perçu comme inexorable, et plus ou moins idéalisé ou fantasmé, de l'avènement salutaire du marché dans des secteurs qui pâtissaient de son absence. On ne dira jamais assez qu'il faut se méfier des modèles transnationaux et des pseudo-tendances pluri-décennales, qui cachent souvent des phénomènes nationaux isolés voire contradictoires⁴⁹. Il n'empêche que de troublantes similitudes se dégagent entre les évolutions des facultés européennes, et qu'une ligne d'intelligibilité relativement simple et générale peut convenir à leur interprétation.

Qui tente de faire l'histoire de l'université a toujours dans un coin de l'esprit le fameux modèle de l'université antique, peuplée de sages érudits, seuls capables de se juger mutuellement, bien à l'abri des remous de la société et des vellétés interventionnistes du pouvoir politique en place. Il faut concéder aux hérauts modernes du libéralisme qu'en France ce modèle devint rapidement une vue de l'esprit. L'état a en effet toujours entretenu un rapport ambigu avec l'université en France. Depuis l'Ancien Régime, les universités se caractérisent par une relative faiblesse institutionnelle, ayant qui plus est à faire face à un état central fort. Par méfiance, ou par favoritisme vis-à-vis des grandes écoles, plus aptes à fournir les savoirs techniques immédiatement nécessaires aux régimes successifs du XIX^e siècle, l'état a constamment conservé la haute main sur les activités de recherche, et du même coup le contrôle sur l'université⁵⁰. La création du CNRS en 1939, ayant pour but de concentrer les efforts de recherche pour mieux les orienter et les contrôler n'atteint pas son objectif, puisque la gouvernance de la nouvelle institution reste aux mains des chercheurs eux-mêmes. Le CNRS en devient même le symbole de la recherche indépendante, libre face aux attentes de l'industrie et aux commandes politiques, bastion de probité intellectuelle, et retors aux tentatives faites par l'état pour le contrôler. La création, à partir de 1966, d'unités associées entre le CNRS et les universités, plaçait définitivement le CNRS du côté de la recherche fondamentale. Le couple CNRS-universités s'opposait ainsi clairement aux grandes écoles, plus orientées vers la production de compétences techniques pratiques, et

⁴⁸ « Certains disent que, notamment pour l'Angleterre, la période des années 90, suite justement aux réformes néomanagériales du travail universitaire, a été une période de fort appauvrissement des productions universitaires. » Enquête n°2

⁴⁹ On laisse ici la parole à l'enquête n°3 : « Il n'y aura jamais convergence absolue : la Grande-Bretagne, comme la France, garderont des spécificités universitaires. Je ne crois pas au modèle unique, à la crainte, comme tout le monde, la même taille partout, ça, j'y crois pas. Par contre, que la logique sous-jacente à l'activité universitaire soit celle qui aujourd'hui motive, domine, dans les universités anglo-américaines, je pense qu'on y est déjà. »

⁵⁰ Pinson, *The Knowledge business and the Neo-Managerialisation of Research and Academia in France*, in Allen et Imrie, *The Knowledge business, The Commodification of Urban and Housing Research*, Ashgate, 2010

la formation de personnels compétents⁵¹. Les grands corps qui étaient issus de ces grandes écoles fournissaient et fournissent toujours les gros bataillons des serviteurs de l'état, épris d'intérêt général et boursoufflés de méritocratie républicaine, qui, pensaient-ils, les avait conduit là où ils étaient. Comme le fait remarquer l'auteur, le champ académique français n'est qu'un empilement de couches, successivement ajoutées par l'état planificateur central pour court-circuiter la précédente, devenue trop retorse et insuffisamment gouvernable. C'est ce qui se passa avec le CNRS, supplanté et doublé par l'état par le biais de la recherche contractuelle, négociée par les agences étatiques et les ministères. L'équilibre des forces se fit un moment dans cette position, consolidant même ça et là les acquis statutaires des chercheurs (décret portant statut des enseignants chercheurs de 1984, modifié dans les termes décrits dans la partie précédente).

La montée en puissance des thèmes néolibéraux parmi les gouvernements occidentaux dans années 1980 ainsi que les progrès technologiques (technologies de l'information et de la communication notamment, dont Philippe Breton analyse le grand récit dans L'utopie de la communication⁵²), firent bouger à nouveau les lignes de la recherche. Ce double mouvement, qui fait que d'un côté, le marché s'intéresse plus que jamais aux découvertes de la recherche fondamentale, et que de l'autre, les gouvernants qui ont de longue date la haute main sur cette recherche, sont de plus en plus sensibles aux sirènes du marché (tous les partis socio-démocrates d'Europe ayant graduellement accepté le statut-quo de l'économie de marché et entériné tacitement la globalisation ainsi que l'ordre mondial dans laquelle elle se déroule) ne pouvait pas se passer de conséquences sur le champ universitaire. Les grandes organisations internationales (comme l'OCDE ou la Banque Mondiale) et européenne (Commission en tête) ont il est vrai très tôt emboîté le pas (s'il elles ne l'ont pas initié) à cet utilitarisme matérialiste et transnational de courte vue.

Dans cette nouvelle perspective, le monde serait entré dans la société de la connaissance qui en devient nécessairement dès lors le principal moteur des économies. Ces économies de la connaissance nécessitent certes des personnels hautement qualifiés, mais exigent d'eux qui plus est une grande compétitivité. Selon cette nouvelle conception, la science se rapproche dangereusement de la technique, en ce qu'elle partage avec elle la caractéristique d'être un moyen au service d'une fin, un outil utile (les deux mots semblent d'ailleurs posséder la même étymologie) à la société. Loin de la recherche distante, fumeuse et arrogante qu'elle était autrefois, la science et les avancées scientifiques se doivent d'être immédiatement convertibles en avancées techniques, commercialisables et rentables. Face à des économies en développement contre lesquelles il serait vain de penser pouvoir gagner la bataille de l'industrialisation, la seule chance de salut des pays développés passerait par leurs cerveaux, et par l'investissement massif dans le dernier secteur qui les distingue encore, celui des produits manufacturés à haute valeur ajoutée. Ce taylorisme des cerveaux s'inscrit dans la droite ligne du scientisme ambiant, qui n'est qu'un dérivé de l'individualisme volontariste qu'ont promu les années 1980. Il serait possible de tout contrôler, par l'application de critères rationnels (et en dépoussiérant ce monde de la recherche si prompt à abuser de son statut d'intouchable), et jusqu'à ce qui, précisément, semble être le moins aisément contrôlable, à savoir le rythme, voire la cadence de production des avancées scientifiques. La loi sur l'innovation et la recherche de 1999 pour la France, la stratégie de Lisbonne, du nom du Conseil Européen de 2000 qui l'a vu naître, ainsi que le processus de Bologne pour ce qui est de l'échelle européenne participent de cette tendance à la *commodification* (anglicisme se rapprochant de marchandisation, voire

⁵¹ *Ibid.*

⁵² Breton, *L'utopie de la communication*, La Découverte, Paris, 1997

de réification) de la recherche et donc à la mise au pli de l'université qui la produit toujours. Il faut noter que la mise en place de ces stratégies (le terme n'est ici pas usurpé, tant les acteurs qui ont promu ces réformes, s'y sont appliqués avec constance et méticulosité) ne relève pas uniquement de gouvernements de droite, dont on aurait tôt fait de conclure qu'ils ne comprennent rien au monde de la recherche. En France notamment, Claude Allègre fut l'un des plus chauds partisans des recettes de l'économie de la connaissance, en tant qu'acteur clef du processus de Bologne, et artisan de la Loi sur l'innovation et la recherche de 1999⁵³. Cette loi, un peu à la manière du *Bayh-Dole act* américain de 1980, sur la propriété intellectuelle, tente d'insuffler ce qu'il est convenu d'appeler un certain esprit d'entreprise à la recherche, en permettant aux chercheurs, de créer leur propre entreprise pour profiter aux mieux des éventuelles découvertes qu'ils auraient faites dans le cadre de leur recherche.⁵⁴

L'application sans faille des nouvelles techniques de management et de cette foi inébranlable dans le marché, aux universités, s'incarne à nouveau dans la LOPRI (Loi d'Orientation et de Programmation sur la Recherche et l'Innovation, de 2006), dont nous avons déjà parlé, et qui assoit l'ANR en même temps qu'elle crée les PRES.

Sans faire d'excès d'interprétation, on peut valablement dire que ce mouvement général de marchandisation de la connaissance (qu'on retrouve aussi dans l'utilitarisme ordinaire du mot d'ordre de professionnalisation des étudiants, qui ramène tout le parcours intellectuel de l'étudiant aux seules avantages mercantiles qu'il pourrait en tirer) possède une parenté plus ou moins évidente avec le chemin suivi par les universités anglo-saxonnes dans les années 1980. L'interviewé n°3, par ailleurs spécialiste du monde anglophone, le confirme en ces termes : « *dans les réformes [françaises de ces dernières années] il y avait vraiment plus qu'une trace de ce qu'on a fait à l'université britannique, depuis les années 80* ». On note aussi par ailleurs que dans les critères quantitatifs d'évaluation de la recherche, le fait de publier en anglais est souvent valorisé.

Ces tendances à la *commodification*⁵⁵ de la culture et de la recherche, emportent plusieurs conséquences sur les universitaires, le cadre dans lequel ils évoluent, et leur comportement, dans leur travail et vis-à-vis de leur collègue. Elles instituent d'abord une forme de contrôle plus étroit sur la production universitaire, et sous couvert de la renforcer, casse en fait l'autonomie des universités. Et l'interviewé n°3 de confirmer ce point en ces termes :

« Et maintenant, je vais dire quelque chose de paradoxal, du libéralisme, enfin du néolibéralisme dans le monde universitaire, c'est que cette autonomie financière, est accompagnée d'une tentative de casser l'autonomie universitaire, l'autonomie intellectuelle : la vraie autonomie. Avec toute une série de dispositifs pour aller voir ce que les universitaires font, pour les surveiller, pour les contrôler, pour les contrecarrer etc. »

Ou encore :

« Donc imposition d'autonomie financière qui va pousser les universités à avoir une logique de court terme, utilitaire de la rentabilité universitaire. Mais en même

⁵³ Ibid.

⁵⁴ « Moi, au moment du premier mouvement, j'avais fait un papier dans le monde, de critique de la LRU, et il me semble que la LRU a un double inconvénient, elle incarne une sorte de monstre hybride, que j'appellerais « bureaucratie de marché ». » Enquête n°5

⁵⁵ Et non à la privatisation de l'université, comme le rappelle l'enquête n°5 : « mais contrairement à ce que disent certains discours gauchistes, je ne pense pas qu'on puisse parler de privatisation. Il n'a jamais été question de privatiser l'université, et je ne vois pas très bien qui voudrait l'acheter... »

temps, méfiance absolue par rapport aux collectifs autonomes que sont les universités. »

La tendance des milieux universitaires est donc à ce qu'Alain Ehrenberg nomme le « culte de la performance », dans le livre du même nom⁵⁶. Le tripe modèle de la consommation comme horizon indépassable, du chef d'entreprise comme symbole de la volonté qui parvient à tout, ou encore, du sportif érigé en dieu vivant serait le symptôme selon lui de cette tendance des sociétés contemporaines à déifier la performance, et ceux qui l'atteignent. Il en analysera les effets pathologiques sur l'individu dans son livre suivant, *L'individu incertain*⁵⁷. Dans notre optique, et quand la performance se fait intellectuelle, c'est Laurence Viry qui nous aidera à diagnostiquer les effets de ce changement de perspective sur les universitaires eux-mêmes.

Mais on peut déjà dire que cette culture de l'entreprise appliquée au champ universitaire, et cette sacro-sainte nouvelle gouvernance⁵⁸ ne sont pas sans accentuer un certain individualisme parmi la population des universitaires. Nombre d'interviewés confient que dans l'université telle qu'elle se dessine, les comportements calculateurs sont encouragés :

«Je conçois mon métier d'abord comme un métier d'enseignement, mais je crois que de plus en plus il va falloir faire des choix, et délaissier certaines taches d'enseignement si on veut faire progresser sa carrière, pour valoriser des activités de recherche. Si je continue à raisonner comme aujourd'hui, j'aurai du mal à progresser dans ma carrière. Il est difficile de continuer à être un chercheur performant, si on passe énormément de temps à enseigner. »⁵⁹

Et le même enquêté de poursuivre :

«Ca conduira les gens à privilégier leur recherche. Si je suis cynique et réaliste, il vaut mieux que j'ai moins de copies à corriger, que je fasse plus de cours d'ouverture, que je fasse mes 192 heures, pas de séminaires ni d'amphi, comme ça j'ai moins d'heures de cours et j'ai plus de temps pour ma recherche, mais je répondrai plus à mes mails ! ».

Ces comportements calculateurs appelés dans une certaine mesure par l'ordre nouveau des choses à l'université ne sont même pas cachés, ou considérés comme basement égoïstes, ils sont au contraire, particulièrement dans les milieux anglo-saxons, ouvertement conseillés. Certains sites internet, comme www.academicproductivity.com (dont le titre est déjà tout un programme) se sont même spécialisés dans le conseil aux universitaires qui souhaiteraient maximiser leur temps de travail, et faire la chasse aux activités inutiles et

⁵⁶ Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Calmann-Levy, 1991.

⁵⁷ Ehrenberg, *L'individu incertain*, Calmann-Levy, 1995.

⁵⁸ On confiera ici l'anecdote indispensable racontée par l'interviewé n°3 sur ce point : « On a eu une visite de l'AERES, qui est un de ces organismes de surveillance, moi je les appelle les képis, donc ils sont venus nous voir la semaine dernière, à l'université, j'ai été nommé par la présidence comme faisant partie de la délégation du conseil d'administration qui devait rencontrer ces deux monsieurs qui ont débarqué de Paris. Alors, j'ai découvert, en arrivant à la salle, puisqu'ils se sont présentés, qu'un des deux, était effectivement un universitaire, c'était un ancien président d'université qui est venu nous expliquer... il est venu évaluer notre gouvernance. Mais la deuxième personne qui était dans la salle, était un ancien directeur général des surgelés Picard, qui lui aussi, est venu nous conseiller sur la gouvernance universitaire. Alors bon, moi j'ai rien, enfin j'ai pas une position de Néanderthal sur des directeurs d'entreprise, il y a de tout dans les directeurs d'entreprise, mais je ne me permettrais pas, moi, d'aller dans la société Picard expliquer à leur conseil d'administration, comment il faut faire pour réussir sur le marché du surgelé. Et je préfère que la réciproque soit vraie. »

⁵⁹ *Enquête n°1*

chronophages. Les fondateurs du site sont par ailleurs tous des sportifs accomplis qui se proposent crânement, forts de leur persévérance sportive à toute épreuve, de conseiller leurs homologues sur la meilleure manière de gérer leur vie.

Ce type de comportement semble toucher en priorité les jeunes universitaires. On ne sait si cette allégation se vérifie dans les faits, mais elle revient dans de nombreux entretiens, comme ici, dans celui de l'enquête n°3, par ailleurs en fin de carrière :

« il y a des comportements qui sont de plus en plus en adéquation avec les nouvelles règles du jeu. Les jeunes universitaires sont très tentés de se mettre dans le moule de la LRU, de produire beaucoup, parce qu'ils sont en concurrence maintenant, les uns avec les autres, et d'abandonner les activités qui ne sont pas rentables sur le plan de la carrière LRU. »

Ce type de comportement carriériste contribue sans doute à distendre les liens qui unissent les universitaires entre eux, et ne facilitent pas les relations de travail. On pourrait croire que des institutions de taille relativement réduite comme peuvent l'être l'IEP constituent des remparts à cette détérioration des conditions de travail et à cet affaiblissement du sentiment de solidarité entre professeurs. La pluridisciplinarité, qui devrait dissoudre ou désamorcer les conflits en les déplaçant (les sous-champs disciplinaires ne sont pas les mêmes) n'est pourtant semble-t-il pas synonyme de coopération :

« Je dirais que la pluridisciplinarité ça n'existe pas ! [...] chacun travaille dans son coin, les équipes pédagogiques sont compartimentées. Quelques uns font preuve de bonne volonté, pour voir ce que fait le collègue à côté, pour ne pas qu'il y ait trop de redites, mais ça relève des personnes qui arrivent et qui montent leurs cours. Ce n'est pas institutionnalisé, on n'a pas de salle des profs pour discuter de ça. C'est très cloisonné, même si des affinités font qu'on peut discuter à la machine à café, mais il n'y a pas de vie de l'institution ou très peu. »

60

Si la compétition n'est pas déclarée entre les professeurs (la déclarer trop ouvertement serait sombrer dans le ridicule de la réforme, et lui emboîter le pas d'une certaine manière), les professeurs disposant le plus de surface médiatique extérieure à l'institution (publication d'articles dans Le Monde, ou autre journal de référence, interventions télévisées ou radiophoniques, publications de livres reconnus etc.) suscitent toutefois une jalousie larvée de la part de leur collègue. L'enquête n°5, reconnu presque unanimement par ses collègues au cours d'autres entretiens, comme étant l'un des professeurs ayant le plus de renommée extérieure à l'établissement raconte :

« - C'est-à-dire, vous, vous êtes critiqué ?

Ah ben, ça, je sais pas, on n'assiste pas aux conversations où on est critiqué soi-même (rires), mais on assiste à des conversations où tellement de gens sont critiqués, qu'on se dit que dans d'autres conversations où on n'est pas, on doit l'être (rires). Mais, un exemple, une trace ici, on met dans l'ascenseur les publications, notamment académiques. L'ascenseur n'est pris que par des doctorants et des enseignants-chercheurs en général. Il y a quelques années, ça a duré au moins un an, un an et demi, à chaque fois que je mettais un papier universitaire, un sommaire de revue, ou un sommaire de livre etc comme on fait, systématiquement, mon nom était troué avec une épingle, ça a duré un an et demi (rires). Donc on sentait indirectement une sorte de haine, de ressentiment, quelque chose, bon. Je suppose que comme j'entends beaucoup de gens critiqués dans les conversations de

⁶⁰ Enquête n°1

bistrot, je pense que dans d'autres conversations de bistrot, je vais être critiqué de la même façon, au moins par ceux qui font des trous dans les noms avec des épingles. »

De même, après avoir souligné que le directeur de l'IEP n'était de toute façon pas favorable au décret sur la modulation de service, l'enquête n°1 souligne toutefois les effets calamiteux qu'il aurait, dans l'hypothèse où il serait appliqué :

« Si vous dites à untel vous ferez 300 heures et pas à l'autre, ça crée une ambiance de travail désastreuse. En plus certains enseignants sont moins appréciés que d'autres par les étudiants, si on confie plus d'heures aux moins appréciés, ça risque d'entraîner en série des problèmes pédagogiques. »

Il est donc clair que par la fréquence et la diversité des évaluations, ainsi que par la contractualisation de celle-ci, le récit néolibéral vise à renouveler le cœur même de l'université, c'est-à-dire la manière dont ceux qui la vivent conçoivent leur métier. Le relâchement de l'éthique universitaire, dont on reparlera avec Judith Bernard, l'abandon de l'idéal de l'honnête homme érudit, aboutirait donc à un changement de l'éthos universitaire. On a décrit les réformes effectives et quelques uns des effets qu'elles emportent sur l'université. Mais il ne faut pas oublier qu'au récit libéral qui tente de mettre au pli l'université, répond un récit des universitaires eux-mêmes, qui se placent sur le registre du péril imminent et inexorable. Il ne faudrait pas ici tomber dans une sorte d'intentionalisme, qui attribuerait des desseins aussi machiavéliques et que maléfiques à un petit groupe de réformateurs entichés de libéralisme. La similarité des discours entendus à ce sujet, et le ton catastrophiste des universitaires force à envisager le fait que ce pessimisme par trop accentué puisse provenir d'autre chose que de l'analyse rationnelle des réformes en cours. Si, comme on l'a dit, un certain individualisme sort renforcé des récentes réformes et évolutions de l'université, il faut noter que cet individualisme n'est évidemment pas créé par ces mêmes réformes :

« L'individualisation est déjà très poussée dans le métier, donc je ne suis pas sûr que ça augmente beaucoup. C'est des métiers très individualisés, en tout cas dans les sciences humaines, les SHS comme on dit. [...] Les cultures collectives sont très faibles en SHS et les modes de reconnaissance sont très individualisés, avant même les réformes. Donc les réformes peuvent un peu accentuer ça, mais les traditions collectives n'existent quasiment pas en SHS à ma connaissance, d'ailleurs on a un syndicalisme extrêmement faible, peu de participation aux élections, peu de construction de formes d'association [...] Donc ça existe déjà, je pense que ça peut renforcer un peu, parce que ça formalise les critères d'évaluation sur des bases quantitatives de la production de chaque chercheur mais on a un milieu tellement individualisé et tellement individualiste déjà, je ne suis pas sûr qu'on puisse aller beaucoup plus loin. On peut reprocher beaucoup de choses à la réforme, mais là, à mon avis elle accompagne plus ce qui existe qu'elle ne crée... »⁶¹

Le ton adopté par les universitaires est en général beaucoup moins timoré et nettement plus engagé contre les réformes (on a déjà signalé qu'elles avaient suscité un tollé quasi général dans la communauté universitaire⁶², le paradoxe étant que ce tollé fut tellement

⁶¹ Enquête n°5

⁶² « on a vu des profs qui n'avaient jamais fait grève de leur vie faire grève. Donc, de manière générale le tollé a été général. » Enquête n°2

général qu'il dissuada certains professeurs de participer aux actions contre la réforme⁶³) que celui adopté ici par l'enquête n°5, pourtant lui-même très critique à leur égard. Le champ lexical employé comporte généralement beaucoup de métaphores bellicistes et le motif de la guerre de civilisation qu'il ne faudrait perdre à aucun prix, contre les assiégeants libéraux en croisade, revient fréquemment :

« Et ça, je pensais que c'était une bataille, que si on la perdait c'était presque... Bon, ça a été utilisé un peu trop souvent comme mot, mais c'est un peu une bataille de civilisation, hein ? On passe d'une civilisation à une autre, on passe d'une vision de la société, une vision de l'activité universitaire à une autre, qui est de mon point de vue radicalement différente, et radicalement pernicieuse. »⁶⁴

Cette vision d'une université au bord du gouffre, face à un péril imminent dont on ne sait trop comment l'en faire sortir est trop souvent reconduite pour ne relever que de la pure appréciation objective d'une situation certes peu engageante, mais ne justifiant *a priori* pas un tel emballement dans l'analyse. Le péril est non seulement grand à en croire les interviewés, mais il est qui plus est imminent. Il n'est jamais complètement abouti pour autant. Cette approche lente mais inexorable du sinistre est donnée par des formules du type « *on y vient doucement* », ou encore « *on n'en est qu'au début mais on voit se dessiner le fait que* ». ⁶⁵ L'horizon est comme bouché par une suite interminable de perspectives toutes moins réjouissantes les unes que les autres. La position d'étudiant que j'occupe lors des entretiens (et dont j'essaie toutefois de me départir au mieux, sans grand résultat la plupart du temps) fait que les professeurs n'hésitent parfois pas à me prendre à témoin et à me menacer de devoir sacrifier l'enseignement si les tendances en cours (et qui valorisent encore d'avantage la recherche dans l'évaluation individuelle) venaient à se confirmer. Certains autres enquêtés utilisent le subterfuge de la comparaison internationale, dont on a dit les limites pour maintenir cette tension dramatique au sujet de l'avenir de l'université :

« La position que j'ai toujours défendue, une des raisons pour laquelle je passe autant de temps à travailler sur la Grande-Bretagne, c'est un des trucs que j'ai dit dans une réunion avec Bourdieu il y a 10 ans, c'est que je considère que la Grande-Bretagne est un des avènements possibles de la France et qu'il faut connaître la Grande-Bretagne si on veut éviter cet avenir-là. »⁶⁶

Aussi vrai que puisse être l'assertion, et si de réelles similarités existent entre les deux tendances, le ton empreint de défaitisme de la citation finit de raccrocher cet enquêté au registre du péril imminent. On retrouvera ce registre du péril imminent dans de nombreux entretiens.

On débusque aussi ce registre exagéré en ce que les universitaires sont le plus souvent démunis quand il leur est demandé de préciser quels seront les éventuels effets concrets de ces réformes sur leur travail personnel. Ils essaient le plus souvent de raccrocher leurs interprétations des réformes en cours à des normes de jugement plus générales. Rares sont ceux qui reconnaissent directement que les réformes et leurs contraintes ne sont, au

⁶³ L'enquête n°5 déclare, pour expliquer sa participation relativement faible aux actions de contestation : « *je n'avais pas l'impression que c'était un espace où il y avait plus besoin d'avoir un rôle animateur, parce qu'il y avait déjà pas mal de monde.* »

⁶⁴ *Enquête n°3*

⁶⁵ *Enquête n°1*

⁶⁶ *Enquête n°3*

fond, pas si tyranniques que certains veulent bien le dire⁶⁷. La stratégie adoptée dans les entretiens par les enquêtés pour atténuer le différentiel entre leur condamnation sévère des réformes et leurs difficultés à en apprécier les effets concrets est une stratégie de report continu du concret et de généralisation.

« Pourriez-vous me décrire les réformes de l'enseignement supérieur qui tendent plutôt à la néomanagérialisation et les effets qu'elles ont eus sur votre travail ?

Pour ce qui est du travail de l'IEP, j'aurai du mal à en parler spécifiquement parce que je n'y suis que depuis peu de temps. Par contre pour le travail universitaire général... »⁶⁸

Le paradoxe présent dans ce type de réaction (que l'on peut comprendre compte tenu des attaques, le mot n'est pas trop fort, que subit l'université) est ici que dans la dénonciation de la vision de l'université promue par les réformes et les réformateurs (souvent d'ailleurs peu réformistes), nombre d'universitaires reconduisent le clivage utilisé par leur ennemi en se plaçant naturellement sur l'autre versant de celui-ci. A une recherche efficace, profitable, rentable, mobile car internationale les réformateurs oppose une recherche lente, ingouvernable, nationale et intéressée à des sujets inutiles socialement. Tout en réfutant la première vision, nombre d'universitaires piqués au vif se placent dans le second schéma, reproduisant de fait les catégories de pensées des pseudo-réformateurs. On y reviendra plus longuement dans la partie qui suit, mais l'on peut déjà dire, grâce aux cadres tracés en première partie, que dans leur dénonciation légitime d'une université que l'on pourrait qualifier de lodgienne (et qui s'apparente au pôle temporel et « affairiste » de Bourdieu), les universitaires oublient, ce que Bourdieu ne fait pas, que leur champ est nécessairement constitué de ces deux pôles. Pour mieux chanter les louanges de l'Academia antique, qui serait assiégée par les néolibéraux séculiers, presque tous les universitaires interrogés passent sous-silence la dimension intrinsèquement concurrentielle et potentiellement lodgienne du champ universitaire. Certains enquêtés ne sont toutefois pas dupes et tempèrent la vision d'Epinal qu'ils ont de l'université, en concédant quelques vertus aux réformes. Ici, l'enquêté n°2 : « *Ce type de réaction me fait penser qu'un petit peu d'évaluation, et un peu d'exigences en termes de reddition de comptes, ferait pas de mal aux universitaires parfois.* ». Ou encore un peu plus loin et plus explicitement : « *Peut-être que je m'illusionne sur l'Academia française.* »

On peut enfin dire que l'évolution du champ universitaire est un paradoxe pour une autre raison. Le néolibéralisme économique et les recettes de son management dernier cri sont une réalité que l'on ne peut contester. Toutefois, dans Le nouvel esprit du capitalisme⁶⁹, Luc Boltanski et Eve Chiapello analysent, comme Weber l'avait fait au sujet de l'éthique protestante, l'idéologie sous-jacente qui motive les agents à « jouer le jeu du capitalisme ». Pour ces auteurs, le capitalisme moderne aurait intégré et digéré la « critique artiste » libertaire des années 1960 et 1970 pour mieux la retourner contre les salariés modernes et exiger d'eux aujourd'hui ce qu'ils revendiquaient hier. Le salarié modèle est en effet aujourd'hui celui qui accepte ce que l'on appelait autrefois la « condition d'artiste » : des

⁶⁷ C'est ici le cas de l'enquêté n°5 : « *Et il faut avoir un certain nombre d'articles par an etc. etc. en général, je réponds aux critères qui sont donnés pour l'instant, ils sont assez faibles, ce n'est pas un gros problème pour ça.* ». Ou encore : « *Donc ce n'est pas le fascisme, comme on entend dans les manifestations. Parce que si je peux calculer que finalement, d'une certaine façon, à partir d'un certain niveau, je peux calculer que je n'ai plus rien à faire, je n'ai aucune contrainte qui viendra m'embêter si je ne fais rien, et ben, c'est quand même pas le fascisme. Ça peut rationaliser les débuts de carrière, on se dit « il faut faire deux articles dans une revue classée A tous les ans pendant un certain nombre d'années, et puis après voilà ».* »

⁶⁸ Enquêté n°2

⁶⁹ Boltanski et Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris, 1999

notions telles que le dynamisme, la mobilité, la disponibilité, la créativité sont hautement valorisées sur le marché du travail. Mais à la manière des artistes, les salariés devraient accepter une certaine précarité, pendant moderne de l'indigence nécessaire de l'artiste avant la gloire. Or précisément, cette analyse, séduisante, et vérifiable dans d'autres champs sociaux, ne « colle » pas quand elle est appliquée au champ universitaire. En effet, les réformes décrites plus haut tendent à faire des universitaires de bons soldats, disciplinés et rationnels à partir des artisans de la recherche (peu payés mais passionnés, ne comptant pas leurs heures et mélangeant vie privée et vie professionnelle, ce qui est le propre de l'artisanat) qu'ils étaient autrefois. L'enquête n°2 décrit ici la trajectoire inverse suivie par le champ universitaire, de l'artisanat au salariat, contre Boltanski et Chiapello :

« On était sur une logique très artisanale, où l'artisan chercheur ne compte pas son travail, ne compte pas ses heures, où il y a une logique d'interpénétration entre ce qui relève de la vie privée et ce qui relève de la vie professionnelle caractéristique par exemple de l'artisan qui travaille chez lui. Beaucoup d'enseignants travaillent chez eux. Mais aujourd'hui, on en vient à une parcellisation des tâches qui fait qu'on en arrive finalement à une espèce de taylorisation du travail universitaire »

Précisément, les réformes tendent à faire des chercheurs, des salariés de leur université. Les réformes, loin d'appeler des êtres imaginatifs, imprévisibles et créatifs comme le seraient les artistes⁷⁰ (encore que cette vision de l'artiste mériterait de plus amples développements), les réformes de l'université tendent à faire d'eux des gens fiables, dont le travail peut être contrôlé et calibré⁷¹. Certes, la mobilité, universitaire cette fois, est valorisée dans l'économie de la connaissance, comme elle l'est dans le nouvel esprit du capitalisme. Il n'empêche que dans une perspective globale, le champ universitaire semble se désolidariser de l'ensemble de la société pour ce qui est des contraintes économiques et avancer à contre courant des tendances sociales plus générales.

C- Les cadres initiaux face aux évolutions de l'université ; entre anticipations et ajustements

Les œuvres de Lodge et de Bourdieu qui nous intéressent ici ont toutes deux été écrites dans les années 1980 (même si des textes ultérieurs des deux auteurs sont aussi utilisés, surtout pour ce qui concerne David Lodge), soit au commencement des évolutions que nous avons décrites dans la partie précédente. La violence de ces évolutions, et leur caractère en apparence concerté force les universitaires à les rejeter en bloc, et à penser qu'elles remettent en cause l'ethos même (au sens bourdieusien) des universitaires, c'est-à-dire leur manière de se comporter dans les situations courantes, et qui respecte un ensemble de dispositions éthiques non formalisées, sans toutefois se conformer à l'éthique ouvertement

⁷⁰ « avec ce que disait Marx sur le passage de l'artisanat à l'industrie, on sait bien tout ce qu'on y perd (on y perd en créativité, on y perd en rapport intime son travail, on y perd en professionnalisme, en compétences etc.) donc c'est ça qui est en train de se jouer. » Enquête n°2

⁷¹ Même si l'enquête n°6 semble ici reconduire l'analyse de Boltanski et Chiapello au sujet de l'université cette fois : « Toutes les vellétés d'inventivité, alors qu'on nous rappelle tout le temps qu'il faut être inventif, mais inventif comment ? Ce n'est pas le concours Lépine ici quand même ! »

et explicitement⁷². Il semble que leur condamnation unanime des évolutions en cours à l'université (dont l'unanimité peut aussi ressortir à un certain « effet de groupe ») trahisse une certaine confusion justement entre l'ethos ainsi défini et l'éthique classiquement entendue comme étant la « *science qui traite des principes régulateurs de l'action et de la conduite morale* »⁷³. Et c'est cette confusion relative car hâtive entre les deux notions qui va justifier la pertinence et l'actualité des cadres de la première partie, malgré la distance spatio-temporelle qui les sépare du contexte actuel. C'est ce qu'on tentera de montrer ici. Face à la mise en récit concurrente du récit néolibéral, les deux cadres précités restent nécessaires pour ne pas oublier que l'université n'est pas seulement un lieu de production de savoir désintéressé.

Face aux assiégeants néolibéraux, la tendance qui domine dans le discours des universitaires est de construire, pour mieux opposer les modèles, une université idyllique et immémoriale, débarrassée de ses conflits de personnes et des ambitions personnelles qui la taraudent. Lodge, comme Bourdieu, chacun dans leur registre et à leur façon, rappellent que cette université d'honnête hommes n'a jamais existé vraiment, du moins pas dans les formes utopiques que lui donnent, en négatifs, les discours du péril imminent. Le fait que les deux cadres rappellent le contexte universitaire avant le sinistre néolibéral des années 1990, et invalident en partie la vision d'Epinal qu'en ont les universitaires actuels constitue en soi une bonne raison de les valider, en tout cas de ne pas les écarter. Dans l'œuvre de Bourdieu, la structuration de l'espace universitaire selon la détention ou pas de deux types de capital, temporel ou scientifique, montre que déjà, dans les années 1960, des agents (ceux qui étaient chichement dotés du premier type de ces capitaux) laissaient libre cours à leurs appétits carriéristes. Pour ce qui est de la perspective lodgienne, cette dimension est encore plus présente, puisqu'à la différence de Bourdieu, qui ménage une place à la renommée intellectuelle pure, on a vu que Lodge mélangeait ces deux formes de reconnaissance, pour finalement ne mettre en scène et ne donner à voir au lecteur que les instincts les plus calculateurs de ses personnages (c'est particulièrement le cas dans *Un tout petit monde*). Lodge, par cynisme ou réalisme on ne sait, (reste à se demander, avec Jean Yanne, si le cynisme se trouve dans le coup d'œil de l'observateur, ou bien s'il est inscrit dans les choses elles-mêmes) montre à l'envi l'importance des personnes et de luttes d'égo à l'université, et ce, avant même que les réformes néolibérales (qui n'ont au demeurant sans doute rien arrangé au phénomène), aient lieu.

Mais cette observation en forme de pique de rappel de ce qu'était l'université, n'est pas la seule qui tend à valider les observations et les descriptions faites par les deux auteurs au sujet du champ universitaire. Pourtant, si l'on voulait vraiment comparer les deux cadres décrits, on pourrait toutefois dire que le cadre lodgien semble mieux résister au temps, en ce qu'il anticipe avec plus de clairvoyance le devenir de l'université d'alors. Après les années 1980, l'université a eu tendance à se conformer au modèle lodgien, à devenir de plus lodgienne. Il est vrai que le moment et l'endroit d'où s'exprimait Lodge étaient très propices aux anticipations perspicaces qu'allaient faire l'auteur anglais, et lui donnaient presque un avantage sur son Bourdieu. Lodge, en tant que professeur de littérature dans la Grande-Bretagne thatchérienne des années 1980, était en effet aux « premières loges » pour assister aux prémices des évolutions qui allaient plus tard frapper l'ensemble des universités européennes.

⁷² « J'ai employé le mot d'ethos, après bien d'autres, par opposition à l'éthique, pour désigner un ensemble objectivement systématique de dispositions à dimension éthique, de principes pratiques (l'éthique étant un système intentionnellement cohérent de principes explicites). » Bourdieu, Le marché linguistique, in *Questions de sociologie*, Les Ed. de Minuit, Paris, 1984

⁷³ Sources : Centre national de ressources textuelles et lexicales, www.cnrtl.fr

Ces évolutions clairement notées par Lodge, avant de s'incarner dans les comportements individuels des professeurs, prennent tout d'abord la forme de critiques nouvelles adressées à l'endroit de l'université britannique de l'époque. On retrouvera bien sûr dans ces critiques l'embryon non encore éclos de la pensée néolibérale. Ces critiques sont principalement de deux ordres. Le premier de ces reproches fait à l'université d'alors est un reproche d'asocialité. Il assimile l'université à une institution surplombante, inabordable car arrogante et surtout inadaptée aux besoins concrets de la collectivité. Cette critique reconduit la vision bien éculée de la tour d'ivoire, pour cette fois lui ajouter une dimension financière critique. Chez Lodge, cette critique d'inadaptation de l'université au monde social qui l'entoure, car trop intellectualiste, est plus particulièrement présente dans *Jeu de société*. Comme le titre-même l'indique, ce roman, au lieu de décrire dans le menu un microcosme particulier, va plutôt tenter de montrer comment deux mondes sociaux radicalement différents peuvent se rencontrer. En tant que dernier tome de la trilogie « Rummidge » (du nom de la ville de fiction qui sert de décor aux trois livres), *Jeu de société* est évidemment un *campus novel*, ce qui implique que l'un des microcosmes dont il sera fait état soit le champ universitaire. Le personnage qui sera chargé d'incarner le monde universitaire aux yeux du lecteur est celui de Robyn Penrose, jeune universitaire brillante, très au fait des polémiques intellectuelles de haut vol qui font rage à l'époque, et férue de déconstructionnisme littéraire. Le deuxième microcosme décrit sera celui de l'industrie lourde britannique, déjà sur le déclin, personnalisé quant à lui par le personnage viril mais complexe de Vic Wilcox, patron d'industrie. Le prétexte à la rencontre des deux milieux dans le livre tient dans le fait que Robyn est spécialiste du roman industriel victorien, et est chargée, dans le cadre de l'année de l'industrie, de suivre en tant qu'attachée, une fois par semaine le patron d'une usine locale. La critique évoquée tout à l'heure au sujet de l'université apparaîtra donc dans la bouche de Vic Wilcox, lui reprochant tour à tour en même temps qu'à Robyn Penrose, son côté fumeux, anti-professionnalisant et en décalage complet avec les attentes du monde du travail en général et de l'industrie en particulier. On voit déjà poindre ici la rengaine de la professionnalisation, promise à un si grand avenir (le livre est publié en 1988 en Angleterre). Le rapprochement symbolique entre l'université et le monde de l'entreprise opéré par Lodge dans le livre est ici figuré par l'enquête n°2 : « *Donc c'est là que j'ai découvert le monde merveilleux de la recherche anglo-saxonne largement privatisée et financée sur projet.* »

Les contraintes budgétaires que les universités connaissent aujourd'hui sous la férule des politiques néolibérales s'incarnent alors dans le récurrent « Qui paie ? » de Vic Wilcox, qui entend ainsi démontrer à sa stagiaire temporaire, que malgré les accents grandiloquents voire méprisants des universitaires pédants, ils sont en dernier recours dépendant des vrais et seuls producteurs de richesse que sont les travailleurs et les patrons (qu'il range dans le même camp, celui des gens confrontés à la réalité « extérieure » et aux rudesses de la vie).

La deuxième forme de critique que formuleront les politiques néolibérales vis-à-vis de l'université, et qui transparait précocement dans les ouvrages de Lodge, est une critique de type scientifique. C'est la critique des sciences « dures » faite à l'encontre de celles qui le sont moins. Si la majorité des *campus novel* de David Lodge « tournent autour » du milieu des enseignants de lettres, et non pas de sciences exactes (mais l'on verra dans la dernière partie que la plupart des romans se rattachant au genre du *campus novel* mettent généralement en scène des professeurs de lettres, ou au moins de sciences humaines, ceux-ci collant mieux à l'image de l'érudite cultivé que le lecteur attend de professeurs d'université), *Pensées secrètes*, publié en 2001, et qui ne fait pas partie de la trilogie qui nous inspire principalement ici, donne son plus beau rôle à un enseignant-chercheur en sciences cognitives. Cette discipline, relativement nouvelle, tente, parée des dehors des sciences

prétendument rigoureuses, de s'attaquer à l'un des derniers bastions de la connaissance qui résiste encore à ladite science : le cerveau et le comportement humain. Proche de ce que l'on appelle la philosophie de l'esprit, mais se voulant moins spéculatives, cette science à la prétention de tout englober dans ses conclusions, et de dépasser les vieilles lunes des sciences molles. Cette science totale est donc le parfait endroit pour Lodge pour situer un personnage positiviste, très terre-à-terre quoi qu'intellectuellement vif, et dubitatif face aux méditations abstraites de ce qu'il considère, sans les nommer comme telle, comme des pseudosciences. Tout comme Vic Wilcox précédemment, ce personnage, Ralph Messenger, se fait le relai vivant d'une certaine forme de critique souvent faite aux sciences humaines, et qui, à travers elles, touche l'ensemble de l'université, et l'éthos universitaire qu'on a évoqué plus haut. Ce procès en abstraction fait à l'université et aux sciences humaines, est encore accentué par le fait que l'autre personnage du roman, Helen Reed, soit une romancière, chargée de séminaires d'écriture créative dans la même université que Ralph Messenger. Entre les deux personnages s'incarne donc le conflit entre d'une part, une science positiviste et sûre d'elle-même, et, d'autre part la littérature, et derrière elle, des sciences plus littéraires, qui, par leur humanisme, tentent de garder une part d'empathie et de tolérance face aux comportements humains. Lodge souligne toutefois avec justesse, qu'aussi bien les philosophes de l'esprit, comme Ralph Messenger, que certains théoriciens de la littérature (les déconstructionnistes notamment) tendent à « détricoter » le moi, et à nier tout sentiment d'identité que les individus pourraient ressentir. Pour les premiers, le moi ne serait qu'une illusion issue du dualisme cartésien, pour les seconds, le moi des personnages de littérature, leur unité en même temps que leur cohérence, ne serait que la construction habile mais visible leur auteur.

La crainte de sciences dures à ce point écrasantes est parfois relayée par les enquêtés eux-mêmes, comme ici l'enquêté n°2, qui semble redouter nombre de Ralph Messenger en puissance :

« Ben, le principal des enjeux, c'est la représentation de leur utilité sociale [au sujet des sciences humaines, ndlr]. Dès lors qu'on considère qu'il n'y a pas d'application directe, au sens social du terme (jusqu'à présent, elles n'ont pas fait leurs preuves de leur capacité à régler les problèmes des banlieues par exemple...) Dès lors que l'idée d'un savoir gratuit, de la science pour la science est en train d'être remise en question, c'est clair que les sciences sociales sont très directement visées et vont sans doute faire l'objet de... Mais ça commence déjà, avec la remise en question de l'existence des facultés de sciences sociales etc. Et puis je pense que ce qui se joue avec les sciences sociales, je ne sais pas si quelqu'un l'a dit ou écrit, mais je pense que tout ce qui vient des neurosciences, ça risque quand même de nous foutre dans la merde quoi.

Les sciences cognitives qui englobent tout ?

Voilà, c'est ça. »

On peut toutefois objecter que cette critique scientifique de l'université, ou plutôt qui possède une haute vision de la science, et qui est sans conteste présente dans le discours des réformateurs actuels de l'université⁷⁴ (celle qui pousse à dire que si un étudiant veut entreprendre des études d'archéologie, ce n'est pas à l'état de les financer...), ne recoupe pas en totalité les tendances actuelles. Comme le souligne l'enquêté n°3 :

« ...il y a des départements entiers qui disparaissent, et qui continuent de disparaître parce qu'ils ne sont pas rentables, parce qu'ils ne font pas partie du projet d'entreprise de l'université...

⁷⁴ « Parce qu'il y a quand même un fétichisme de la science version technologie qui monte en puissance. » Enquêté n°2

Et dans ce cas-là, les sciences humaines sont plutôt mal placées ?

Pas toujours, ça peut être d'autres, y compris des sciences dures, c'est ça qui est terrible, tout le monde pense que si on impose cette logique-là ça va être les sciences humaines, les langues etc. Ben non, ça sera ce qui est pas rentable au moment où les comptables font leurs comptes. Alors c'est sûr que le grec ancien n'est jamais rentable, la philosophie existentialiste n'est jamais rentable, les études historiques sur l'autonomie ouvrière dans l'Italie des années 60 ne sont jamais rentables. Mais vous pouvez aussi vous trouver dans des situations où des choses qui semblent performantes, qui semblent rapporter de l'argent etc., à un moment donné il peut y avoir baisse de demande et l'université est obligée de choisir entre, je ne sais pas, promouvoir des études d'infirmiers ou promouvoir la recherche fondamentale dans un aspect de la science. Ben, ça sera peut-être la formation des infirmiers, parce que c'est ça qui fait rentrer un peu de pognon dans l'université, c'est ça le danger. Alors, bien sûr, les spécialistes de sciences humaines ont peur que ce soit eux qui doivent payer les frais, mais dans un truc comme ça, c'est tout le monde qui doit payer les frais. Lorsque le travail de l'intelligence universitaire, de la recherche etc. et soumis à d'autres logiques que justement le travail de l'intelligence, donc une logique autonome, toutes les dérives sont possibles, toutes les éventualités sont possibles. »

Ce renversement inattendu de perspective se retrouve dans ce passage de Pensées secrètes :

« Et comment. Les cycles [d'études littéraires] ont beaucoup de succès ils attirent de nombreux postulants, diplômés ou non. Des Américains choisissent de faire ici leur année d'études à l'étranger parce que ça leur permet de récolter des points en création littéraire. Pleins d'étudiants, pleins de droits d'inscription ».⁷⁵

Mais outre ces critiques qui dessinent une université en négatif, en creux, Lodge semble mieux anticiper les évolutions positives (positif entendu ici non dans le sens de « favorable », mais dans le sens de « concret »), appelées à marquer l'université actuelle. Il en va ainsi évidemment pour l'individualisme qui se développe aussi bien en dehors qu'à l'intérieur de l'université. Cet individualisme sur lequel Lodge insiste beaucoup est amplement dénoncé et commenté dans les entretiens comme on l'a montré dans la partie précédente. Il semble que cet individualisme soit indissociable du comique de Lodge. Mais cet individualisme pourrait presque se passer, dans l'acception qu'en a Lodge, de sa dimension péjorative. Il se rapprocherait plus d'une certaine forme d'orgueil un peu bas de plafond, qui suscite le comique par l'empathie et la compréhension. C'est ce qui rend ses livres drôles et soustrait un temps ses personnages à la valse des genres dans laquelle ils sont emportés. Cette tendance compréhensive face à l'individualisme, on la retrouve dans la vision qu'en a l'enquête n° 6 :

« Mais diriez-vous que ces réformes, et l'évolution générale de l'université, tendent à favoriser un certain individualisme chez les professeurs ?

Moi, je crois que l'individualisme, au sens d'être reconnu particulièrement, personnellement, de manière isolée oui... En même temps, officiellement, les consignes seraient plutôt de travailler de manière collective, mais ce qu'ils appellent collective, ça veut dire de manière convergente surtout, c'est pas forcément collectif (rires). L'individualisme, moi, vous savez, je pense que les choses importantes sont faites par des individus, mais ça veut pas dire par des individualistes. »

⁷⁵ Lodge, Pensées secrètes, Rivages, 2001, 74.

Mais si l'œuvre de Lodge est relativement compréhensive vis-à-vis d'un certain individualisme, puisqu'elle en joue à des fins comiques, elle ne rechigne pourtant pas parfois à en montrer au lecteur une face plus sombre, que l'on retrouve elle-aussi dans les tendances actuelles de l'université. Ce dérivé de l'individualisme intellectualiste est ce que l'on pourrait appeler un certain affairisme. En même temps qu'une certaine propension à s'enrichir personnellement, l'affairisme, quand il est transposé en milieu académique, dénote un resserrement des liens entre le monde de l'entreprise (privée) et l'université. Les contraintes nouvelles auxquelles font face les universités pour leur financement, entrent pleinement dans cette tendance. On donnera à titre d'exemple, le passage suivant :

« Voilà, pour faire court, cet institut [que préside Ralph Messenger] a été financé par une dotation de la société Holt Belling ; à l'époque, le président de l'université était ami avec leur PDG. La Holt Belling a assuré les dépenses d'investissement et pris en charge la moitié des frais de fonctionnement, l'autre moitié incombant à l'université. »⁷⁶

Comme autre exemple d'affairisme universitaire, et qui synthétise d'ailleurs assez bien tout qu'on vient de dire, on citera ce passage :

« Robyn Penrose y a été nommée voilà deux ans avec pour mission officielle, a-t-elle dit, de « promouvoir le niveau de recherche et d'enseignement au regard des critères d'évaluation ». Elle maniait ce jargon gestionnaire avec la même aisance qu'en matière de théorie littéraire. J'ai cru comprendre qu'elle mène à la cravache une équipe récalcitrante et rancunière d'hommes plus âgés qu'elle, qu'elle les éperonne pour améliorer sans cesse leur productivité, tel un patron d'usine à l'ancienne. [...] Je vois de curieuses contradictions entre sa théorie littéraire et sa pratique professionnelle, elles-mêmes en contradiction avec sa vie privée. Mais la personnalité cohérente est sûrement à ses yeux un concept à abolir. »⁷⁷

Enfin, les contraintes d'évaluation de la recherche et les formalités académiques sont une autre des tendances lourdes de l'université actuelle, présente dans les livres de Lodge, et qui finissent de donner plus d'actualités à ses descriptions qu'aux analyses de Bourdieu⁷⁸. On retrouve dans ce passage de *Pensées secrètes* les plaintes exprimées à ce sujet par nombre de professeurs dans les entretiens: « Enseigner au sens large, incluant les tâches administratives et l'encadrement des étudiants, de mémoires, qui prend beaucoup de temps. »⁷⁹, ou encore plus explicitement :

« La première chose que les universitaires anglais vous diront quand vous les rencontrez, c'est qu'ils en ont marre de remplir des papiers sur l'évaluation de leurs activités de recherche, pédagogiques, machin, etc. Est-ce que les chefs de départements doivent expliquer maintenant si la salle d'attente pour les étudiants est assez accueillante ? Enfin, on est dans des trucs qui sont... Les universitaires

⁷⁶ *Ibid.* p73

⁷⁷ *Ibid.* p306

⁷⁸ « J'ai donc appelé Carrie pour lui dire que je serais en retard et me suis attelé à ce boulot d'évaluation du personnel que je remets sans cesse à plus tard... on n'en finit plus maintenant de remplir ces foutus formulaires... » *Ibid.* p87

⁷⁹ Enquête n°1

sont payés pour penser, écrire et enseigner, ils passent une partie de leur vie à remplir des papiers que des technocrates ont pondus. »⁸⁰

Enfin, la dimension intrinsèquement comique du milieu universitaire n'est pas sans donner un dernier avantage à l'auteur de fiction sur le sociologue. Non pas que Bourdieu manque d'humour, au contraire, mais la profondeur et la rigueur de ses analyses pourraient paradoxalement le faire passer à côté de la légèreté et de la simplicité de certains côtés du milieu. La perspective comique et microcosmique de l'auteur de fiction semble particulièrement bien adaptée à l'analyse d'un milieu universitaire qui génère du comique en quantité sans le savoir. L'affaire de la soutenance de la thèse de l'astrologue Elisabeth Tessier, inscrite en sociologie, et qui a ému la communauté sérieuse des sociologues sérieux, et plus récemment l'autopromotion, au sein du CNU (section sociologie-démographie...), du directeur de la thèse en question, dépasse en effet largement l'imagination pourtant fertile de l'auteur de fiction. Ces deux épisodes auraient pu figurer sans peine dans des intrigues lodgiennes, encore qu'on aurait sans doute taxé l'auteur d'irréalisme délirant.

Les réformes et les évolutions qu'a consacrées l'université à partir des années 1990 tendent donc à favoriser le cadre lodgien sur le cadre bourdieusien (on notera, toutefois une critique surprenante mais néanmoins juste du travail de Lodge, formulée par l'enquête n°5⁸¹). On ne peut pour autant décemment pas reprocher à Bourdieu de n'avoir pas prévu les évolutions futures de l'université. Bourdieu ne se place d'ailleurs pas non plus, dans *Homo academicus*, dans une perspective prédictive, n'annonce rien mais se contente au contraire d'analyser le champ universitaire au travers d'un événement historique par lequel il est passé. Pour autant, si le cadre lodgien semble mieux résister au temps, pour toutes les raisons que l'on vient de donner, il n'en reste pas moins que les cadres esquissés par Bourdieu comme par Lodge gardent des points aveugles pour ne pas dire des insuffisances, qui nécessitent des ajustements au contexte actuel de l'université. Ces ajustements dans l'analyse du milieu universitaire sont rendus nécessaires pour deux raisons.

D'abord, comme on l'a dit, parce que les cadres lodgien et bourdieusien ne sont plus totalement exacts. Dans les deux cas, ils pèchent par le fait que la souffrance des universitaires est passée sous silence et demeure la grande impensée de l'analyse. Bourdieu a tendance à exagérer, ou du moins à insister beaucoup sur la place des institutions et des règles et schémas implicites qu'elles imposent (ou que les individus croient qu'elles imposent et respectent de ce fait). Dans la course à la reconnaissance et à l'accumulation de capital symbolique, les coureurs et leur détresse, la douleur qu'ils éprouvent parfois à concourir, sont oubliés, et l'attention est presque exclusivement portée aux résultats de la course (qui sont les gagnants et les perdants, et dans quelles parties du champ). La pente suivie par Bourdieu est objectiviste en ce qu'elle accorde beaucoup de place aux « gros rochers de la réalité », et, dans une tentative un peu trop systématique, oublie au passage les acteurs qui se meuvent dans cette réalité. Le reproche que l'on fera à Lodge est ici du même type. L'univers lodgien est extrêmement violent : aucun coup bas n'est épargné aux personnages dans la course à la renommée. Pourtant personne

⁸⁰ *Enquête n°3*

⁸¹ « il ne rend pas bien compte du fait que la posture de Lodge, qui a beaucoup été appréciée dans le milieu universitaire, c'est comme le fait que les textes d'Halimi sont très prisés dans le milieu journalistique, c'est un mode de pensée dominant dans le milieu. C'est-à-dire la dénonciation cynique des autres, des collègues. Et donc, il ne peut pas prendre en compte le fait que son propre discours est une composante du milieu et une sorte de sens commun du milieu, sur le milieu. Comme ce que dit Halimi sur les journalistes et assez fortement une composante du sens commun du milieu journalistique sur lui-même. ».

n'en sort atteint. A la manière des scènes de films d'action dans lesquelles fusent des rafales tous azimuts sans que personne ne soit blessé ni même touché, l'univers lodgien épargne bizarrement à ses personnages les séquelles que les combats acharnés qu'ils livrent devraient normalement leur laisser. Comme le dit justement l'enquête n°5 au sujet de Lodge :

« Non parce que la souffrance, Lodge va la rationaliser il va en faire simplement un motif d'ironie alors qu'il y a une vraie souffrance, les gens ne font pas du cinéma, ils souffrent vraiment (rires). »

De même que les clowns ne se font jamais mal, les livres de Lodge sont des valse comiques desquelles tout le monde sort indemne. La violence sociale est ainsi débarrassée de son aiguillon fielleux. Les espérances d'une vie peuvent être brisées, les carrières ruinées et les amours déçues, sans que le pourcentage de dépressifs ne grimpe en flèche et sans altérer la jovialité cynique qui règne dans chacun de ses romans.

Le second motif qui fait le cadre lodgien, comme le cadre bourdieusien doivent être réaménagés, tient dans le fait que l'analyse du milieu universitaire actuel est presque faussée par le caractère néfaste des réformes qui le touchent actuellement. Dans leur emballement à dénoncer les réformes, les universitaires semblent mettre au compte de celles-ci tous les aspects sombres de leur métier. Face à l'université néolibérale « qu'on »

leur prépare, les universitaires dressent dans leurs discours une université de Cocagne⁸², débarrassée comme par magie de tous les fléaux qui la taraudent. Les universitaires, quand ils n'euphémisent pas les côtés négatifs de leur métier, les mettent sur le dos des « réformes », prises au sens le plus général d' « air du temps » contre lequel il serait vain de s'opposer.

Les souffrances que génère le milieu universitaire doivent donc être réintégrées dans l'analyse. Omises ou bannies des cadres bourdieusien et lodgien pour des raisons différentes, elles sont aussi savamment passées sous silence par les universitaires eux-mêmes, ou attribuées aux réformes qui les condensent et les incarnent selon eux.

La troisième partie tentera, dans une perspective plus empathique, de réintégrer cet élément dans l'examen.

⁸² Cette persistance du mythe de l'université peut parfois aller jusqu'à la sécession d'avec le milieu universitaire, ou conduire à la création de structures universitaires concurrentes, comme les universités populaires, comme c'est le cas pour l'enquête n°5. Ce type de discours, qui garde une haute vision de l'activité intellectuelle, mais pense que le milieu universitaire n'est plus l'endroit pour l'exprimer, se retrouve aussi chez l'enquête n°6 : « Ah ben, c'est dans des lieux qu'on invente, qu'on essaie de fabriquer. J'ai un colloque vendredi avec des gens qui viennent d'un peu partout, avec des disciplines très éclatées. C'est bien sûr des universitaires tous ces gens-là, si on n'avait pas été des universitaires on ne se serait pas rencontré. Mais en même temps, ce n'est pas dans l'université qu'on va faire ça, parce que si je proposais à l'université ce que je propose vendredi, je crois qu'on me dirait « non mais votre truc ça n'intéresse personne, et puis à quoi ça sert ? ». L'enquête n°3 témoigne ici aussi de cette recherche d'un ailleurs qui conserverait la forme du champ universitaire : « j'assure à intervalles assez réguliers des cours pour l'université tous âges par exemple. J'aime bien ça. C'est intégré dans mon service, donc, c'est comme si je faisais des cours à l'université, je ne fais pas ça pour gagner de l'argent. Mais, ça me permet de voir d'autres publics, c'est souvent un public beaucoup plus curieux intellectuellement que les étudiants, qui est plus exigeant, qui pose des questions, donc c'est sympa. »

III/ Entre adaptations et ajustements : d'autres cadres d'analyse du milieu universitaire

Après avoir décrit les réformes récentes de l'université française, et les tendances plus générales dans lesquelles elles s'inscrivent, nous avons vu pourquoi ces dernières sont plus présentes, et mieux anticipées par le cadre lodgien. Si l'ironie mordante dont fait preuve Lodge pour le bien du comique peut l'aider à souligner les développements individualistes de l'université actuelle, on a toutefois aussi montré qu'elle peut l'empêcher de saisir des aspects plus sombres de la réalité du métier universitaire.

On montrera ici que ces aspects ont fait l'objet de développements importants de la part d'autres auteurs, ici encore indifféremment tour à tour sociologues ou auteur de fiction. On verra donc comment Laurence Viry analyse le mal-être dans une perspective socio-clinique (A). On montrera ensuite comment Judith Bernard insiste sur les aspects douloureux du métier qu'elle a elle-même ressentis pour avoir tenté d'en embrasser la carrière, en les racontant dans une « fiction autobiographique » (B). On montrera enfin que la perspective et le style de Zadie Smith, auteure anglaise contemporaine, de par l'ironie empathique dont ils font preuve, paraissent mieux adaptés à la description du milieu universitaire actuel (C).

A- Laurence Viry ou le paradoxe du mal-être universitaire.

Pour sortir du « jeu social », de la comédie sociale, ne plus considérer, dans la perspective de l'observateur extérieur ironique, que les acteurs ne sont que des joueurs, capable de garder un relatif détachement vis-à-vis du jeu qu'ils jouent, et sont en tout cas immunisés contre les effets secondaires néfastes du jeu qu'ils jouent, la perspective de Laurence Viry peut nous être utile. Certes, Bourdieu conçoit que les agents ne sont pas en tous points absorbés par le jeu auquel ils se livrent. Mais à la différence d'autres auteurs, comme Erving Goffman, et son concept interactionniste de « distance au rôle », Bourdieu ne centre pas l'analyse sur ces questions, au contraire.

L'ouvrage qui nous intéresse ici s'intitule *Le monde vécu des universitaires, ou la République des Egos*⁸³, et est tiré de la propre thèse de l'auteur. Dans le sillage du travail de Vincent de Gaulejac, la perspective adoptée ici est celle de la sociologie clinique. Cette discipline tente d'effectuer une synthèse difficile entre la sociologie « pure » (le terme reste encore à définir) et la psychanalyse. La tâche semble ardue, et la réconciliation improbable tant les deux disciplines semblent s'accorder sur peu de choses. Selon deux définitions un peu brutales mais qui ont l'intérêt de présenter les choses simplement, la sociologie tente en effet

⁸³ Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2006.

de comprendre le comportement humain dans une perspective sociale, dans le rapport aux autres, quand la psychanalyse tente de faire de même en se contentant du seul individu et de son expérience propre et personnelle. Autrement dit, les déterminants du comportement seraient à chercher en dehors de l'individu pour la première, à l'intérieur même de celui-ci pour la seconde. Il semble difficile, dans l'analyse de la vie en société, de se passer de la psychanalyse et de congédier définitivement les phénomènes psychologiques ou psychiques, sans tomber dans un béhaviorisme accablant. Les individus ne sont en effet pas des « boîtes noires » impénétrables de leur psychisme, comme le prétendent les philosophes fonctionnalistes de l'esprit. L'enquête n°2 se fait ici, au détour de l'entretien, le défenseur involontaire de la démarche de Laurence Viry :

« C'est-à-dire que ça a commencé par les assauts continuels sur la psychanalyse par exemple. L'idée que, la cure par les mots... C'est une supercherie... Regardez ce qu'écrit Onfray. Il y a quand même une logique positiviste, une vision positiviste du psychisme consistant à réduire la question des névroses à des questions de décharges électriques qui est quand même inquiétante, pour la psychologie d'abord, mais je pense aussi, par la suite, pour les sciences sociales en général. On va revenir vers des approches comportementalistes, qui vont connaître une seconde jeunesse, grâce aux neurosciences. »

On émettra pourtant quelques réserves quant à la consistance théorique de l'entreprise, qui fait parfois figure de bricolage conceptuel permettant de se parer des atouts respectifs des deux disciplines en rejetant mutuellement les critiques souvent faites à l'une par les objections de l'autre (autrement dit on tempèrera les excès de la sociologie en intégrant de la même manière dans l'analyse les excès de la psychanalyse pour équilibrer le tout).

Mais ces quelques réserves sont dirigées contre la sociologie clinique en général, et n'invalident en rien les observations et les conclusions du livre de Laurence Viry. On ne se positionnera pas ici dans l'abstrait par rapport à la démarche générale, on mettra au contraire pour un temps de côté le cadre et les questionnements théoriques pour se concentrer exclusivement sur les observations et les conclusions de l'auteur. La partie théorique et méthodologique, ainsi que les retours réflexifs de l'auteur sur son propre intérêt (au double sens du mot) à questionner le milieu ne seront donc pas traités ici.

L'attention portée par l'auteur au psychisme des acteurs lui permet ici d'adopter une perspective moins extérieure à l'expérience indigène du métier d'universitaire (si Bourdieu comme Lodge sont tout deux des universitaires, il n'en reste pas moins que l'intention qui préside à leur démarche n'est pas empathique, c'est plus particulièrement le cas de Lodge) et plus en empathie avec le mal-être que certains d'entre eux éprouvent parfois :

« Pour comprendre ces conflits, il est nécessaire d'écouter la subjectivité des individus tout en prenant en considération les phénomènes sociaux. L'analyse des processus socio-psychiques permet de saisir non seulement les faits qu'un individu rencontre lors d'un déplacement social, mais aussi comment il les vit, comment il se les approprie et les interprète, ce qui apporte un éclairage sur ses conduites et ses projets. »⁸⁴

L'auteur base son travail sur un paradoxe initial : le métier d'universitaire confère un prestige et une reconnaissance sociale importants, il procure des conditions de travail qui semblent assez favorables au profane (le fameux statut de fonctionnaire), mais suscite pourtant chez ceux qui le pratiquent un mal-être considérable. Le paradoxe est encore redoublé selon

⁸⁴ Viry, *Le monde vécu des universitaires*, p41.

l'auteur du fait que d'une part, le malaise d'autres types de professeurs est quant à lui amplement étudié et commenté (on pense au mal-être des enseignants du secondaire notamment), et que, d'autre part, si tant est que des études soient faites au sujet du milieu universitaire et des universitaires, peu de cas est fait d'un éventuel malaise qu'ils pourraient ressentir, encore moins d'une quelconque souffrance psychique.

« Mais les universitaires sont-ils épargnés ? L'opinion publique semble le penser. Les enseignants du supérieur sont considérés comme des nantis : peu d'heures de cours, beaucoup de vacances, un salaire honorable, des conditions de travail satisfaisantes, une grande liberté. »⁸⁵

Le mystère du malaise des universitaires est parfois relayé dans les entretiens, comme ici, l'enquête n°5 qui le formule en des termes plus politiques, tout en apportant, dans la question, quelques éléments de réponse :

« Je pense que c'est un vrai défi, que m'avait posé un universitaire de droite, qui avait raison, et ça m'est resté, c'est-à-dire que c'est une interrogation pour moi. Comment ça se fait que dans ce métier sont réalisées certaines conditions, disons, de statut économique, de liberté de l'activité, et pourquoi ça ne correspond pas au profil de Marx sur l'auto-activité libre, et même, c'est sans doute un des corps que je connais dans la vie sociale qui est le plus en souffrance, qui développe le plus de pathologies diverses, des sentiments de non-reconnaissance, des sentiments de frustration extrêmement forts, à la fois de haine des collègues, les uns vis-à-vis des autres, et de haine des étudiants, et c'est très étrange, parce que c'est un vrai défi pour les gens de gauche. C'est-à-dire, comment ça se fait que des conditions de ce qu'on appelle le communisme sont réalisées, et pourquoi ça produit le malheur ? Alors, pour moi ça reste un peu un mystère. »

D'autres enquêtés, sans formuler le paradoxe directement, en posent les bases en disant leur attachement aux avantages du métier, comme ici l'enquête n°3

« Je suis quand même assez agacé par tout ce qui peut ressembler de près ou de loin à la hiérarchie, ce qui fait que je suis assez content d'être universitaire parce qu'il n'y a personne qui peut m'emmerder en tant qu'universitaire, je ne l'accepte pas. J'accepte l'autorité si il faut, quand il faut, et uniquement si c'est moi qui décide que je l'accepte. Mais ça, je ne le trouverais jamais si j'avais un boulot dans le privé, donc je suis assez content de ma situation d'universitaire. »

Il existe, selon Laurence Viry, une difficulté à étudier ce mal-être universitaire, face à laquelle ni la sociologie ni la psychanalyse ne sont d'un grand secours : comme par écho au fait que la majorité des gens considère les universitaires comme des privilégiés, eux-mêmes, qui de par leurs travaux académiques sont d'ailleurs en général bien placés pour avoir connaissance de problèmes sociaux « plus graves », en tout cas plus spectaculaires, rechignent souvent à exprimer ou même à évoquer leurs souffrances. Par décence plus que par pudeur, et ayant intégré la vision que les autres ont d'eux, les universitaires se refusent à se laisser aller à la plainte, et tiennent leur rang, en relativisant et en pensant « qu'il y a plus grave ». De fait, la souffrance et difficulté du métier, si elle se voit dans les corps, est rarement exprimée directement dans les entretiens. Et l'on notera que l'enquête n°5, qui y fait directement référence dans le passage cité, s'abstient sagement de parler de

⁸⁵ Ibid. p14.

sa propre souffrance et pose le problème sur le ton de la plaisanterie. Si l'interrogation et si le mystère restent à ce point entiers pour lui, c'est bien que lui-même ne perçoit pas les raisons de la souffrance de ses collègues. Certains enquêtés, visiblement peu à l'aise dans l'université contemporaine, affirment, pour ne pas donner l'impression de renier totalement leur monde, que le métier leur plaisait quand ils ont embrassé la carrière, mais que la suite ne fut qu'une lente dégradation de leur attachement au milieu. L'enquêté n°6 fournit ici un exemple de ce type de stratégie :

« Moi, c'est un métier que j'ai beaucoup aimé, quand je suis rentré là-dedans, j'ai été très heureux, j'ai fait des rencontres intéressantes, importantes. Il y a des gens pour qui j'ai beaucoup de respect, oui, je suis fier qu'ils m'aient adressé la parole. Mais j'ai vu, au fur et à mesure, quand même, se raréfier ce type de relations. »

Si la filiation théorique de l'auteur est un peu confuse, Laurence Viry revendique toutefois ouvertement une parenté avec la sociologie de Bourdieu.⁸⁶ On verra que cette parenté s'incarne dans le fait que pour Viry, l'origine sociale des prétendants universitaires est déterminante dans leur adaptation au milieu académique.

L'une des notions fondamentales pour comprendre le milieu universitaire, les souffrances qu'il génère mais aussi les plaisirs qu'il procure, est selon Laurence Viry la notion d'épreuve. Cette notion, relativement polysémique, peut, dans le cadre du milieu universitaire, revêtir trois sens distincts. L'épreuve, dans son sens premier, le plus trivial et scolaire, est une épreuve instituée, un rite ponctuel de sélection auquel le prétendant doit satisfaire, sanctionné par un résultat binaire. Ces épreuves sont connues de tous et clairement définies dans le temps comme dans leur objet. Ce sont les thèses, les soutenances, les HDR, ou autres moments remarquables qui jalonnent et marquent la vie des universitaires (on verra pourtant que ces balises institutionnelles n'ont parfois pas laissé de souvenirs impérissables à ceux qui les ont passées). La deuxième forme d'épreuve que Viry conçoit est à prendre dans le sens de « faire ses preuves », c'est-à-dire de montrer, pour l'universitaire, sa capacité à endosser l'habit d'universitaire, et son aisance à assumer les toutes les tâches corollaires que le métier requiert, sans toutefois les exiger explicitement (et qui n'ont parfois rien de secondaire). Ce second type d'épreuve consiste à se montrer dans les colloques, à accumuler des relations de travail et une réputation. C'est une attitude générale, un test permanent plus qu'un examen ponctuel de passage. Elle est l'exact opposé de que l'enquêté n°4 nommait, en le déconseillant, « rester enfermé dans son labo ». On voit ici déjà poindre des analogies avec des thèmes bourdieusien ou lodgiens. Le troisième type d'épreuve que Laurence Viry conçoit dans son analyse est à prendre au sens de « mise à l'épreuve » de soi. C'est ce que le sens commun appelle les « épreuves de la vie », les moments critiques, les échecs, les déconvenues, qui sont selon l'auteure, fondamentales pour appréhender le mal-être universitaire.

Enfin, Laurence Viry emploie un autre concept cardinal dans son analyse : celui de Moi et d'Idéal du Moi (les majuscules sont importantes). Les deux n'étant évidemment pas exactement superposés, les ambitions inavouées ne s'ajustant jamais à l'évidence avec la situation réelle vécue, la distance entre le Moi et son Idéal serait ni plus ni moins que l'estime de soi de l'individu concerné. Plus grande serait la distance et plus faible serait l'estime de soi.

⁸⁶ « Je situe ma recherche au croisement de plusieurs champs théoriques. Mes principaux référents sont, la théorie de Pierre Bourdieu et la sociologie clinique. » *Ibid.* p35.

Ces notions préliminaires permettent à l'auteur de formuler ses hypothèses, dans lesquelles on retrouve une touche bourdieusienne assez marquée, encore que Bourdieu prendrait plus de précautions face à d'éventuelles accusations de « mécanisme » : « *La première est que l'origine sociale, la proximité avec le milieu universitaire sont des facteurs qui déterminent la plus ou moins bonne réussite dans ces épreuves* »⁸⁷.

Mais outre ces considérations sommes toutes relativement classiques dans l'analyse du milieu, ce sur quoi insiste plus Laurence Viry et qui la singularise, est la notion de composition et de recomposition identitaire permanente. On voit ici apparaître la prise en compte du psychisme de l'individu que la transdisciplinarité permet à l'auteur. Les jeux d'identité, la manière dont les individus se perçoivent eux-mêmes, le regard qu'ils portent sur leur parcours passé et le chemin qu'il leur reste à parcourir, en un mot, les bricolages identitaires et les manières de s'apprécier ou pas, sont au cœur de l'analyse de Viry. Elle souligne même que les entretiens réalisés avec les universitaires, sont parfois l'occasion pour eux de porter un regard plus extérieur et distancié à leur parcours, de faire le bilan et d'exprimer positivement des sentiments jusque-là restés à l'état non verbal. Cette vision de l'entretien comme permettant à l'enquêté de ramasser, au sens de collecter, son identité propre par agrégation d'expériences éparses, est perceptible dans ce passage de l'entretien conduit avec l'enquêté n°2 : « *Donc voilà. Bon, ça me sert aussi à moi, parce qu'un entretien ça permet toujours de mettre à plat des idées qu'on avait dans la tête.* »

C'est par le concept bourdieusien amélioré « d'habitus clivé » que Viry transmet cette notion de recomposition identitaire au moment de la socialisation secondaire que représente l'entrée dans l'enseignement supérieur.

« Ainsi, les enseignants étant en situation d'ascension sociale ressentent dans une très grande majorité, une contradiction entre ce qu'ils sont et ce qu'ils aspirent à devenir, les habitus acquis étant parfois non seulement différents mais encore opposés aux habitus en vigueur dans le monde universitaire. La rencontre d'habitus différents peut cependant avoir des effets tout à fait positifs, constructifs sur d'autres enseignants, puisque certains vont alors déployer une grande énergie afin de prouver qu'ils peuvent avoir une place dans le système universitaire. »⁸⁸

Une fois posé le cadre général de son raisonnement, Viry analyse les épreuves instituées que l'on a décrites plus haut (principalement, thèse, recrutement au poste de maître de conférence, HDR, passage au statut de professeur), dans l'ordre ou l'universitaire en devenir les passe normalement. Elle ne se contente évidemment pas de les énumérer, mais tente de comprendre grâce aux nombreux entretiens qu'elle a conduits, la manière dont elles sont vécues et interprétées par les universitaires eux-mêmes. On ne reprendra pas ici l'ensemble des analyses de Laurence Viry faites au sujet de toutes ces épreuves. On en commentera uniquement certaines à la lumière des entretiens conduits.

On peut déjà noter que Laurence Viry utilise la date de 1968 pour situer la fin du système mandarin lors de l'épreuve de la thèse. Avant cette date, Viry raconte :

« *J'ai rencontré des enseignants ayant connu l'époque où le mandarinate avait son heure de gloire. Ils m'ont décrit les relations qu'ils entretenaient avec leur directeur de thèse. Ils ne remettent pas en cause l'emprise de leurs professeurs, ils ajoutent même que parfois l'emprise dépassait le seul cadre de l'université.* »

⁸⁷ Ibid. p19.

⁸⁸ Ibid. p39.

La période présente se caractériserait au contraire par une plus grande latitude de l'étudiant vis-à-vis de son directeur de thèse. On verra dans la partie qui suit comment Judith Bernard confirme en partie cette analyse, tout en s'en éloignant paradoxalement dans le même temps.

« Si aujourd'hui comme autrefois, seuls les étudiants considérés comme capables de faire de la recherche sont acceptés en troisième cycle, une différence de taille existe cependant. Les candidats s'inscrivant en thèse n'envisagent plus la reprise du flambeau passé par leur directeur. Les modes de recrutement à l'université apparaissent moins dépendants des professeurs. S'ils peuvent espérer un soutien moral et un appui lors de leur candidature, ils ne peuvent plus (sauf cas exceptionnel) aspirer à une protection de leur directeur ou encore redouter d'être sous la dépendance tout au long de leur carrière professionnelle. »⁸⁹

On remarquera qu'Homo academicus, qui décrit le système mandarin dans le détail, ne s'intéresse qu'à la période antérieure à 1968, et à la crise universitaire de la même année. On retrouve donc le résultat auquel on avait abouti dans la partie précédente, qui veut que certaines des analyses de Bourdieu au sujet du champ universitaire commencent à être datées. Pour autant, si les entretiens n'insistent que peu sur le parcours d'entrée à l'université, et abordent donc rarement la question de la persistance ou pas du système mandarin lors des thèses, l'enquête n°4, qui a lui échoué, ou renoncé, à embrasser la carrière universitaire malgré l'obtention de sa thèse, aborde le sujet assez frontalement et semble tempérer l'ardeur de Laurence Viry à vouloir enterrer trop vite le mandarinat :

« Donc, il faut montrer qu'on est présent, ce que je conçois, mais il faut faire même allégeance. C'est-à-dire, accepter de... »

Se placer sous la...

Voilà c'est ça, accepter de... Comment dire, accepter d'être un peu serviteur à certains égards. Voilà c'est ça.

Serviteur d'un prof ?

D'un prof, voilà c'est ça. Bon, alors moi, mon directeur de thèse, il était quand même un peu comme ça, mais c'était quand même un homme qui respectait ses étudiants. Mais le problème, c'est qu'il est parti en retraite en fait, au moment où j'ai commencé à postuler, donc les rapports de force dans les commissions de spécialistes ont complètement changé, et si lui avait été là, j'aurais été reçu, c'est quasiment sûr. Comme lui, c'est un peu un mandarin en fait, mais lui étant parti, les rapports de force ont changé, et c'est là que j'ai commencé à me trouver de moins en moins soutenu en fait. Et j'aurais dû faire preuve de plus d'allégeance, mais j'ai pas voulu (rires francs). »

On notera encore, pour nuancer le propos de Laurence Viry, que les épreuves auxquelles les universitaires sont soumis, particulièrement en début de carrière, si elles représentent parfois un véritable parcours du combattant (on touche ici au problème de la précarité de nombre de jeunes universitaires), elles n'en laissent pour autant pas toujours aux universitaires un souvenir impérissable. Ces épreuves pour marquantes qu'elles soient, n'en sont pas pour autant traumatisantes comme le montrent les longues hésitations et la difficulté qu'ont les enseignants à les situer dans le temps. On citera dans ce sens l'enquête

⁸⁹ *Ibid.* p134

n°3 : « *Alors, j'ai fait ma thèse... je crois que j'ai soutenu... ma thèse... euh... en 80... 81. Est-ce que c'est ça ? Ça doit être ça, ça doit être vers cette époque-là.* »

Ou encore, ici l'enquêté n°5 : « *Mon parcours universitaire, euh... Donc, je suis diplômé de... l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon, euh... Bordeaux, en... 1982...* »

Cette relative amnésie montrée par certains, se double parfois curieusement d'une grande lucidité quant à leur parcours, et la présentation rationnelle qu'ils en font laisse parfois penser qu'ils ont déjà rationalisé la trajectoire de leur vie. L'enquêté n°3, qu'on vient de citer pour ses trous de mémoire, fait ainsi preuve au contraire dans cet extrait d'une remarquable aptitude à délimiter les étapes de sa vie en périodes claires : « *Donc, ma carrière est un peu en deux parties, ou en trois. Il y a une première partie...* ». Il explicite par la suite chacune des étapes qu'il a identifiées (Cf annexes).

Après avoir analysé ce qu'elle appelle des épreuves de soi, c'est-à-dire les mises à l'épreuve permanentes et constantes face auxquelles le milieu académique place l'universitaire (sont ici abordés les questions de la rémunération des universitaires, de leur conditions d'enseignement et du cumul des charges administratives et pédagogiques), et après avoir décrit des trajectoires sociales typiques dans l'université, sur lesquelles on reviendra bientôt pour les critiquer, Laurence Viry s'attache à analyser ce qu'elle nomme « deux phénomènes socio-psychiques transversaux », en conclusion de son ouvrage. Ces deux phénomènes, qui « *caractérisent la grande majorité des enseignants-chercheurs* » selon l'auteur, et expliqueraient pour beaucoup la différence entre l'apparente tranquillité et du milieu et le malheur qu'il suscite chez les agents qui le vivent de l'intérieur, seraient le besoin de reconnaissance et l'envie.

Pour ce qui est de la première de ces notions, on ne saurait donner meilleure synthèse de ce que Laurence Viry entend et développe dans son ouvrage que cet extrait de l'entretien de l'enquêté n°6 :

« *Il ne faut pas se cacher ça, les carrières, c'est important quand même. Les gens veulent bien faire carrière enfin, au bon sens du terme. Les carriéristes c'est pas ça. Mais, sans être carriériste, faire une carrière normale, c'est quand même quelque chose de légitime. Avoir la reconnaissance de l'institution à laquelle on appartient, des collègues qu'on fréquente ce n'est pas quelque chose qui est sans intérêt.* »

La reconnaissance dont il est question ici, et que relaie en termes sincères l'enquêté n°6 ne peut s'assimiler à de la fatuité ou à de l'orgueil déplacé. Elle ne constitue pour les intéressés en rien une demande extraordinaire ou extravagante. Elle n'est que l'indispensable sentiment de se sentir, sinon soutenu, du moins compris et accepté par ses pairs. On trouve par ailleurs ici une autre limite du narcissisme cynique déployé dans les ouvrages de Lodge. Les personnages lodgiens peuvent se passer de reconnaissance personnelle et interindividuelle du moment qu'une reconnaissance formelle, sous forme de postes ou de chaires en tous genres leur est confiée. Il semble au contraire qu'une reconnaissance plus humble, qui sanctionne l'appartenance à une communauté intellectuelle cette fois, soit la base de l'estime de soi et donc de l'équilibre psychique des universitaires. Il faut toutefois souligner que le besoin de reconnaissance, s'il peut aboutir à rassurer l'universitaire lorsqu'il est satisfait et quand il peut l'être, peut tout aussi bien, dans le cas d'ambitions exagérées et d'une vision de soi démesurément et désespérément optimiste, aboutir à le contrarier voire à le déstabiliser. A titre d'exemple de besoins de reconnaissance inassouvis car insondables, on citera l'enquêté n°5 :

« Ben, comme c'est fortement individualisé comme mode de reconnaissance, mais ce n'est pas la reconnaissance matérielle, il y a beaucoup de gens... Ici par

exemple, je connais, au moins trois personnes, ce qui est beaucoup par rapport à la production moyenne de génies, trois personnes qui se considèrent comme des génies. Mais qui sont inconnues dans les milieux intellectuels français (rires). Ils considèrent qu'ils sont beaucoup plus importants que Bourdieu, Habermas... Alors, ils ont peu publié etc., mais ils sont persuadés de ça. Et alors ils le vivent très mal (rires), la situation du génie méconnu. Et chaque fois que quelqu'un publie quelque chose ou a une reconnaissance, publie dans une revue plus prestigieuse etc. c'est comme si c'était écorcher les autres, vous voyez ? »

A la fin de cet extrait perce déjà la seconde notion développée par Laurence Viry, l'envie, qui se mue en jalousie lorsqu'elle se fixe sur des biens, matériels mais le plus souvent symboliques, détenus par d'autres (« *c'est comme si c'était écorcher les autres* »...). L'envie étant l'un des leitmotivs du livre de Judith Bernard que l'on commentera maintenant, on s'abstiendra de développer cette notion ici.

Ce qui commande de « passer » de Laurence Viry à Judith Bernard tient dans le fait que la souffrance psychique est mise en relation de manière un peu trop mécaniste par la première avec l'origine sociale, ou plutôt la proximité familiale d'avec le milieu universitaire. Or comme le dit bien à nouveau l'enquête n°5, visiblement au fait des développements de Laurence Viry :

« cette croisée sociologie et psychanalyse, ce qu'ils appellent sociologie clinique. C'est un des rares trucs qui existent. Mais elle insiste beaucoup sur des spécificités sociales, notamment sur les problèmes liés aux enseignants issus des classes populaires, avec le paradigme Jack London, Annie Arnaud etc, ce type de choses, les habitus clivés... J'ai l'impression que... alors évidemment, il y a des formes spécifiques qui sont liées aux origines sociales, mais moi, mon expérience, c'est que ça embrasse des gens qui sont issus de groupes sociaux extrêmement divers, ces pathologies, ces formes de... Donc il manque quelque chose sur ce domaine, et je n'ai pas lu de choses essentielles »

On s'attardera donc maintenant sur l'univers fictionnel de Judith Bernard, dans lequel, effectivement, le besoin de reconnaissance mais surtout l'envie, semblent frapper tout le monde sans distinction d'origines sociales.

B- Judith Bernard ou David Lodge et Laurence Viry réconciliés

Après avoir présenté les travaux de Laurence Viry, et dit en quoi ils permettaient de réintégrer dans l'analyse un certain mal-être des universitaires, on s'attachera maintenant à montrer qu'on peut tirer du roman de Judith Bernard, *Qui trop embrasse*⁹⁰, un cadre situé à mi-chemin entre celui de David Lodge et celui de Laurence Viry. On présentera donc ici la vision qu'a Judith Bernard de l'université, et l'on dira ensuite en quoi cette vision complète utilement celle que David Lodge déploie dans ses livres.

⁹⁰ Editions Stock, 2008

Il faut encore préciser que, le livre étant assez récent, et son auteure étant française, il m'a été possible de la rencontrer pour un entretien. L'analyse qui sera ici faite du livre de Judith Bernard est donc tirée à la fois du texte même et de l'entretien avec l'auteure, complément utile à la bonne compréhension de ses intentions et de son ressenti.

Il faut d'abord dire, en préambule à cette partie, que le livre de Judith Bernard est totalement autobiographique. Le parcours personnel que l'auteur présente dans le livre présente l'intérêt supplémentaire de se situer à Lyon, milieu universitaire dont est issue la grande majorité des enquêtés de ce travail. L'échantillon n'est donc pas faussé par l'apport d'un élément extérieur... On ne saurait mieux résumer le parcours de l'auteure, et l'intrigue du livre par la même occasion, qu'en lui laissant la parole directement :

« Donc, au sortir du bac, je fais hypokhâgne, khâgne au lycée Fénelon à Paris, j'intègre normale Sup, à l'époque on dit Fontenay-aux-Roses, maintenant c'est devenu normal Sup Lyon. Donc j'intègre normale Sup tout de suite après ma khâgne. Dans le cadre de normale Sup, je passe évidemment ma licence, ma maîtrise, je passe l'agrégation de lettres modernes, puis je fais un DEA...

Un DEA de quoi ?

Théâtrologie on dit. Etudes théâtrales, sur les répétitions de théâtre. Et ensuite, au sortir de normale Sup, j'obtiens un poste d'allocataire monitrice, à Lyon, à l'université de Lyon II, où je pars pour faire ma thèse en théâtrologie et en linguistique.

Ça, c'était en quelle année ?

Alors, je pars à Lyon en 96, je crois, je prends mon poste en septembre 96, et je soutiendrai ma thèse en décembre 2000, après quatre ans donc comme allocataire monitrice puis comme attachée temporaire d'enseignement et de recherche. Voilà pour ce qui est du parcours. Donc, tout ça se termine en 2000, où je soutiens ma thèse en décembre, et puis 2001, je termine mon poste d'ATER et puis après, je n'ai plus jamais eu de responsabilités à l'université. »

Le livre raconte donc la période lyonnaise, ou l'auteure prépare sa thèse, dans une relation ambiguë avec sa directrice de thèse sur laquelle nous reviendrons. Laquelle thèse se soldera par un échec cuisant, l'auteure n'ayant pas obtenu les félicitations du jury, mais au contraire la très antiphrastique mention Très Honorable, agrémentée, ultime affront, d'un rapport de thèse désastreux.

En synthétisant le propos de l'auteur, on peut dire que l'espace universitaire se caractérise dans sa vision par trois traits fondamentaux que l'on développera successivement. C'est d'abord un espace à distinguer clairement du monde de l'enseignement secondaire. C'est ensuite un espace dans lequel l'entregent et les connexions sont si importants que cela confine presque à la corruption. C'est enfin et surtout un espace d'une extrême violence.

Le monde universitaire, dans l'esprit de Judith Bernard s'oppose donc premièrement et complètement à un second espace social qui pourrait lui ressembler : le monde de l'enseignement secondaire. Le monde de l'enseignement serait donc pour elle bidimensionnel, scindé définitivement entre d'un côté, le monde de l'enseignement secondaire, dont le maître mot serait la méritocratie, et de l'autre, l'enseignement supérieur et le monde de l'université, dont on verra en quels termes il est analysé. Il faut noter que c'est pour mieux souligner les lacunes et les bassesses du monde académique que Judith Bernard oppose les deux modèles et décrit le premier en négatif par rapport au second. Le monde de l'enseignement secondaire, vers lequel s'est orienté l'auteur juste

après l'échec de sa thèse, incarnerait pour elle l'antithèse parfaite du monde universitaire. Il ne laisserait aucune place à l'entregent, aux relations de pouvoir, à la « diplomatie » ou aux intrigues, mais, dans un schéma très « IIIème République », ne ferait que consacrer des compétences et des savoirs purement scolaires. La frontière qui sépare ces deux mondes est pour elle assez claire. Si le monde de l'enseignement secondaire, ou en tout cas sa logique égalitariste et méritocratique (chacun serait à « armes égales ») déborde légèrement sur le supérieur, puisque les classes prépa ne sanctionnent encore que de pures performances intellectuelles, l'agrégation, version secondaire, serait la dernière épreuve (on retrouve ici le sens « d'épreuve instituée » présenté plus tôt par Laurence Viry) fonctionnant réellement « au mérite ». Toutes les épreuves se situant au-delà font partie du dangereux milieu universitaire, et les savoirs qu'il sanctionne sont plus des savoir-être que de pures connaissances ou compétences.

« ce qui se passe c'est que quand on est dans les diplômes et les concours pré-universitaires, enfin, avant la carrière universitaire, on est dans la méritocratie, vraiment, je crois. C'est-à-dire que passer l'agrégation, ça suppose des performances intellectuelles et discursives que chacun peut s'efforcer d'acquérir, de déployer. »

Dans cet espace de l'enseignement bidimensionnel, les professeurs, selon qu'ils appartiennent à l'un ou à l'autre des deux versants du milieu ne sont évidemment pas les mêmes. Si les professeurs du secondaire sont au service de la démocratisation du savoir, et sont « au front », les professeurs du supérieur sont quant à eux des privilégiés, pour ne pas dire des « planqués ». On retrouve ici le thème développé par Laurence Viry sur les supposées conditions de travail favorables des universitaires.

« Si j'avais été enseignant-chercheur en théâtrologie, je n'avais aucune difficulté à poursuivre mes recherches en théâtre tout en étant enseignante, en gagnant ma vie en étant enseignant-chercheur. »

Cette dimension sera atténuée au cours de l'entretien, l'auteure confessant même *in fine*, en reprenant presque mots pour mots l'analyse que Laurence Viry fait dans sa troisième partie :

« D'abord, parce qu'il n'y a pas tant de liberté qu'on le dit, on prétend que ça fait une vie super chouette, en réalité les universitaires sont un peu assommés de travail parce qu'il y a de plus en plus de charges administratives en plus de leurs charges d'enseignement et de recherche. Donc en fait, il y a beaucoup beaucoup de travail, ça ne s'arrête pas en été, parce qu'en été on prépare les cours de la rentrée souvent. Ils sont assommés de travail, pour des rémunérations pas très très gratifiantes »

Face aux professeurs du secondaire, marqué par un certain sens social, et une volonté de rendre à la société, par l'enseignement, ce que l'école leur a transmis, les professeurs du supérieur manifestent un égoïsme certain, qui s'incarne dans l'obsession carriériste permanente. Contrairement au sens commun qui doterait les universitaires d'un esprit assez large, ouvert ou tolérant, Judith Bernard n'hésite pas à les décrire comme monomaniaques, passionné jusqu'à l'excès par des épiphénomènes (on agite ici la figure de l'expert étroit d'esprit, intéressé uniquement à ses recherches et à ses découvertes). L'extrait suivant en témoigne :

« C'est-à-dire, le projet de vie, c'était de rester vivante et incarnée, et je ne concevais pas l'université comme un sacerdoce, une passion univoque, je n'étais pas mono-centrée sur l'université. Et ça, je pense que ça ne pardonne pas à l'université. Je pense que l'université, française en tout cas, n'a pas de place,

n'a pas d'espace pour accueillir des personnalités qui seraient un petit peu multifonctions. Il faut être très monomaniacque pour faire carrière à l'université. Donc, « qui trop embrasse », c'est plutôt pour renvoyer à la largeur du spectre de mes activités et de mes vocations qui débordait complètement l'étroitesse du fonctionnement universitaire, et des places qui sont faites. »

Les universitaires s'assimilent ici clairement à des fonctionnaires serviles, peu imaginatifs ou créatifs. Sans faire d'excès d'interprétation, on voit que ce type de tempérament se rapproche de celui du bureaucrate borné promu par les réformes actuelles. On notera par ailleurs que s'il est commun pour un agent de se défendre de tout carriérisme (il est rare qu'un individu se déclare ouvertement cynique ou arriviste), l'observation de Judith Bernard est ici intéressante en ce qu'elle considère comme nécessaire le fait d'avoir une vocation particulière pour intégrer le milieu universitaire. Face à Bourdieu, qui ne dotait que la moitié de ses agents de cette fameuse vocation, sous forme de *libido sciendi*, Judith Bernard semble considérer que posséder un intérêt univoque pour une matière conditionne l'entrée à l'université, mieux, que l'éclectisme est à proscrire. Elle rejoint ici l'enquête n°4, qui confie à propos du choix du sujet de la thèse :

« Si je pouvais le refaire, je prendrais un sujet ce qu'on appelle mainstream, c'est-à-dire bateau quoi, pas bateau quand même, parce qu'il faut quand même que ça ait son intérêt. Mais pas trop d'originalité, avec, comment dire, une méthodologie typique, c'est-à-dire un modèle, et un test économétrique et voilà. Voilà, je ferais ça. Là, j'ai pas du tout fait ça, je suis allé sur l'interdisciplinarité, des choses comme ça, alors ça, on en parle beaucoup, ça fait très bien, mais en fait il faut surtout pas le faire. Alors, pour mon directeur de thèse c'était bien, mais après, pour trouver du boulot en dehors de votre université... »

Enfin, et toujours dans le cadre d'une opposition franche entre le monde de l'enseignement secondaire et le milieu universitaire, on peut dire que dans l'esprit de Judith Bernard, le monde universitaire est un monde quoi favorise une reproduction sociale pour le moins brutale. Selon l'auteur, pourtant « *fille de professions libérales : mère psychanalyste, père médecin* », le capital culturel et l'origine sociale, si hauts soient-ils, demeurent insuffisants à déjouer les mécanismes de reproduction du champ. Contrairement à l'enseignement secondaire, qui préserve autant que faire se peut les chances de tous ses prétendants (même si l'auteur concède « *Au moment où j'écris le livre, je suis devenu prof dans le secondaire et je vois des gosses autour de moi qui partent nettement handicapés sociaux, si je puis dire par rapport aux chances que moi j'ai eues dans la vie.* ») le monde universitaire sanctionnerait tellement de savoir-être, que les individus ayant été socialisés dans ce milieu (les enfants de professeurs du supérieur étant le cas d'école) partiraient avec un avantage décisif dans la course à la reconnaissance, fort de pouvoir décrypter les codes et les manières obscures qu'impose le champ. Cette vision est présente dans ce passage de l'entretien conduit avec l'auteur :

« et donc les profs du secondaire sont dans le fantasme que la méritocratie est efficace. Donc à mon avis, ce ne sont pas de bons éducateurs pour former des aspirants universitaires. En revanche, les universitaires, qui connaissent le milieu de l'intérieur, sont à même de transmettre à leurs enfants les petit savoir-être qui leur permettront de faire la différence avec les néophytes comme moi. »

Judith Bernard n'est donc pas dupe de la méritocratie qu'elle croit déceler dans le monde de l'enseignement secondaire. Dans un travail qui fait une si grande place à Bourdieu, on ne pouvait de toute façon pas reconduire le mythe la méritocratie républicaine et de

l'institution scolaire sans le questionner. Judith Bernard semble prétendre ici que bien que la méritocratie soit un mythe, le simple fait que ses premiers promoteurs (les professeurs) croient en elle, contribue à donner de la réalité et de l'effectivité au mythe. Il contribue cependant aussi à laisser penser à ceux qui baignent dans ce mythe, comme c'est ici le cas de l'auteur, que la méritocratie est au principe de tous les champs de l'enseignement, qu'ils soient secondaire ou supérieur. L'auteur pense dès lors que c'est l'une des méprises qui a conduit à son échec.

On l'a vu, dans l'ontologie universitaire de Judith Bernard, le milieu universitaire se définit d'abord négativement, par opposition au monde de l'enseignement secondaire. Pour autant, Judith Bernard définit aussi positivement le monde académique. Abstraction faite du milieu de l'enseignement secondaire, le monde universitaire apparaît dans le livre, tout comme dans l'entretien, comme passablement corrompu. Le mot n'est pas ici trop fort tant l'impression qui domine à la lecture est noire. Certes, on objectera, comme le fait l'enquête n°5, que les exclus du champ sont toujours très prompts à écrire des pamphlets pour dénoncer les mécanismes coupables qui ont selon eux conduit à leur éviction. Pour autant, l'enquête n°4, lui aussi contraint d'abandonner son destin universitaire, s'est reconverti sans trop de difficultés, et semble-t-il sans trop d'aigreur, et n'a pas ressenti le besoin d'écrire pour régler des comptes. Certes, l'auteur ne s'en défend pas, le livre a été écrit « *dans la blessure* ». Mais la rancœur certaine de Judith Bernard vis-à-vis du champ qui l'a évincé (ou duquel elle s'est sentie rejetée) ne doit pas invalider ses descriptions, au motif d'une trop grande partialité.

Dans cet espace corrompu, Judith Bernard s'attache longuement à analyser le mandarinat à travers la relation complexe qu'elle entretenait avec sa directrice de thèse. N'en déplaise à Laurence Viry, qui analyse une régression notoire des mécanismes de ce type dans son livre, le mandarinat est ici poussé à son paroxysme, tout en incluant cependant des dimensions rarement évoquées dans les analyses à son sujet. L'université ici décrite est dominée par des grands pontes, qui, bien qu'ils ne disposent d'aucune autorité scientifique reconnue, n'en sont pas moins parvenus à étendre leur emprise sur les universités dans lesquelles ils sont en poste. La description prend donc ici des accents bourdieusiens : « *Elle n'avait aucune production scientifique, ou alors de petits articles de description de spectacles qui ne relevaient absolument pas pour moi de la recherche universitaire.* ». La vocation scientifique univoque et monocentrée, que l'auteure analysait plus haut comme nécessaire pour entrer et « percer » à l'université se transforme, dans le cas des mandarins, en volonté déterminée et précoce d'asseoir son pouvoir temporel sur l'université. On trouve en ce sens dans l'entretien :

« Ben, oui, j'étais dirigé par une professeure qui n'avait pas d'autre vocation que sa carrière universitaire, qui avait renoncé très tôt dans son parcours à d'autres options, elle avait voulu devenir comédienne, disait-elle puis elle avait renoncé, « faute de talent » comme elle disait. Elle, elle n'avait pas couru plusieurs lièvres à la fois. Elle avait décidé de faire son nid à l'université, et elle l'avait très bien fait. »

Il existe toutefois une différence, presque quantitative entre le pouvoir temporel façon Bourdieu et celui qui est décrit ici. S'il est comme contrebalancé, en tout cas atténué par le manque de ressources et de reconnaissance scientifiques de ses dépositaires chez Bourdieu, le pouvoir temporel, par la force de l'accumulation (qui fait l'objet d'une attention constante et d'efforts répétés) prend selon Judith Bernard des accents irrésistibles et inexorables. Le pouvoir des mandarins est sans autres limites que celles du champ disciplinaire qui les concerne, et sans commune mesure avec celui dont jouissent les

puissants dans la théorie bourdieusienne. L'intéressée précise au sujet de sa directrice de thèse :

« Donc elle était dans une position de pouvoir, et avec un entregent considérable, qui fait qu'elle avait toute la latitude pour construire ou déconstruire des carrières dans la discipline qui la concerne. »

Ou encore, et comme si la progression temporelle était linéaire et inexorable :

« Elle est toujours en poste maintenant ?

Ouais, ouais, elle est à Paris III, bien sûr, elle a continué sa course aux étoiles. Oui oui. Elle est très très bien placée. Elle a réussi tout ce qu'elle voulait. »

Si le pouvoir social du mandarin excède la simple cooptation, il se pare dans le cas Judith Bernard, d'un attribut particulier et paradoxal. Comme un hommage que le vice temporel rendrait à la vertu scientifique ou littéraire, et comme en écho au besoin de reconnaissance manifesté par les universitaires et analysé par Laurence Viry, c'est ici plus le mandarin qui recherche l'admiration voire l'estime de son subordonné que l'inverse. C'est donc le mandarin qui cherche à se racheter une légitimité face à celui qui devrait être son sous-fifre. On voit ici affleurer le motif de la jalousie intellectuelle et de l'envie que suscite la personne même de l'érudit aux yeux du béotien frustré, déjà dénoté par Viry ou l'enquêté n°5. On fera ici crédit à l'auteure de sa bonne foi en évitant de mettre les citations qui suivent au compte d'une quelconque immodestie de sa part :

« C'est elle qui m'a fait venir. Elle a créé le poste pour moi, elle me voulait, parce qu'elle est très sensible au prestige des diplômés, elle a toujours eu des paillettes dans les yeux quand elle était en face de normaliennes ou de normaliens, il faut savoir qu'elle a raté elle-même normale Sup [...] Donc, j'ai compris après, ce que moi j'incarnais, d'être à la fois normalienne, et de poursuivre mon activité de comédienne, incarnait pour elle une espèce de double à la fois très désirable et insupportable. J'étais ce qu'elle avait voulu être, raison pour laquelle sans doute, elle m'avait fait venir, elle m'avait recrutée, et en même temps, finalement, à la fréquentation, c'était impossible. La relation était trop douloureuse, trop malheureuse. »

Mais cette convoitise intellectuelle du mandarin pour son poulain n'est pas la seule caractéristique originale que Judith Bernard ajoute à la relation mentor-protégé. En effet, la cooptation n'aurait pas de sens si l'impétrant ne partageait avec son inspirateur une commune vision de l'institution. Plus qu'un successeur, c'est un héritier que cherchent dès lors les mandarins, plus qu'à un passage de relai définitif, c'est à une passation de pouvoir qu'on assiste, avec promesse de l'héritier de continuer l'œuvre du maître dans le même esprit. A l'auteure elle-même, dont on a évoqué la fin funeste, sera donc préférée dans ce rôle de confiance, une autre normalienne, plus proche idéologiquement et esthétiquement du mandarin. La relation d'autorité intellectuelle est à ce point renversée entre les deux femmes que celle qui fut un temps l'instigatrice de l'échec planifié semblera afficher à la fin du livre quelques remords coupables et néanmoins surréalistes face aux conséquences de ses manœuvres sur la vie de son ancienne thésarde.

On touche, avec cette jalousie du mandarin, et ce refus d'allégeance du protégé, à une autre caractéristique du milieu universitaire corrompu décrit par Judith Bernard. Face aux institutions, aux normes implicites qu'elles imposent, au pouvoir formel qu'elles confèrent, semblent se dresser les individus qui les incarnent. Dans ce monde-là, les luttes d'égo excèdent les relations hiérarchiques, et les agents sont distribués dans l'espace universitaire par leur personnalité plus que par leur place dans l'organigramme de l'institution. Cette grande personnalisation, ou personnification des rapports sociaux, qui fait s'effacer les

statuts derrière les talents et les tempéraments, fait qu'il est difficile de proposer un système d'analyse convainquant et durci de ces mêmes rapports. *« Ce qui rend cette issue tragique inéluctable, au fond, c'est l'inadéquation fondamentale de ma personne à ce circuit, et à ces savoir-faire là. »*

On retrouve cette attention particulière accordée par l'institution au tempérament de l'impétrant dans ce passage de l'entretien conduit avec l'enquêté n°6 :

« c'est pas seulement idéologique, je vous dis, c'est pas seulement idéologique, il ne faut pas croire, l'université supporte assez bien les idéologies diverses, c'est les styles qui ne sont pas supportés ! Autrement, elle s'en fout l'université ! Il peut être bolchevik ou ultralibéral, elle s'en fout ! Ça se digérera ça... Mais par contre, le style ! Le style de l'individu, sa manière de penser, sa manière de déplacer les problèmes... Ah, ça... Elle aime pas, ça... »

L'enquêté n° 3 semble relayer la faible importance de la tendance politique des universitaires pour leur recrutement (même si, comme Judith Bernard, tous ont connu un « copain », empêché d'exercer du fait de ses engagements politiques radicaux...) en poussant plus loin l'analyse : le militantisme immunise parfois des critiques :

« Non, enfin si, je suscite des inimitiés absolument insurmontables. Mais je pense, justement, j'ai essayé de l'expliquer à mes jeunes collègues, moi, le bilan que je fais de tout cela, c'était justement parce que j'étais militant, on ne m'a jamais embêté. »

Les relations de pouvoir fluctuent et s'insèrent dans des raisons personnelles que la raison analytique ignore et qu'il est difficile de retracer avec justesse. On aboutit ici à un paradoxe du champ universitaire, énoncé justement par l'auteure. Le champ universitaire, par la reconnaissance mutuelle et exclusive de légitimité qu'il conçoit au travers de sa fameuse communauté des pairs, attribue normalement les postes en fonction de mérites personnels, tels que mesurés par ceux qui en sont capables. Cette reconnaissance quasi clanique laisse évidemment beaucoup de marge à la subjectivité. On retrouvera d'ailleurs bientôt cette subjectivité affligeante dans l'exercice de la soutenance de thèse de l'auteur, rituel pourtant suprême de la liturgie académique. On a vu que cet aspect subjectif et interpersonnel prenait à l'université une place prépondérante selon Judith Bernard. Or, par la manière même dont est structuré le champ (cette reconnaissance des pairs), on oblitère *de facto* la dimension personnelle, en la considérant à priori comme inopérante. Ce paradoxe est ainsi formulé ici par l'auteure :

« Il y a des honnêtes gens, c'est évident. Le problème, c'est qu'on fait le pari qu'il n'y a que cela. Il n'y a pas que cela. Il y a aussi des personnes tout à fait immorales, déloyales, qui ne s'inquiètent que de leur propre progression de carrière, et ces gens-là ont tout pouvoir pour détruire des carrières et faire avancer la leur. »

Enfin, au registre de ce que l'on a appelé la corruption, la « malhonnêteté, la déloyauté », du milieu universitaire selon Judith Bernard, il faut ici rappeler la notion lodgienne de microcosme. Dans une vision un peu trop systématique, les universitaires se connaissent ici tous et les mailles des réseaux sociaux qu'ils tissent sont pour le moins serrées. Or les connexions et l'entregent se déploient d'autant mieux que le milieu considéré est étroit et confiné. On trouve trace de cette correspondance entre petitesse du milieu et force du réseau social dans ce passage :

« je crois que c'était au Conseil National Universitaire. C'était un lieu qui était infesté des alliés de ma directrice de thèse. Elle n'y avait que des amis partout. Donc je savais de toute façon que l'arbitrage se ferait en sa faveur. J'avais aucune chance moi, de faire entendre ma cause. »

Cette impression de petit monde que laisse l'université de Judith Bernard est confirmée par les coïncidences, (dont on a vu que la récurrence était une des techniques employées par Lodge pour rendre l'effet microcosme) racontées par l'auteure. Le fait qu'elle croise au théâtre, à Paris, sa directrice de thèse, longtemps après le désastre de la soutenance, contribue à faire du champ universitaire un lieu où les rencontres imprévisibles et improbables sont inévitables.

Après avoir décrit successivement l'université comme s'opposant en tous points à l'enseignement secondaire, et montré à quel point elle était corrompue, il semble maintenant nécessaire d'insister sur la dernière caractéristique du champ universitaire qui ressort du livre et de l'entretien : son extrême violence. On notera avant tout et à titre anecdotique, que la grande animosité du milieu universitaire s'incarne dans le fait que les noms des personnages originaux ont été remplacés par des noms d'animaux, y compris celui de l'auteure elle-même, qui devient ainsi Juliette Canard... L'université apparaît régie par la « loi de la jungle » de manière encore plus explicite.

De manière moins anecdotique, pour souligner cette violence latente au champ universitaire, l'auteure fait d'abord un détour par le ridicule du rituel académique, et souligne la dimension sacré que le champ tente d'imposer à ses acteurs (et dont ceux-ci jouissent aussi allègrement). Judith Bernard tourne en dérision le jeu, la mascarade des convenances universitaires, montre l'incongruité ou l'absurdité des pré-requis du milieu. Le rituel de la bibliographie gonflée à l'excès, auquel se doit de sacrifier tout impétrant « sérieux » est ainsi démonté et démythifié :

« avec les fameuses bibliographies, qui ne doivent pas faire moins de 25 pages, alors qu'il est évident que personne ne peut lire des ouvrages s'étendant sur 25 pages. Donc c'est évidemment une mascarade cette histoire de bibliographie. »

Les atours cléricaux dans lesquels se drapent les jurys de thèse sont aussi amplement commentés dans le livre. Jusque ici, rien que de très nouveau, mais c'est dans la façon de montrer le lien entre l'intouchabilité du sacré et la violence ressentie par les nouveaux entrants que Judith Bernard excelle. Le côté pernicieux et profondément pédant du milieu proviendrait selon elle de l'écart entre la manière catégorique qu'il a de consacrer des rites conventionnels et de ne tolérer aucun écart, et l'apparente accessibilité accueillante du champ. On ne saurait mieux dire que cet extrait :

« Alors, il y aurait blasphème dans le sens où on sent bien que l'institution universitaire à des rites et des liturgies comme une instance sacrée, que donc, ces représentants éminents paraissent être des membres d'un clergé, qui doivent faire l'objet d'un respect, du même respect qu'on a pour le sacré, tout le problème étant que c'est un sacré qui ne dit pas ses règles. Moi je trouve que c'est ça la très grande violence du système universitaire. C'est qu'il exige des savoir-faire qu'il ne formule jamais. Personne ne dit jamais officiellement ce qu'on doit être et ce qu'on doit faire pour mériter sa place. Ce ne sont que des non-dits, des rumeurs dont on s'informe par la voix de ses camarades »

On retombe ici sur l'importance de la reproduction sociale dans le champ, puisque ces non-dits sont évidemment plus à portée de l'agent qui a baigné dans le milieu depuis son plus jeune âge, et dont les parents seront d'utiles conseillers.

La mascarade universitaire trouve son paroxysme quand elle déconstruit jusqu'à l'objet même du champ, son « fonds de commerce » : la recherche scientifique. C'est au moment où la science n'est plus qu'un accessoire au service des agents, et s'efface derrière les querelles d'égo, que le champ universitaire perd le dernier atout qui faisait encore son lustre. Les dehors de la scientificité, bien que l'on soit ici dans une discipline au combien littéraire, constituent dès lors l'arme ultime pour décrédibiliser un adversaire, l'exclure symboliquement du champ et le renvoyer à son insignifiance profane.

« Il a cette drôle formule [un des membres du jury de thèse, au sujet des disciplines autres que la sienne propre], « soit que je les ignore, soit que je les ignore », avec le double sens d'ignorer, c'est-à-dire 1) je ne les connais pas, 2) je les méprise. Donc voilà, ça dit clairement un certain état d'esprit de la recherche française. »

La frilosité caractérisée face à la transdisciplinarité serait donc, plus qu'une incompétence assumée, un moyen de dénier à l'opposant ses prétentions scientifiques, autrement dit, de lui retirer son droit d'entrée dans le champ. (« *mes compétences ont été si violemment rejetées de l'université comme parfaitement inadaptées au monde universitaire* »)

Outre ces aspects sacrés, la violence du champ universitaire proviendrait de son caractère passablement infantilisant, pour celui qui tente d'y entrer et d'y progresser. Au besoin de reconnaissance analysé par Laurence Viry, Judtih Bernard ajoute cette fois une dimension puérile. Cette infantilisation découle nécessairement de ce qu'on vient de dire : puisque la science n'est plus qu'un accessoire, puisque la discipline et ses codes ne sont qu'un outil, et connaissant le degré de personnification des relations professionnelles, la reconnaissance académique suppose plus qu'une révérence ou même une allégeance, elle requiert une subordination fidèle.

« Bon, or dans le milieu universitaire, toutes les promotions ne se font que sur des évaluations comme ça, subjectives, arbitraires etc. Donc, en quelque sorte, on est toujours en dessous de quelqu'un, dont on dépend entièrement, pour grimper, c'est ça qui est infantilisant. C'est très infantilisant, on est sans arrêt en train de devoir faire compétition vis-à-vis d'une figure tutélaire, paternelle ou maternelle, on a toujours quelqu'un au-dessus, à qui on doit prouver son mérite, c'est pas exactement un mérite savant, c'est un mérite personnel. Donc c'est la position de l'enfant qui veut plaire à sa maman. C'est ça ! Les universitaires sont des enfants qui veulent plaire à papa-maman. Papa-maman étant le puissant au-dessus d'eux, dont dépend la suite de leur carrière. »

Cette puérité manifeste des jeux académiques se doublerait encore selon l'auteure d'une grande vanité, dans les deux sens que possède le mot, l'orgueil et l'inutilité. Pour le premier de ces sens : « *Il y a une ambition énorme... D'abord, il faut rappeler que les universitaires sont des grands narcissiques.* ». Et pour le second : « *Quand on est maître de conf', il faut passer prof, quand on est prof, il faut passer directeur du département, quand on est directeur du département, il faut passer doyen etc. etc. etc. On ne fréquente que des ambitieux, on est contaminé par ça, et on passe sa vie à pff... Courir après des chimères ! (d'un air de dépit profond)Voilà. Voilà mon explication au malaise... universitaire. »*

Enfin, châtement suprême qui synthétise tout ce qu'on vient de dire, et résume à lui seul cette violence corporatiste du champ : la radiation à vie qu'il impose *de facto* à qui n'aurait pas réussi à l'intégrer du premier coup. Le rapport de thèse de l'auteur, accablant, et transmis qui plus est aux comités de sélection pour un éventuel recrutement, lui interdit en effet définitivement l'accès au champ. Cet aspect irrémédiable et définitif du rejet face à des candidats peu conventionnels se retrouve dans le témoignage de l'interviewé n°4 : « *et là, on m'a fait clairement comprendre que j'étais dans les profondeurs du classement donc, j'ai compris qu'il fallait que je fasse autre chose.* »

Ce phénomène de marquage indélébile, que l'auteure compare au passeport jaune de Jean Valjean, dénotant son séjour au bagne, semble assez bien cristalliser le point de vue de Judith Bernard sur l'ensemble des mécanismes du champ. Il souligne en effet la complexité de la relation mandarin-protégé (il n'était pas ici dans la volonté de la directrice de thèse de saper définitivement la carrière de sa thésarde, ce qui la mettra dans l'embarras par la suite). Il souligne l'étroitesse du milieu et la force de l'entregent : la directrice composa son jury de proches, dont elle connaissait bien avant la soutenance les opinions au sujet du travail proposé. Ce mécanisme d'exclusion souligne par ailleurs que la légitimité mutuelle de la communauté des pairs permet de se passer de toute instance d'arbitrage des conflits (« *Donc je savais de toute façon que l'arbitrage se ferait en sa faveur. J'avais aucune chance moi, de faire entendre ma cause. Donc non, il n'y a pas... c'est un monde sans justice. Il n'y a pas de justice l'université.*»). A l'extrême aval de la chaîne alimentaire académique, le banni témoigne enfin de la violence du milieu à l'encontre de celui qui n'aurait pas su décrypter à temps les signes du sacré de l'institution.

Précisons encore que le point de vue radical présenté ici au sujet de l'université est celui de l'auteure, et nécessiterait sans doute quelques nuances. Il n'empêche que dans la véhémence se trouvent souvent concentrés et exposés nombre d'éléments que trop de précautions oratoires feraient disparaître, et à côté desquels une analyse trop sereine et flegmatique aurait tôt fait de passer. Si les exclus ont un penchant marqué pour le style pamphlétaire, il n'en demeure pas moins qu'ils témoignent dans la sincérité et sans se prendre trop au sérieux (n'ayant plus rien à perdre, même symboliquement) de la douleur vécue que de nombreuses analyses peinent à retranscrire.

Dans le livre de Judith Bernard se trouvent donc concentrés des dimensions présentes chez David Lodge et chez Laurence Viry. Le ridicule de certaines des coutumes du champ est tourné en dérision, la bassesse de certains comportements est mise en exergue, mais la violence de ces agissements et la souffrance qu'ils génèrent chez ceux qui les subissent n'est pas oubliée pour autant au service du comique. On verra maintenant comment l'œuvre de Zadie Smith, en atténuant le côté pamphlétaire, tout en dotant ses personnages d'une grande sensibilité, semble se rapprocher au plus près de la situation des universitaires.

C- Zadie Smith et les fragilités du milieu universitaire

L'ultime support de fiction qui sera présenté ici pour l'analyse du milieu universitaire sera le roman de la jeune écrivaine anglaise Zadie Smith, intitulé *De la beauté*⁹¹. Il semble que ce livre, à la suite des ouvrages de Laurence Viry et de Judith Bernard, apporte un complément utile aux analyses et aux descriptions du milieu universitaire faites par David Lodge. On

⁹¹ Publié en 2005 en anglais sous le titre original *On beauty*, c'est l'édition de 2007, chez Folio qui sera utilisée et citée dans ce travail.

l'a dit, si la posture cynique et moqueuse adoptée David Lodge est utile pour déconstruire les mécanismes du champ, et si cette posture peut permettre à l'analyse de ne pas se contenter naïvement du discours de façade des universitaires sur leur milieu, elle peut aussi, de par son caractère par trop désabusé, « passer à côté » d'éléments fondamentaux du champ universitaire. La critique narquoise de David Lodge fait par ailleurs partie intégrante du milieu, tant la posture de l'universitaire blasé vis-à-vis des absurdités de son milieu est répandue (on rencontre peu de champs sociaux dans lesquels les agents sont aussi peu fiers de leur profession, et le sentiment corporatiste, qui surnage toutefois vaguement, se double très rarement d'un sentiment de satisfaction d'appartenir à l'université). Les universitaires, dont l'esprit critique est l'outil de travail (ou devrait l'être), se gênent rarement pour appliquer ce dernier à leur propre milieu, et le manque d'autocritique n'est pas un procès que l'on peut valablement faire aux universitaires en général. Les universitaires auraient donc intégré Lodge dans leur discours, ce qui tendrait, comme par « effet de théorie » à donner raison à l'auteur anglais (l'effet de théorie est constitué lorsque que le simple fait d'énoncer quelque chose lui donne réalité, un exemple d'actualité en est donné, en économie, avec les fameuses agences de notation privées, qui en analysant la dégradation économique d'un pays, peuvent effectivement contribuer à sa déchéance). Pour autant, si la posture lodgienne est sans conteste une composante de la gamme de postures que peuvent adopter les universitaires, elle n'épuise en rien l'analyse du champ. C'est ce que montre ici l'enquête n°5 :

« En fait, Lodge, il exprime le sens commun dans les coulisses, mais il l'a publicisé en livre, c'est un sens commun mais ce n'est pas le même. Les universitaires ont ces deux sens commun. C'est-à-dire que quand ils sont dans un colloque, quand ils sont à une remise des prix, ils ont dans leur tête, un bout de Lodge et ils ont une compétence à comprendre ce qui se dit publiquement, l'autocélébration de la communauté universitaire. Quand ils vont aller au bistrot, juste après, c'est Lodge qui va dominer, voilà (rires). »

Il semble donc qu'une source fictionnelle plus « tendre » avec les universitaires, et plus compréhensive de leur fragilités soit nécessaire à qui voudrait mieux cerner l'entièreté de leur expérience vécue. Cette empathie apparaît dans le livre de Zadie Smith.

Sans trop dévoiler l'intrigue du livre, on peut toutefois en préciser les grandes lignes pour situer l'action. Le livre oppose deux professeurs d'histoire de l'art, Howard Belsey et Monty Kipps tout deux spécialistes de Rembrandt. Le premier est anglais mais vit et enseigne à Wellington dans le nord-est des Etats-Unis. Sa femme, Kiki, avec qui il a trois enfants, est afro-américaine et est complètement extérieure au milieu universitaire. Howard Belsey est décrit comme un « gauchiste convaincu », qui ne ménage pas ses efforts pour promouvoir des mesures de discrimination positive. Le second, Monty Kipps, est quant à lui un anglo-antillais ultraconservateur. Il publie régulièrement des manuels qui font référence dans son domaine et se distingue par ses positions polémiques sur la question raciale. L'intrigue se noue et s'accélère lorsque que Kipps débarque à Wellington pour s'y installer et prendre poste dans sa petite université.

Il semble de prime abord paradoxal d'opposer les œuvres de Lodge à l'ouvrage qui nous occupe ici. En effet, *De la beauté*, possède une inspiration lodgienne assez marquée. Le genre du *campus novel*, s'il n'est pas entièrement tributaire de Lodge, ne permet, il est vrai, pas à ses auteurs de s'émanciper complètement du maître anglais. Mais l'influence est ici marquée explicitement. On remarque tout d'abord que la structure narrative même de *De la beauté* est très proche de celle de *Changement de décor*, livre dans lequel deux professeurs, l'un anglais, l'autre américain, échangeait temporairement leur poste (et leur épouses, mais

peu importe). Le livre de Zadie Smith reprend à ce point les formes de Changement de décor qu'il s'apparente parfois à un remake de celui-ci, à tout le moins à une variation sur le même thème.

On note ensuite que les deux auteurs partagent les mêmes influences. Dans ses remerciements, Zadie Smith reconnaît en effet sa dette à l'égard du romancier anglais Edward Morgan Forster. Zadie Smith pousse sa gratitude envers cet auteur jusqu'à donner à l'un de ses personnages le même patronyme que celui du personnage principal d'*Howards end*, roman célèbre de Forster. Dans ce roman de 1910, Wilcox est un homme d'affaire pragmatique qui tombe amoureux d'une intellectuelle nébuleuse. On apprend en page 142 de De la beauté, que le Wilcox de Zadie Smith un propriétaire de chaîne de magasins de vêtements, généreux donateur de l'université. Lodge, dont l'admiration et la révérence à l'égard de Forster est aussi connue, ne s'est pas privé de l'exprimer en baptisant à son tour l'un de ses personnages majeurs du nom de Wilcox. On a déjà vu que ce personnage, à l'œuvre dans Jeu de société, est un petit industriel terre-à-terre des Midlands, entiché à son tour d'une jeune intellectuelle, universitaire de son état, en la personne de Robyn Penrose.

Mais la veine lodgienne qui s'exprime dans le roman de Zadie Smith dépasse ces subtils éléments d'intertextualité. Les deux œuvres partagent en effet une commune attention portée aux bassesses humaines d'un milieu qui se prétend au dessus de mêlée. Des tournures de phrases étrangement similaires rappellent d'abord les universitaires à leur humaine condition. On trouve ainsi, dans Changement de décor, à propos de Philip Swallow, le personnage principal et de sa compagne, Hilary : « *A cause des enfants, il ne fut plus possible à Hilary de travailler, et le salaire de Philip était bien maigre. Leur vie fut une succession de privation de sordides* »⁹². Dans le même sens, Kiki déclare à Howard Belsey au début de De la beauté : « *C'est ça. Tu n'obtiens jamais ce que tu veux. Ta vie est une litanie de privations.* »⁹³

Au registre des similarités qui se font jour entre les œuvres de Lodge et De la beauté, il faut noter que les intrigues universitaires en forme d'escarmouches sont naturellement très présentes dans le livre de Zadie Smith. En assimilant cette tendance à une pente lodgienne, l'enquêté n°5 déclare au sujet du milieu universitaire :

« Et le milieu universitaire et un milieu permanent de critiques et de dénonciation des collègues, et du milieu, en permanence, je connais peu de milieu comme ça. Depuis que j'ai commencé. »

Ce type de comportement n'est pas l'apanage des intrigues lodgiennes. Les bassesses et les messes basses des universitaires sont en effet amplement décrites et commentées par Zadie Smith dans son livre. On trouve en ce sens : « *Au cours de leurs déjeuners, il calomniait allègrement et injustement ses collègues, sans éveiller chez ces derniers le moindre soupçon* »⁹⁴

Les critiques acerbes par revues interposées, qui fleurissent dans les romans de Lodge, et ressortissent aussi à cette violence universitaire, ne sont pas en reste. Les passages qui suivent auraient pu être écrits par Lodge. Le premier est un extrait d'article de Monty Kipps, le second la réaction qu'il inspire à celui qui en est la cible, Howard Belsey.

« L'indigence de son argumentation mise à part, la thèse de Belsey eût été plus saisissante s'il avait su de quel tableau je parlais. » « Monty, voyant l'occasion

⁹² Lodge, *Changement de décor*, p32

⁹³ Smith, *De la beauté*, p29

⁹⁴ *Ibid.* p35

se présenter l'avait saisie. Howard eut fait pareil. Infliger d'un simple geste une humiliation publique, une honte cataclysmique, c'est l'un des plaisirs universitaires les plus purs.»⁹⁵

Dans les romans de Lodge, les grandes querelles pseudo-épistémologiques ne sont en fait que des occasions de se montrer et de se positionner. Si les polémiques intellectuelles sont virulentes et récurrentes, elles n'en gardent pas moins un côté légèrement surfait, et constituent dès lors plus une composante du folklore universitaire que de réels débats au fond. Smith partage cette vision et le montre dans l'extrait qui suit.

« J'ai entendu dire qu'Howard avait polémique avec lui il y a un moment, mais Howard est toujours en train de polémiquer avec quelqu'un ». Elle sourit maladroitement à cet euphémisme ».⁹⁶

Enfin, les intrigues personnelles et conjugales accaparent une place non négligeable dans les histoires lodgiennes. Si ces intrigues sont ici moins directes et explicites, les instincts primaires des personnages sont néanmoins amplement mis à l'honneur. Howard se laisse ainsi aller à la confession au sujet de son adultère coupable et de son mariage :

« Pourquoi jeter trente ans aux orties parce que j'avais envie de toucher quelqu'un d'autre ? Il y a quelque chose que je ne comprends pas. C'est donc à ça que tout se résume ? Pourquoi le sexe doit-il avoir tant d'importance ? »⁹⁷.

Mais, si les œuvres des deux auteurs présentent de curieuses similarités dans leur manière de décrire la violence pittoresque des circuits universitaires, il n'en reste pas moins qu'elles divergent nettement dans l'analyse qu'elles font de l'impact et des conséquences de cette violence symbolique. A la différence de Lodge, qui passe sous silence, on l'a vu, les effets de cette violence sur les individus, et dans une optique différente de celle de Judith Bernard, qui insiste quant à elle beaucoup sur les aspects « destructeurs » du champ universitaire en prenant pour base sa propre expérience, Zadie Smith met en scène une violence académique dont les acteurs sont capables de se distancier. Les agents du champ universitaire, s'ils sont impliqués dans leur métier, manifestent ici ce que l'on pourrait appeler en termes goffmaniens une certaine distance au rôle. Dans la théorie bourdieusienne, les agents intègrent tellement la *doxa* du champ, qu'ils en oublient presque qu'ils concourent pour des biens symboliques dont la valeur propre ne dépasse pas les frontières du champ. Ici, les agents, par lucidité ou par bon sens, ont conscience de jouer un jeu dont la portée peine à excéder le cadre strictement universitaire. Howard Belsey, pourtant homme de combat et d'engagement, se laisse parfois aller à un scepticisme blasé et généralisé. Il n'en devient que plus lucide sur sa condition d'universitaire et les fragilités des connaissances qu'elle lui procure. Ce passage, qui donne par ailleurs une définition elliptique de la postmodernité assez proche de celle qu'en donneraient ses théoriciens les plus avancés, laisse entrevoir le doute et la lassitude masqués derrière les certitudes arrogantes du polémiste véhément :

« Contrairement à d'autres, Howard n'avait pas été surpris par la perte progressive de la raison qui semblait caractériser ce nouveau millénaire ; néanmoins, chaque nouvel exemple dont il était témoin (à la télé, dans la rue, et maintenant chez ce jeune homme) le minait un peu plus. Son désir de participer à

⁹⁵ *Ibid.* p46-47

⁹⁶ *Ibid.* p84

⁹⁷ *Ibid.* p210

la discussion, d'être dans la société, s'estompait. C'est l'énergie nécessaire pour lutter contre les béotiens qui diminue. »⁹⁸

Mais plus que par ces épisodes de lucidité personnelle, de retour sur soi, qui ne sont que passagers, on peut dire que la violence symbolique que génère l'université est atténuée, tempérée par le fait qu'elle n'atteint à l'évidence pas les individus extérieurs au champ. Ces individus qui ne sont pas partie prenante au champ, peuvent toutefois se situer dans l'entourage immédiat des agents du champ universitaire, comme c'est le cas pour la famille proche, qui, on l'aura deviné joue un grand rôle dans le roman de Zadie Smith, et constitue presque un personnage à part entière. Les deux épouses des professeurs qui s'écharpent régulièrement sur les sujets de leur domaine, sont totalement extérieures au champ universitaire et ne partagent plus est absolument pas le goût prononcé de leur mari pour la spéculation et les choses de l'esprit. Ce dialogue des deux femmes en témoigne :

« - Oh, je n'en sais rien, c'est Monty l'intellectuel de la famille. Moi, je ne suis pas douée pour les idées et je n'ai pas la mémoire des noms. [...] Vous êtes une intellectuelle aussi ? » C'était là sans doute la question la plus importante que personne à Wellington n'avait jamais honnêtement posé à Kiki. Non, en fait... pas du tout. »⁹⁹

Leur extériorité au champ confère aux épouses des universitaires une conscience aigüe de la vanité des prétentions intellectuelles de leur cher concubin. Le petit monde de l'université paraît à l'observateur immédiatement plus saugrenu quand il est vu de l'extérieur, et la futilité de ses lauriers saute aux yeux dès lors que l'on s'éloigne un peu du cœur de l'action. L'esbrouffe collective savamment entretenue par les mécanismes de la reconnaissance réciproque des milieux intellectuels ne joue plus son rôle quand le public se fait familial. Le brio se transforme en pédanterie et l'éloquence en forfanterie quand ils sont donnés à voir à un public non habitué à voir évoluer les acteurs dans ce registre. On pourrait analyser ce type de mécanismes à l'aide la métaphore théâtrale introduite par Erving Goffman, notamment les analyses qu'il fait au sujet d'acteurs confrontés à des publics face auxquels il présente d'ordinaire différents aspects de sa personnalité. Et le fait, pour les universitaires, d'être entouré d'agents extérieurs au champ, qui les ramènent sans cesse « sur terre », contribue à leur conférer leur tour une lucidité plus grande quant à leur condition d'intellectuel.

Certes, ce télescopage des champs sociaux à l'intérieur de la cellule familiale ne se fait pas sans un certain embarras culturel. La violence intellectuelle des milieux universitaires n'épargne pas complètement les agents extérieurs au champ, quand bien même elle n'était pas dirigée initialement contre eux. Et une certaine domination culturelle apparaît, qui s'accorde en l'espèce avec la domination masculine. L'exemple archétypal de cette disproportion dans la possession d'un capital culturel est bizarrement le même que celui que l'on a évoqué plus au haut, et qui apparaît, sous la plume de Lodge, dans Changement de décor : la méconnaissance de Shakespeare.

« Elle savait qu'elle devrait connaître ce texte.

_ *Donc, voilà pour la perle, dit Meredith. Tu dois trouver ça idiot.*

_ *Oh non, c'est magnifique », dit Kiki en prononçant à voix basse le texte qu'elle parcourait en diagonale. C'est Path ? Je me trompe, je le savais.*

⁹⁸ *Ibid.* p58

⁹⁹ *Ibid.* p130

*« C'est Shakespeare, répondit Christian en se fendant d'une légère grimace. »*¹⁰⁰

La distance culturelle vertigineuse met parfois les personnages en présence dans un embarras tel que cela les confine au malaise, au sens physique du terme.

« Cette femme était grossière, non ? Peut-être s'agissait-il d'une différence culturelle. [...]

*L'espace d'un instant, Kiki crut qu'elle allait faire un malaise, mais son visage s'apaisa »*¹⁰¹

Mais ce malaise dans la distance culturelle est d'abord atténué par l'hypocrisie et la flagornerie ambiantes, que les non-universitaires manient aussi très à propos. La conversation calamiteuse que l'on vient de citer se conclue ainsi sur un sommet de fausseté, accentuant d'autant le ridicule de toute la scène qui a précédé : *« On vient juste de faire connaissance, et voyez comme on est à l'aise ensemble »*¹⁰²

Mieux encore, les mécanismes d'exclusion de la haute culture sont comme ringardisés, ignorés et presque méprisés par une sorte de bon sens, qu'on n'ose pas qualifier de féminin, symbolisé par Kiki. Et la prétendue éloquence des universitaires se change cette fois en lourdeur quand elle est opposée à qui ne daigne pas y prêter attention : *« Oui, oui, c'est ça, répétait Kiki sans discontinuer tandis que Claire discourait. Claire la fatiguait autant qu'elle l'impressionnait »*.¹⁰³

On se rapproche ici des conclusions travaux de réception des Cultural studies, au sujet de la résistance des cultures populaires à l'imposition d'une hégémonie culturelle :

« Il n'y a pas de secret, pas du tout, il suffit d'y croire pour contrer la triste image de soi que chaque Noir né en Amérique reçoit en héritage. »¹⁰⁴

Et par cette résistance, c'est encore la vanité et la prétention des cercles intellectuels qui est soulignée. Vanité que les universitaires eux-mêmes intègrent parfois :

« Toutes vos joutes intellectuelles idiotes... [...] Vous savez tous deux qu'elles sont sans intérêt »¹⁰⁵

Ou encore ce passage, le plus terrible d'entre tous, en forme de renonciation :

« Il se sentit infiniment triste alors qu'il énumérait les thèses qui avaient fait de lui une personnalité dans le cercle minuscule qui était le sien »¹⁰⁶

C'est donc à une réflexion plus générale sur le statut d'intellectuel, sur ce que c'est que d'être intellectuel que nous convie le livre de Zadie Smith. Cette question, récurrente, au sujet du lien entre le statut d'intellectuel et celui d'universitaire, et de la place éventuelle du premier à l'université, est ici reconduite par l'enquête n°6 :

« Dites-vous bien une chose, c'est que l'université, c'est un milieu qui est anti-intellectuel.

¹⁰⁰ *Ibid.* p141

¹⁰¹ *Ibid.* p128 et 129

¹⁰² *Ibid.* p132

¹⁰³ *Ibid.* p78

¹⁰⁴ *Ibid.* p101

¹⁰⁵ *Ibid.* p164

¹⁰⁶ *Ibid.* p162

Ça paraît assez paradoxal...

Non. C'est exactement ça. L'université, je pense, n'a jamais aimé tellement les intellectuels. Mais aujourd'hui (rires), elle va être à l'aise, parce que bientôt, il n'y en aura plus. »

Et c'est de cette question ouverte, et des hésitations qu'elle génère que naissent les fragilités des universitaires. La sensibilité dont ils sont dotés dans ce roman, contrairement à ceux de Lodge, où les calculs sont plus cyniques et sans pitié, proviendrait de l'inconfort de leur statut. Relativiser les savoirs et les certitudes universitaires reviendrait ici à humaniser les universitaires eux-mêmes en soulignant leur humaine faillibilité.

Ici, le savoir universitaire ne suffit pas à prétendre à l'éloquence intellectuelle, et ne donne que peu de crédit à celui qui le manie (« *Il exprimait des pensées typiquement progressistes, universitaires, fadasses.* »¹⁰⁷). De même, les universitaires qui paraissent si sûrs de leurs engagements sans concessions, sont souvent plus fébriles et plus distants qu'il y paraît :

« Comme beaucoup d'universitaires, Howard ignorait tout du monde. Il pouvait faire la différence entre trente courants idéologiques dans les sciences sociales, mais il ne savait pas vraiment ce qu'était un informaticien. »

Cette posture en retrait du monde tel qu'il va n'est ici pas une critique frontale, mais contribue au contraire à humaniser les universitaires, en les rendant moins sûr d'eux. Les universitaires de Lodge ont le don d'afficher des positions hautement abstraites avec un aplomb sans faille. Plus que le ridicule du folklore universitaire, c'est la fragilité des positions intellectuelles qui est soulignée chez Zadie Smith.

Après avoir montré leurs faiblesses, Zadie Smith se demande donc pourquoi les universitaires sont à l'université. Qu'est-ce qu'ils y recherchent ? C'est la question de fond à laquelle le livre tente d'apporter une réponse. Malgré leurs bassesses et leurs insuffisances, il semble que les universitaires soient mus par une certaine quête de la beauté, désintéressée. Ils garderaient en eux un sens profond d'honnêteté morale et un semblant de considération pour l'activité intellectuelle, bien qu'ils en connaissent les rouages. Cette vision haute de l'université, que les universitaires garderaient en eux contre vents et marées est incarnée par la fille d'Howard, Zora, étudiante qui reconduit cette vision de l'art pour l'art. Bien qu'incarnant le personnage de l'ingénue, (« *Elle avait des idées très bizarres sur les universitaires, il lui paraissait extraordinaire qu'ils pussent s'intéresser aux potins, ou avoir des pensées vénales.* »)¹⁰⁸, c'est elle qui *in fine* semble donner la clef du mystère et réintroduire la vision désintéressée du savoir pour le savoir. A l'opposé des réformes de l'université que l'on a décrites, et contre les étudiants à leur tour calculateurs, Zora proclame :

*« je veux dire, en fin de compte il faut tout simplement suivre les cours qui vous permettent de vous développer le plus, humainement parlant, à n'importe quel prix, je le crois sincèrement. »*¹⁰⁹

C'est dans cette fragilité de la recherche de la beauté, en balance constante entre le désintéret et le désintéressement, que l'on trouverait les blessures des universitaires, et que l'on se rapprocherait le plus de leur expérience vécue. Le poème de Claire Malcom,

¹⁰⁷ *Ibid.* p66

¹⁰⁸ *Ibid.* p153

¹⁰⁹ *Ibid.* p97

professeure d'écriture créative, citée dans le livre, ne déclare-t-il pas ? « *Les êtres beaux ne sont pas sans blessure [...] L'inutile parole est beauté* »¹¹⁰. On conclura ici par cette citation d'Elaine Scarry, professeure de littérature anglaise contemporaine, citée elle aussi dans le livre :

« *L'une des erreurs possibles est de mésestimer, voire de minimiser la relation qu'entretient l'université avec la beauté. L'université fait partie des choses précieuses qui peuvent être détruites.* »¹¹¹

¹¹⁰ *Ibid.* p207

¹¹¹ *Ibid.* p173

Conclusion

Les œuvres littéraires de fiction peuvent donc être utilisées dans un cadre sociologique, non comme matériau d'étude, ou témoin historique d'une situation sociale, mais bien en tant que cadres théoriques d'analyse, pour peu qu'elles soient reformulées en termes sociologiquement intelligibles. Elles peuvent donc dès lors être comparées et confrontées à des analyses proprement sociologiques. C'est ce qu'on a tenté de faire avec les œuvres de Pierre Bourdieu et de David Lodge au début de ce travail. Mieux, on a vu que les analyses et les descriptions proposées par Lodge dans un cadre fictionnel, résistaient mieux au temps et étaient moins datées que celles que Bourdieu propose dans *Homo academicus*, et qui relèvent pourtant de la pure sociologie. Mais si les analyses de Lodge semblent mieux « coller » aux tendances actuelles de l'université, il reste que le cadre fictionnel ne peut épuiser la complexité de la réalité sociale, et que les pentes esquissées par l'auteur de fiction, si justes soient-elles, ne peuvent à elles seules prétendre embrasser l'ensemble de l'expérience universitaire vécue. D'autres cadres interprétatifs peuvent et doivent dès lors être mobilisés pour éclairer des aspects restés dans l'ombre du récit de fiction. La souffrance psychique, la violence destructrice pour l'individu que génère l'université, ainsi que les failles sensibles des universitaires sont autant de facettes du métier qu'il eût été impossible de discerner si l'analyse ne s'était pas éloignée des œuvres de Lodge quand cela était nécessaire.

A l'interrogation générale qui structurait ce travail, celle qui se demandait s'il était possible ou intéressant d'utiliser des matériaux littéraires dans la compréhension d'un milieu social, on est donc tenté de répondre par l'affirmative. Sans pécher par excès de confiance, on peut dire valablement que l'emploi de tels matériaux, pour autant qu'ils soient interprétés, cadrés, et rattachés à des concepts sociologiques, constitue, au delà d'une source d'inspiration féconde, un réservoir d'analyses souvent assez subtiles. Le regard et la plume de l'auteur de fiction s'attardent souvent sur des détails, à côté desquels peuvent passer même les plus méticuleux des interactionnistes. Les tours d'esprit facétieux des écrivains tels que l'humour, ou son penchant blasé, le cynisme, sont parfois des alliés plus sûrs pour déconstruire les mécanismes sociaux, que l'objectivité froide à laquelle les scientifiques s'efforcent de se conformer. Si nombre de sociologues ont montré que cette objectivité n'était qu'une vue de l'esprit, voire, comme Bourdieu, déclaré que le chercheur se doit d'insérer dans sa recherche autant de subjectivité que possible, sans chercher vainement à la museler, alors le parti pris revendiqué des écrivains n'apparaît plus comme un obstacle insurmontable à l'utilisation de leurs œuvres dans un cadre sociologique. On peut toutefois tenter de réconcilier les deux points de vue comme suit : la drôlerie ne se résume-t-elle souvent pas à la franchise ? Et la franchise n'est-elle pas la principale composante de l'objectivité ?

Bibliographie

Ouvrages

- BAYARD, Pierre, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Ed. de Minuit, 2007, 155 p.
- BERNARD, Judith, *Qui trop embrasse*, Paris, Stock, 2008, 265 p.
- BOLTANSKI, Pierre et CHIAPELLO, Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard NRF, 1999, 843 p.
- BONNEWITZ, Patrice, *La sociologie de Pierre Bourdieu*, 3^{ème} Ed., Paris, PUF, 2007, 122p.
- BOURDIEU, Pierre, *Les héritiers*, Paris, Ed. de Minuit, 1985, 182 p.
- BOURDIEU, Pierre, *Homo academicus*, Paris, Ed. de Minuit, 1984, 307 p.
- BOURDIEU, Pierre, *La reproduction*, Paris, Ed. de Minuit, 1970, 253 p.
- BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Points Seuil, 1998, 558 p.
- BOURDIEU, Pierre, *Questions de sociologie*, Paris, Ed. de Minuit, 2002, 265 p.
- BRETON, Philippe, *L'utopie de la communication*, Paris, La Découverte, 1997, 169 p.
- EHRENBERG, Alain, *Le culte de la performance*, Paris, Hachette, 1991, 287 p.
- GANTEAU, Jean-Michel, *David Lodge, Le choix de l'éloquence*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2001, 125 p.
- GOFFMAN, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Ed. de Minuit, 1973, 361p.
- GOFFMAN, Erving, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Ed. de Minuit, 1991, 573 p.
- LODGE, David, *Changement de décor*, Paris, Rivages Poche, 1991, 373 p.
- LODGE, David, *Un tout petit monde*, Paris, Rivages Poche, 1992, 509 p.
- LODGE, David, *Jeu de société*, Paris, Rivages Poche, 1991, 410 p.
- LODGE, David, *Thérapie*, Paris, Rivages Poche, 1998, 491 p.
- LODGE, David, *Pensées secrètes*, Paris, Rivages Poche, 2004, 457 p.
- LODGE, David, *L'art de la fiction*, Paris, Rivages Poche, 2009, 354 p.
- MAUPASSANT, Guy, *Bel-ami*, Paris, Le livre de Poche, 2008, 362 p.
- SMITH, Zadie, *De la beauté*, Paris, Gallimard collection Folio, 2007, 587 p.
- VIRY, Laurence, *Le monde vécu des universitaires*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, 332 p.

Articles

ARTICLE COLLECTIF, *Loi LRU : la parole est aux enseignants chercheurs*, 2007.

<http://www.sauvonsluniversite.com/spip.php?article85>

JOURDE, Pierre, *L'université féodale de demain*, 2008,

<http://www.sauvonsluniversite.com/spip.php?article365>

MACHINAL, Hélène, *La LRU, ses conséquences en termes de gouvernance, et le mouvement universitaire en France*, 2009.

[http://fqppu.org/assets/files/bibliotheque/bulletin/juin_2009/
communication_gouvernance_machinal.pdf](http://fqppu.org/assets/files/bibliotheque/bulletin/juin_2009/communication_gouvernance_machinal.pdf)

Le conflit des universités (janvier 2009- ?), La Revue Internationale des livres et des idées, mai-juin 2009, p31.

Ressources Internet

Site du collectif « Sauvons l'université » : <http://www.sauvonsluniversite.com>

Academic productivity : <http://www.academicproductivity.com>

Résumé

On sait, depuis l'ouvrage éponyme de Jean-Claude Passeron, ce que le raisonnement sociologique doit à la littérature et aux mécanismes littéraires de la narration. Mais si les sociologues ont en majorité reconnu depuis leur dette envers les écrivains, peu sont ceux qui ont poussé la gratitude jusqu'à incorporer dans leur propre raisonnement des œuvres de fiction. Certes, les matériaux culturels investigués par les sociologues incluent souvent des œuvres littéraires, et on ne compte plus les sociologies du champ littéraire et autres sociobiographies d'auteur. Mais l'utilisation d'œuvres littéraires de fiction, traduites en cadres d'interprétation propres de la réalité sociale demeure une entreprise peu courante.

C'est ce que tentera de faire ce travail, qui s'efforcera de confronter et de comparer des perspectives littéraires et sociologiques dans l'analyse et la description du milieu universitaire. Deux auteurs, David Lodge et Pierre Bourdieu, l'un romancier, l'autre sociologue, seront initialement mis à contribution dans cette tâche. Leurs points de vue seront présentés, comparés, confrontés à la réalité de l'université d'aujourd'hui, et finalement complétés par d'autres perspectives, littéraires et sociologiques.

Annexes

Entretien

"Ces documents sont à consulter sur place au Centre de Documentation Contemporaine de l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon"